



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

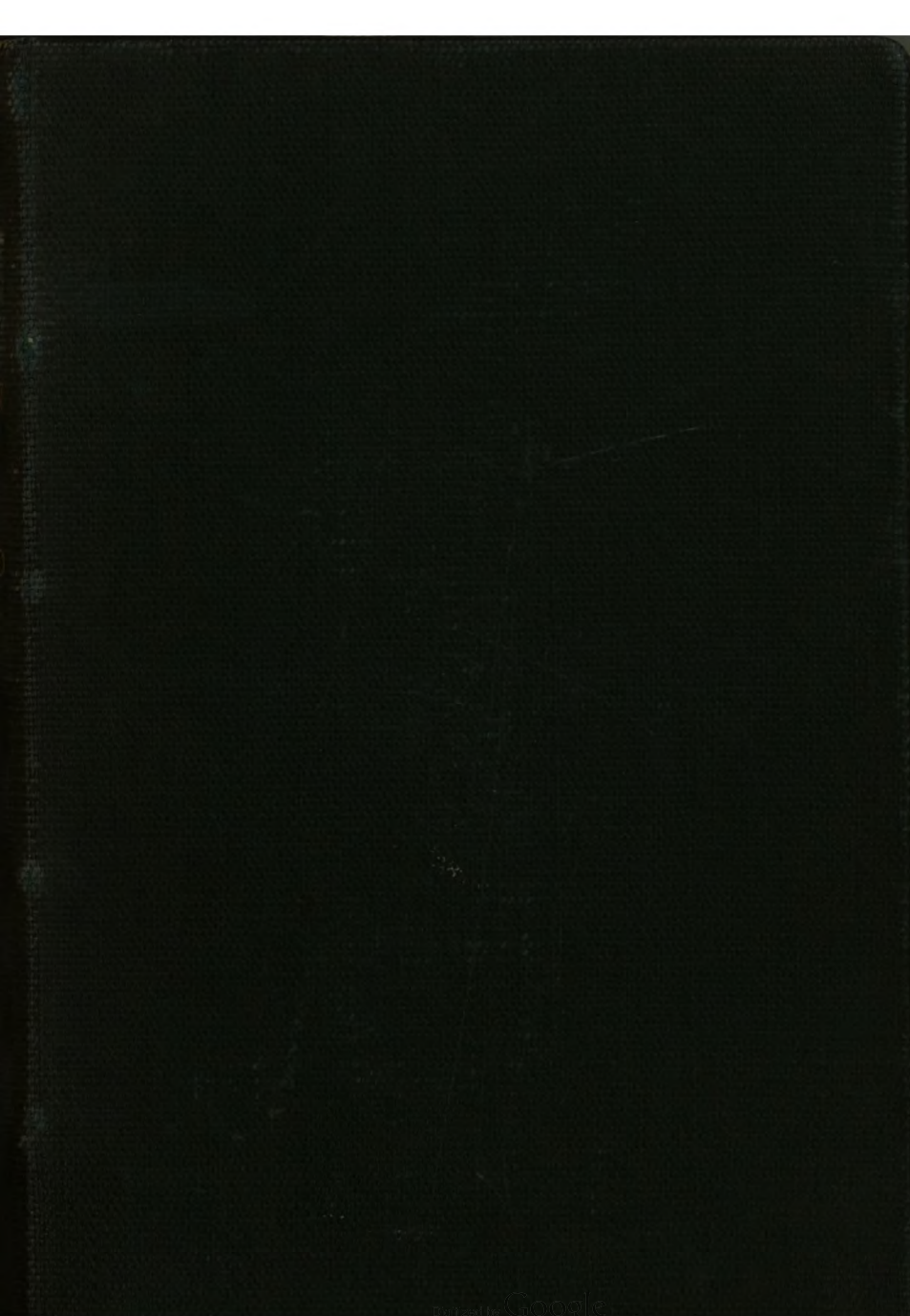
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

B
R116P

UNIVERSITY OF ILLINOIS
GOVERNMENT



Return this book on or before the
Latest Date stamped below. A
charge is made on all overdue
books.

U. of I. Library

DEC 24 '37

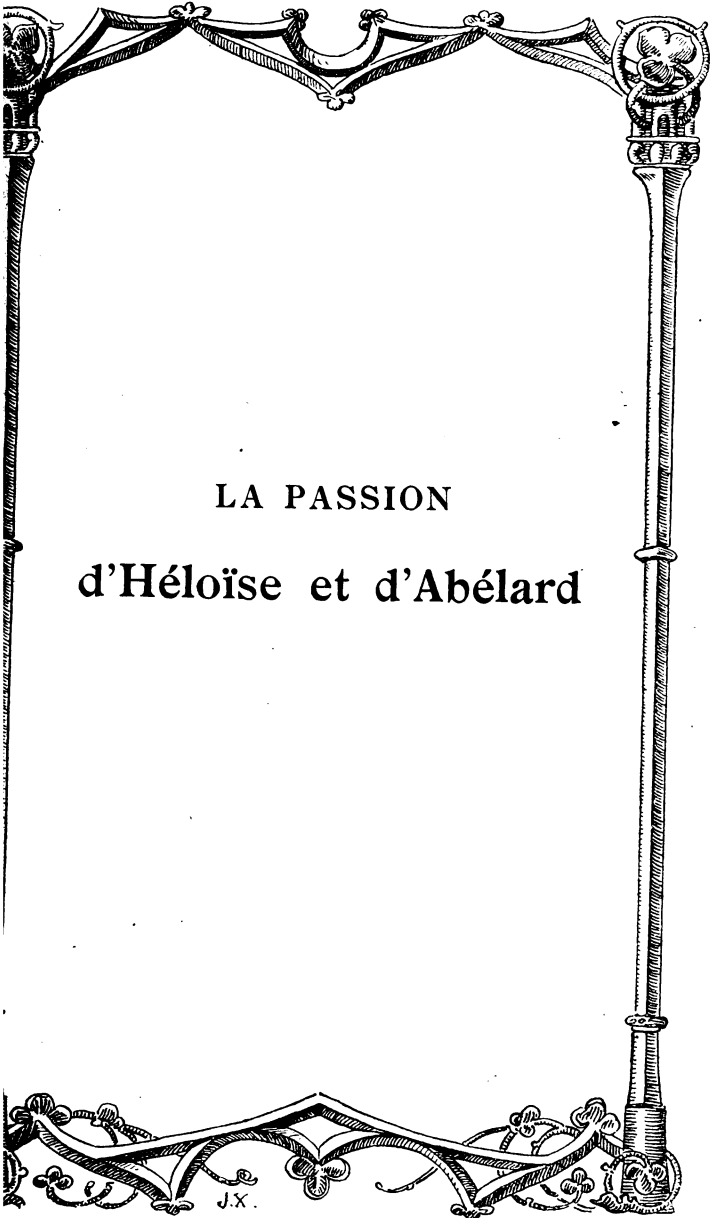
JUN 17 1966

MAY 11 1966

11148-S

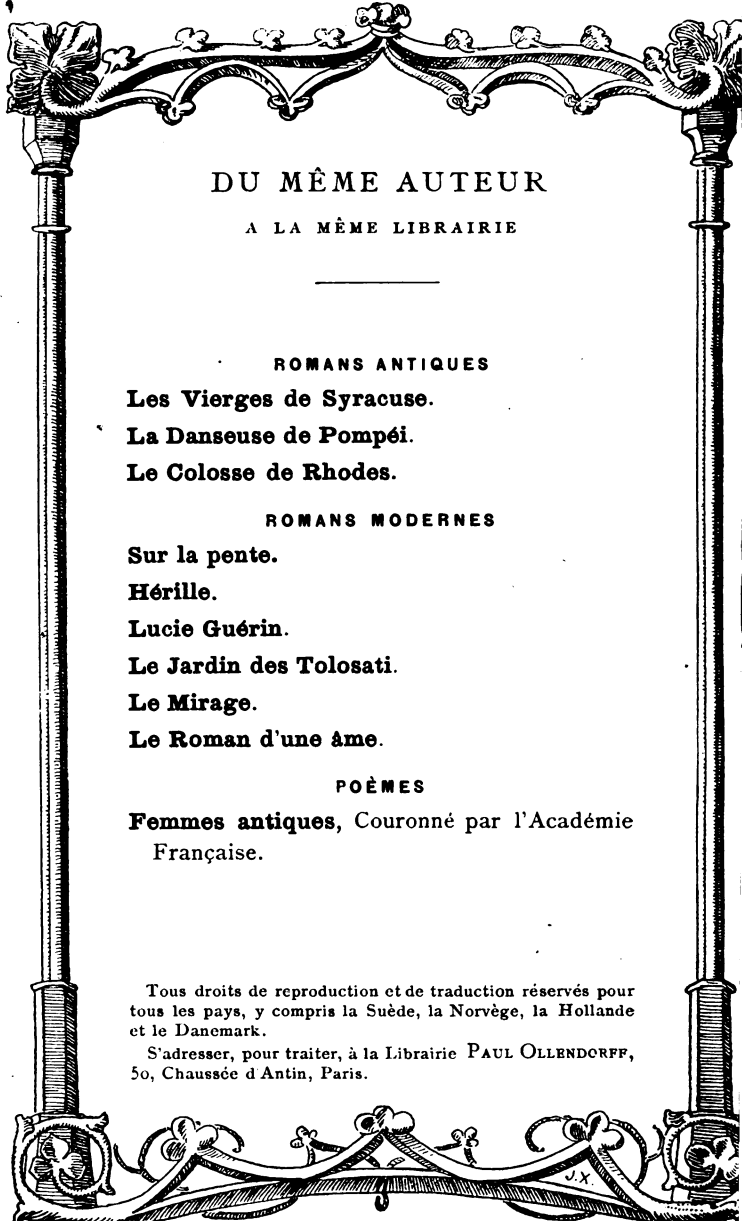






LA PASSION
d'Héloïse et d'Abélard

J.X.



DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

ROMANS ANTIQUES

Les Vierges de Syracuse.

La Danseuse de Pompéi.

Le Colosse de Rhodes.

ROMANS MODERNES

Sur la pente.

Hérille.

Lucie Guérin.

Le Jardin des Tolosati.

Le Mirage.

Le Roman d'une âme.

POÈMES

**Femmes antiques, Couronné par l'Académie
Française.**

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande
et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie **PAUL OLLENDORFF**,
50, Chaussée d'Antin, Paris.



La Passion
d' **H**éloïse
et
d' **A**bélard

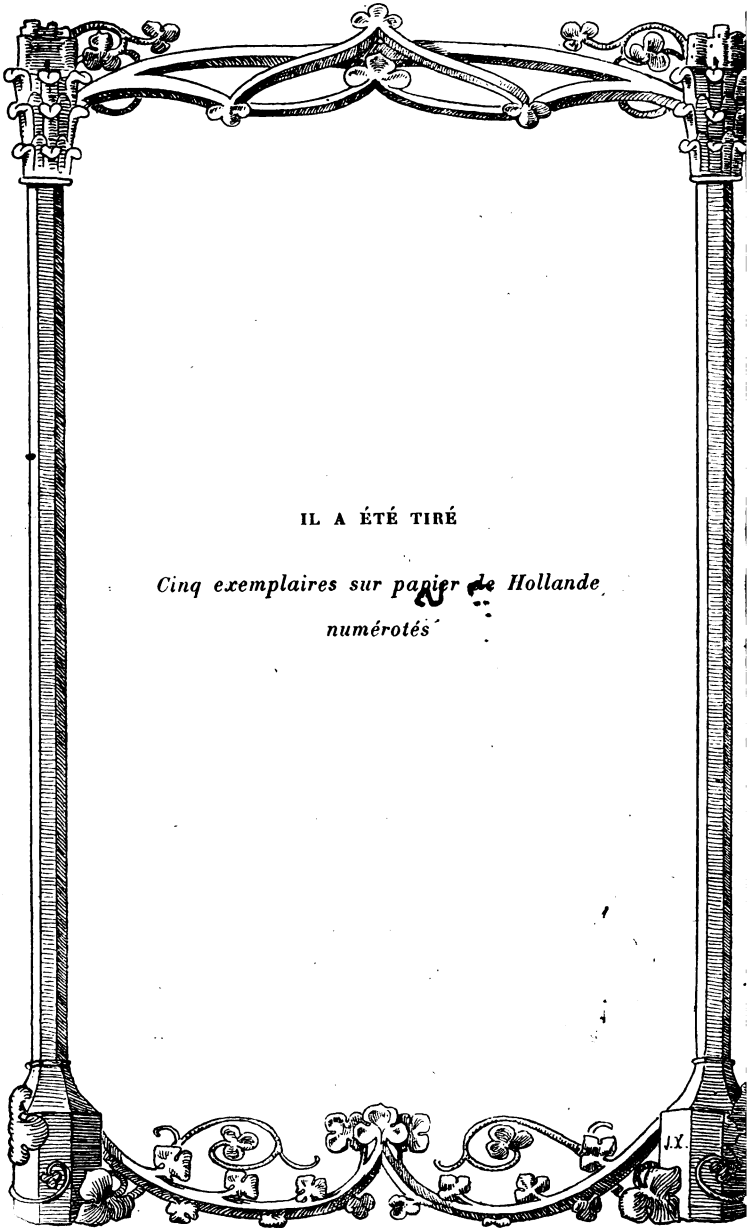
par

Jean Bertheroy



Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

Paris



IL A ÉTÉ TIRÉ

*Cinq exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés*

R
H. 57

30
11
11

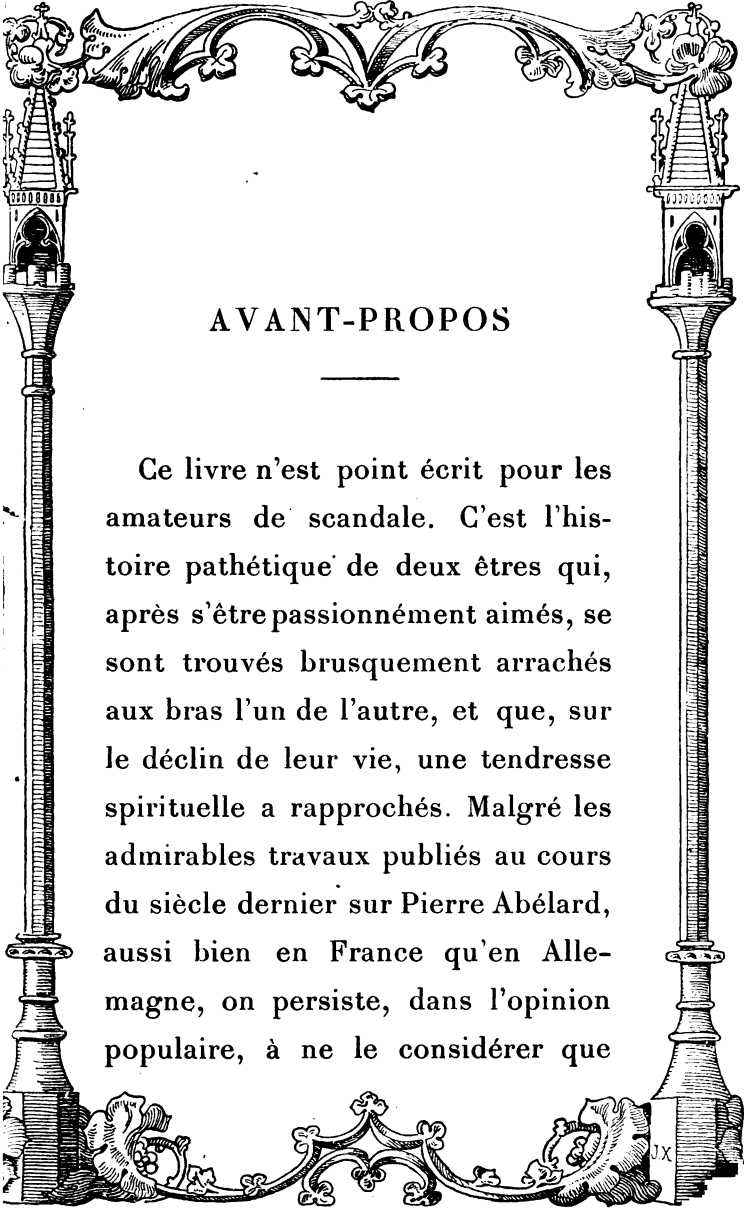
A Monsieur HENRY ROUJON

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

*J'offre cette patiente étude
en témoignage de mon admiration pour ses œuvres.*

JEAN BERTHEROY.

320406



AVANT-PROPOS

Ce livre n'est point écrit pour les amateurs de scandale. C'est l'histoire pathétique de deux êtres qui, après s'être passionnément aimés, se sont trouvés brusquement arrachés aux bras l'un de l'autre, et que, sur le déclin de leur vie, une tendresse spirituelle a rapprochés. Malgré les admirables travaux publiés au cours du siècle dernier sur Pierre Abélard, aussi bien en France qu'en Allemagne, on persiste, dans l'opinion populaire, à ne le considérer que

comme un amant malheureux. Il y a eu beaucoup plus que cela dans la destinée de cet homme de génie, qui fut peut-être le premier apôtre de la pensée libre au Moyen Age, à une époque où l'idée dogmatique tenait les intelligences enserrées dans un étaiu de fer. Il fut au XII^e siècle l'enfant adoré de Paris, que soulevait sa parole vibrante et directe. Avant d'être le grand moine bénédictin qui écrivit le *Sic et non*, il fut sur la Montagne-Sainte-Genève et dans la Cité, le « Maître Pierre » dont tous les jeunes gens enviaient la gloire, dont toutes les femmes désiraient l'amour. Il occupa seul la scène du monde intellectuel et réveilla dans les consciences le sentiment de la dignité

humaine. — Mais ce côté de la vie d'Abélard n'est point celui que j'ai eu la prétention de traiter. Il n'y a rien à ajouter à l'étude définitive que Victor Cousin a consacrée aux œuvres philosophiques et théologiques de Pierre Abélard, en même temps que, d'après les anciens manuscrits de Munich, il en donnait une édition complète. Ce qui m'a tenté, ce que j'ai voulu essayer d'approfondir, c'est la psychologie de ce grand homme, ses tourments intimes, la beauté de son orgueil et de sa force ; et surtout, et plus encore, l'admirable caractère d'Héloïse, « la première de toutes les femmes de son temps et de tous les temps, » au dire de M. de Rémusat, et que Sainte-

Beuve regrette qu'on ait laissée si longtemps dans l'oubli. Héloïse, sa grâce, sa jeunesse, sa science aimable, les parfums de son âme, c'est, en pendant avec Abélard, le couple éternel dans ce que l'intelligence et la beauté morale ont produit de plus élevé. C'est pourquoi de leur temps même une légende s'était formée autour d'eux, — si déformée ensuite par la fausse sentimentalité du xviii^e siècle, par les interprétations volontairement erronées de Pope et de Colardeau, qui des admirables lettres d'Héloïse à son époux ont fait d'amphigouriques couplets où l'érotisme se mêle à la fadeur !

Le bibliophile Jacob en 1840 et, une soixantaine d'années plus tard,


M. Octave Gréard ont repris ces lettres et les ont traduites dans leur simplicité, en leur laissant toute leur noblesse et toute leur force. Grâce à eux, nous pouvons maintenant rendre hommage à cette grande amoureuse qui, après s'être donnée sans réserve dans la première fleur de sa jeunesse, a su garder dans son cœur ce rayon sacré de l'amour pour en réchauffer le front de l'homme vieilli et las, que les épreuves avaient désabusé, mais non vaincu.

Car Abélard, de même que cet autre grand breton Lamennais qui lui ressemble sur plus d'un point, eut à souffrir jusqu'en sa vieillesse des persécutions de l'Orthodoxie. Son « modernisme » qui se traduisait à

chaque instant, aussi bien dans son enseignement verbal que dans ses longs et savants ouvrages, son modernisme, — qui de nos jours encore paraîtrait singulièrement hardi, — fut attaqué sans cesse, et sans cesse fut renaissant. Traduit devant deux Conciles et deux fois condamné, il vit se lever contre lui l'homme le plus écouté de la France et de Rome, saint Bernard, qui s'était constitué le gardien de la Foi. Cette lutte fut terrible, et, quand on en lit les détails, on croit assister au duel mémorable de Bossuet et de Fénelon. En réalité, c'était les deux pôles opposés de l'esprit qui s'entrechoquaient avec eux. Mais un jour vint où ces deux adversaires, aussi grands

l'un que l'autre par le génie, se tendirent la main : ils avaient aperçu, au-delà de leurs querelles terrestres, la lueur tremblante, mais indéfectible, de la Vérité.

C'est ainsi qu'en pénétrant l'histoire d'Abélard et celle de son incomparable épouse, on est surpris de voir, comme des chaînes, tomber le poids de leur charnelle passion, et s'élever leurs intelligences vers des régions plus sereines. Ils se sont aimés comme s'aiment les rares élus, dont l'enlacement d'âmes survit à la brutalité des étreintes.



LA PASSION
D'HÉLOÏSE ET D'ABÉLARD

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Arrivée de Pierre Abélard à Paris. — Son éducation, sa famille. — Les Écoles de Paris au XII^e siècle. — Nominalistes et Réalistes. — Roscelin et Guillaume de Champeaux — Abélard élève.

C'était vers l'an 1105 ou 1106. Un jeune provincial arrivait à Paris par l'un des deux ponts qui conduisaient dans la Cité. Il s'appelait Pierre Abélard, ou Abeilard, selon l'orthographe du temps. Au témoignage de ses contemporains, il était d'une taille élevée et d'une beauté de traits peu commune. Son père, seigneur du bourg du Pallet,

près de Nantes, lui avait donné une éducation des plus distinguées, bien qu'il le destinât au métier des armes comme ses deux autres fils¹. Mais Pierre, dès son enfance, avait marqué une singulière prédilection pour l'étude, et l'on peut dire que cette passion naissante devait dominer et expliquer toutes les actions de sa vie ; — à l'âge des jeux, son intelligence l'emportait déjà sur sa sensibilité ; il était avide de s'instruire et curieux de toutes les choses de l'esprit. C'était une vocation irrésistible qui se dessinait, et que ses parents ne semblent pas avoir combattue bien longtemps². D'ailleurs le

¹ Abélard avait aussi une sœur nommée Denise, à qui il semble avoir été tendrement attaché. Son père, Béranger, et sa mère, Lucie, achevèrent leurs jours dans le cloître. (Rémusat, *preface d'Abélard*).

² « Si je dois à la vertu du sol natal ou au sang qui coule dans mes veines certaine légèreté d'esprit, j'en reçus en même temps le goût de la culture littéraire. Mon père, avant de ceindre le baudrier du

jeune Breton ne se fût pas laissé aisément imposer le frein ; il avait le goût de la liberté et une indépendance presque sauvage. Quand il sut le Grec, le Latin et l'Hébreu, il prit le chemin de la Capitale, portant en lui le rêve de gloire que tout adolescent caresse. A ce moment, Paris était déjà « le flambeau des nations », « la lumière du monde »¹. Cette époque, qui dans le

soldat, avait quelque teinture des Lettres, et plus tard il se prit pour elles d'une telle passion qu'il voulut faire donner à tous ses fils une éducation littéraire avant de les former au métier des armes, — et ainsi fut-il réalisé.

« J'étais son premier-né ; plus je lui étais cher à ce titre, plus il s'occupa de mon instruction. Moi, de mon côté, les progrès que je fis dans l'étude m'y attachèrent avec une ardeur croissante, et tel fut bientôt le charme qu'elle exerça sur mon esprit que, renonçant à l'éclat de la gloire des armes, à ma part d'héritage, à mes privilèges de droit d'ainesse, j'abandonnai définitivement la Cour de Mars pour me réfugier dans le sein de Minerve. » (*Lettre à un ami*, trad. Gréard.)

¹ Un ancien auteur du temps donne à cette capitale le nom hébreu de *Cariath Sepher*, c'est-à-dire la Ville des Lettres par excellence. Un écrivain dit qu'au XII^e siècle la multitude des étudiants surpassa

recul du passé paraît couverte d'épaisses ténèbres, recérait en elle un extraordinaire ferment d'idées. Jamais peut-être la pensée humaine n'avait jeté d'aussi robustes bourgeons qu'à l'orée de ce XII^e siècle qui devait être « le grand siècle du moyen âge »¹. Cette jeunesse, qui remplissait les écoles et débordait la Cité pour escalader déjà la « Sainte Montagne », cette jeunesse ardente, disputeuse, prête à tous les emportements et à tous les enthousiasmes, n'était-elle pas, sous son écorce barbare, aussi intellectuelle que celle d'aujourd'hui ? Et si les ressources dont nous disposons, si les moyens d'investigation lui faisaient défaut, elle n'en était que plus âpre à la conquête du savoir.

dans Paris le nombre des habitants de cette ville et qu'on avait peine à y trouver des logements. (Dulaure, *Histoire de Paris*, p. 80.)

¹ Quicherat.

Donc Abélard, en mettant le pied sur le sol de la cité capétienne, avait conscience de son altier génie. Se doutait-il aussi qu'il allait bouleverser les méthodes docilement acceptées et ouvrir aux intelligences le ciel vaste et infini de la pensée libre ? Pauvre étudiant comme les autres, — car, en quittant sa famille, il avait fait abandon de son patrimoine à ses frères et à sa sœur, — il alla se loger sans doute aux abords de cette rue du Fouarre¹, où nuit et jour des bottes de paille étalées amortissaient le bruit des pas et entretenaient un silence favorable à la méditation de l'étude. Par ailleurs le « Pays latin » retentissait d'éclatantes querelles. Deux systèmes de philosophie opposés, enseignés par deux maîtres également

¹ Fouarre, dans le langage barbare de l'époque, voulait dire *foin* ou paille.

célèbres, départageaient en deux camps toute cette fougueuse jeunesse : les *Réalistes* suivaient à l'École du Cloître Notre-Dame le cours de Guillaume de Champeaux, et les *Nominalistes* restaient fidèles au vieux Roscelin, ce breton devenu chanoine de Compiègne, qui, malgré son grand âge, continuait à donner ses leçons sur le penchant de la Montagne Sainte-Geneviève. Car, ce n'était point là, comme on pourrait le croire, un vain échange de subtilités, et des mots seulement qui faisaient le fond de cette querelle : c'était l'éternel antagonisme entre les deux tendances divergentes de l'esprit humain qui portent les uns à accepter la nature telle qu'elle s'offre à nos sens et les autres à s'élever vers les conceptions de l'idéal. Nominalistes et Réalistes s'envoyaient à la figure des arguments solides et par-

fois aussi des coups de poing lorsque les *Commentaires* de Boèce et les *Prologues* de saint Anselme ne leur suffisaient plus. — Illusion? Vérité? Lesquels avaient raison, de ceux qui affirmaient que tout autour de nous n'est qu'apparence, rien de plus que le « son de la voix qui s'envole », *flatus vocis*; — ou de ceux qui se seraient fait tuer pour cette formule : Il existe une réalité, une vérité antérieure aux choses, et cette réalité c'est Dieu.

Ainsi l'art de raisonner, que les Grecs avaient porté si loin, reflorisait sur les rivages de la Seine : Platon et Aristote avaient quitté le Portique pour agiter parmi les Francs l'insoluble question des « Universaux ».

De quel côté Abélard se rangea-t-il? Il observe d'abord, étudie les deux systèmes. On le voyait aussi assidu

aux cours de Guillaume de Champeaux qu'aux leçons du vieux Roscelin. Avant de se jeter dans la mêlée, il voulait sans doute s'être formé une opinion décisive; et il se disait que, le jour où il parlerait, ce serait pour réduire à néant toute cette dialectique usée et, sur ces ruines, élever une philosophie nouvelle. L'heure n'était pas venue de donner l'essor à son génie : il lui fallait acquérir les grades qui lui manquaient, montrer les degrés du *trivium* et du *quadrivium*, qui formaient ensemble la somme totale du savoir auquel un clerc pouvait prétendre, les sept arts libéraux, ou « clergie »¹. Mais pour cela il fallait travailler longtemps. La plupart des étudiants suivaient les leçons de leur

¹Le *trivium* comprenait la grammaire, la Logique, la Rhétorique, c'est-à-dire les Lettres; le *quadrivium*, l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique et l'Astronomie, c'est-à-dire les Sciences.

maître pendant dix ans et parfois davantage ; ils se répartissaient entre les différentes Écoles, dont les principales étaient celles de l'Abbaye de Sainte-Genève, de Saint-Germain-des-Prés, et l'École épiscopale du Cloître Notre-Dame qui avait remplacé l'antique École du Palais fondée par Clovis. D'ailleurs, dans ce temps lointain, l'enseignement était libre, et quiconque avait ses grades pouvait, muni de l'autorisation spéciale du Chancelier, devenir Écolâtre à son tour. Un grand désir d'affranchissement soulevait déjà le peuple ; avec Louis VI et Suger, ce fils de ses œuvres, un peu d'air libre et pur allait souffler sur le doux royaume de France, si violemment opprimé par la tyrannie des leudes ; et c'était entre le clergé et la noblesse que se circonscrivait la lutte, l'un portant le flambeau

de la science, l'autre bardée de la cuirasse et du heaume de fer des durs combats. L'esprit et la force brutale commençaient un corps-à-corps qui s'est prolongé à travers les siècles et qui ne semble pas près de finir. Mais l'âme vivante de Paris, cette âme en qui étaient venues se fondre les diverses intellectualités d'Angleterre, d'Espagne, des pays Scandinaves et de l'Orient même, cette âme cosmopolite et une cependant, réclamait le droit à la lumière et voulait être conduite vers les sommets où l'on plane au-dessus des contingences étroites.

Le jeune Abélard arriva donc à l'heure marquée pour lui par la destinée. Plus indépendant, plus hardi, d'un plus superbe orgueil que les autres, il était celui que l'on attend aux heures inquiètes, et vers qui se tournent les

regards des foules. Tout de suite il avait été adoré ; il mettait une sorte de coquetterie à plaire, et, s'il était le plus studieux des écoliers, il était aussi le plus imaginatif, le plus richement doué, le plus imprévu dans ses propos. Musicien et poète, il ne dédaignait pas les jeux aimables qui délassent des hautes contemplations métaphysiques. On assure qu'il fut le premier à composer des poésies dans la langue vulgaire, alors que le latin jusque-là avait été la seule forme qui fût jugée digne de revêtir les inspirations de la pensée. Le Français du XII^e siècle, barbare encore mais si expressif et si incisif déjà, lui devrait, d'après certains érudits, d'être sorti de sa rude gangue pour offrir aux prochains trouvères un instrument assoupli et docile ¹.

¹ « A tous ses talents, à toutes les initiatives de son

Mais là n'est pas la gloire d'Abélard ; elle est plus inaccessible et plus haute ; — et l'admiration qu'il inspirait à ses camarades devait tenir à des causes moins faciles. S'il marchait, entouré de tant de respects et d'espairs, c'est qu'il portait en lui le don divin, le don miraculeux et puissant entre tous, l'éloquence. Jamais peut-être depuis Pythagore un miel plus suave n'avait coulé de lèvres humaines ; et, dans le petit cénacle, le soir venu, en quelque modeste auberge de Saint-Landry ou des bords de la Bièvre, il parlait, il ravissait ceux qui l'écoutaient, il s'exerçait déjà à conquérir comme il devait le faire plus tard la conscience mou-

esprit, dit M. de Rémusat, il faudrait ajouter celle de la poésie nationale. Il composa beaucoup de vers en langue vulgaire, ou, comme on disait alors, *barbare*.

Ces chansons étaient vraisemblablement dans le goût des trouvères, dont il fut le premier en date ou, si l'on veut, le prédécesseur. »

vante des foules. Chevelu et beau d'une beauté émouvante sous ses traits d'homme d'Occident, il s'exaltait lui-même dans l'envolée de son verbe; il pâlisait dans l'émoi de ses propos comme dans un acte d'amour. Et la nuit passait, et le jour se levait sur ces entretiens. Nobles inquiétudes! Dans un siècle noir de haines et rouge de sang, parmi tant de tueries, d'exactions et d'injustices, ce qui subsiste et qui demeure à travers tout, la passion sainte de l'idée cheminait, entraînant l'humanité vers une lumière plus vive. Et Pierre Abélard, debout au milieu de ses jeunes condisciples, était le Messie nouveau qui devait sortir de cette génération d'hommes :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?



CHAPITRE II

La maison du Cloître Notre-Dame. — Le chanoine Fulbert et sa nièce Héloïse. — Éducation d'Héloïse au monastère d'Argenteuil, puis dans la Cité. — L'ombre de la Cathédrale.

A la pointe occidentale de l'île, en face du Palais du Roi, Notre-Dame régnait, entourée d'une vaste enceinte de cloîtres. C'était comme une cité dans la Cité, et comme le cœur énorme où affluait la vie nationale. Depuis trois cents ans, l'édifice peu à peu s'était construit¹ et chaque siècle l'embellissait, le parachevait encore. Ce grand

¹ Bonfons (*Antiquité de Paris*) : « J'ai connaissance d'un ancien extrait de Messieurs du Trésor de Notre-Dame de Paris, où il est dit que cette église fut commencée par Hercandus, quarante-deuxième évêque de Paris, du temps de Charlemagne. »

poème de pierre exprimait toutes les idées, tous les sentiments du peuple, ses terreurs, ses élans, ses extases, sa foi naïve et son cruel désir de beauté. Dans chacune de ces Chimères penchées sur le vide, dans ces arceaux, dans ces rosaces, dans ces voûtes profondes et obscures, vivait une pensée délirante, la même qui sur le rivage de Pathmos avait suggéré à l'apôtre Jean les visions troublantes de l'*Apocalypse*. Une Genèse, plus compliquée que celle de la Bible, avait enfanté là une création fantastique et luxurieuse ; mais au-dessus de la Bête immonde aux mille formes et aux mille contours, au-dessus des stryges, des démons et des hydrophes, planait l'image bienfaisante et consolatrice : Notre-Dame ! face de douceur, rêve de pureté, source de joie, arc-en-ciel parmi les nuées menaçantes ! La sévérité

de Dieu s'amollit devant elle, et dans son sein se résorbe l'amour du monde.

Au pied de la Cathédrale géante, d'autres églises plus petites se blottissaient¹; et, dans le cloître même, des maisons étroites et silencieuses abritaient les existences consacrées au service divin. C'était là que vivaient le chanoine Fulbert et sa jeune nièce Héloïse. L'enfant venait d'avoir quinze ans; elle avait été élevée au monastère d'Argenteuil, et en sortait, toute parée de grâces et de talents. Cependant Fulbert ne considérait pas son instruction comme terminée. Il était fier du trésor qu'il gardait auprès de lui, à l'ombre

¹ C'était Saint-Jean-le-Rond, qui servait de baptistère; Saint-Denis-du-Pas, Saint-Agnan, etc. Quelques auteurs portaient jusqu'à dix-sept le nombre de ces petites églises. Quatre portes s'ouvraient du cloître sur la ville; l'une d'elles donnait accès à un terrain planté d'arbres qui s'étendait derrière le chevet de la Cathédrale et que le peuple avait nommé « la Motte aux papelards ».

jalouse du cloître. Il rêvait de faire de la jeune fille une de ces femmes accomplies et doucement vertueuses, dont l'Écriture dit qu'elles répandent au foyer le parfum des lys. Héloïse était orpheline. Quelques auteurs ont avancé sans preuve suffisante qu'elle était apparentée à l'illustre famille des Montmorency¹. D'autres ont prétendu que Fulbert n'était point son oncle, mais son propre père. Le plus probable est que, privée de ses parents dès le bas âge, elle avait été adoptée par le chanoine de la Cathédrale, qui mettait tous ses soins, tout son orgueil, à cultiver cette plante charmante. Les ressources pour cela ne lui manquaient point. N'était-il pas au centre même du savoir,

¹ C'est une pure conjecture de Turlot (*Abail. et Hel.*, p. 154) qui donne pour mère à Héloïse l'abbesse Hersendis qui aurait été la maîtresse d'un Montmorency. Bayle ne croit pas à cette descendance.

dans ce Cloître Notre-Dame, berceau de l'école fameuse où les fils des rois venaient s'instruire ? Il fit venir chez lui des maîtres dont les leçons devaient développer encore la vive intelligence d'Héloïse. Studieuse et pleine de sagesse, on la citait partout en exemple, et quand elle sortait on la montrait comme « l'honneur et l'ornement de son sexe ». Était-elle belle ? Mieux que cela sans doute. Elle possédait cette beauté intérieure qui illumine les traits et projette sur l'argile incolore des fronts un rayonnement presque divin. Elle avait la double séduction de la jeunesse et de l'esprit. Dans la maison silencieuse, sous les plis de la cathédrale gothique, elle était une petite vierge pure, une petite Notre-Dame aux bandeaux lisses, qui rêvait son rêve de tendresse, en face des monstres

grimaçants sculptés dans la pierre. Cette adolescence à demi cloîtrée, après une enfance passée dans un couvent sévère, n'ôtait rien à la sensibilité de la petite vierge. Il semble au contraire que dans cette atmosphère d'encens son âme se soit allégée et exaltée, et qu'elle y ait puisé une puissance plus grande de s'émouvoir. Ses ardeurs naturelles durent s'alimenter aux sources mêmes de la passion mystique qui fit les sainte Thérèse et les sainte Rose de Lima ; et son imagination fut mise en jeu par le ressort formidable de l'irréel. A quinze ans, Héloïse connaissait certainement toute la force et toute la richesse de l'idée chrétienne. Mais le siècle l'attirait ; elle recherchait de préférence les ouvrages où l'amour profane est décrit en termes brûlants. Ses maîtres lui apprenaient à lire dans le

texte les poètes grecs et à en commenter les beautés selon la coutume du temps : — car l'âme antique vivait toujours sous la lourde carapace du Moyen Age, et le curieux mélange de foi dogmatique et de mythes païens, que Dante un peu plus tard devait introduire dans les Cercles de sa *Divine Comédie*, ce mélange confus de toutes les croyances et de toutes les doctrines, faisait encore le fond de la pensée humaine.

Ainsi ce fut une double formation que reçut Héloïse au sortir du couvent d'Argenteuil, une double inquiétude qui s'éveilla dans son âme close de vierge. On peut présumer qu'elle avait peu de compagnes de son âge et peu d'occasions de s'épancher. Cependant du matin au soir elle entendait le rire, les disputes et les ébats de la jeunesse qui fréquentait l'École du Cloître et se

répandait à l'entour. Au pied du grand bénitier de Notre-Dame, les étudiants en médecine se rejoignaient chaque après-midi après Vêpres ; dans la grande cour, près de la Porte des Marmousets, les jeunes philosophes s'exerçaient à prononcer des harangues, et sur la Motte aux Papelards, où les clercs du second degré se promenaient à pas lents en récitant leur bréviaire, l'élément laïque venait aussi respirer le frais de la Seine. La vie fourmillait, se multipliait dans cette Cité trop étroite pour contenir ses habitants ; par le Pont-au-Change, le peuple et les bourgeois se répandaient dans le quartier des Lombards¹, sur la rive droite de la Seine, tandis que de plus en plus les écoliers s'empa-

¹ C'était le quartier du Commerce, par opposition au quartier de la Science, de l'autre côté du fleuve.

raient du Pays latin et de la Sainte Montagne. Un flux et un reflux incessant venait mourir aux pieds de la Cathédrale, poitrine immense, où battait le cœur de la ville. Parfois la nuit, quand toutes les cloches s'étaient tues et que les sphinx ailés qui figuraient l'Épouvante semblaient endormis aux crêtes aiguës des tourelles, Héloïse engageait ses pas dans le Cloître. Le sein oppressé par tant de mystère, elle songeait à l'avenir : quelle serait l'énigme de son destin ? Ainsi que tous les êtres d'élite, elle se sentait faite pour une existence pleinement réalisée ; elle aspirait au bonheur. Et, comme rien de frivole n'était entré dans son âme, comme elle n'avait devant les yeux que des images d'une outrance sublime, elle rêvait sans doute de quelque magnifique amour

dont elle serait enveloppée et couverte, d'un amour aussi haut que la haute cathédrale pleine de soupirs, de pâmoisons et d'extases. Et tout s'animait autour d'elle dans l'ombre sacrée. Les monstres grimaçants, de loin semblaient lui sourire. Elle était guettée par le regard des lions sculptés dans la face médiane du portail, par les griffons et les licornes qui veillaient à l'angle brisé des corniches, par toute la vie universelle réfugiée en cette arche du monde nouveau : Notre-Dame debout sur les eaux du fleuve. Le symbole formidable la pressait de toutes parts : la masse énorme de l'édifice lui bouchait le ciel. Alors sans doute, comme un oiseau blotti au creux de la pierre, elle aspirait à ouvrir ses ailes pour s'envoler dans les libres espaces, vers le soleil et l'éclatante lumière du jour.



CHAPITRE III

Abélard maître. — Son enseignement sur la Montagne Sainte-Geneviève. — Ses querelles avec Guillaume de Champeaux. — Il fonde une École à Melun. — Anselme de Laon et la *Glose d'Ézéchiel*.

Cependant Abélard avait conquis rapidement ses grades dans l'Université de Paris¹. Et le jeune breton à l'esprit alerte, à la parole incisive, était devenu la terreur de ses anciens maîtres. Tous le redoutaient comme un rival qui devait les dépasser tôt ou tard.

¹ Cette Université existait, au moins de fait, au commencement du XII^e siècle; et c'était dans l'ancienne église mérovingienne de Saint-Julien-le-Pauvre que ses délégués se réunissaient pour élire le recteur « à la chandelle éteinte ». Ce fut seulement vers le milieu du XIII^e siècle que les Mathurins devinrent le chef-lieu de l'Université de Paris.

Guillaume de Champeaux en particulier ne pouvait le souffrir. Habitué à professer dans le silence, le grand chef de l'École réaliste s'indignait et s'effarait des interruptions violentes que lui jetait à chaque instant Abélard. Tantôt sur un point, tantôt sur un autre, cet adversaire improvisé et plein de hardiesse l'attaquait, le démontait, le forçait à battre en retraite devant les arguments décisifs dont il l'accablait. Un jour, Guillaume fut obligé de descendre de sa chaire, escorté par les rires de ses auditeurs. C'était presque céder la place à Abélard. Mais l'évêque de Paris, Girbert, s'interposa ; il y avait plus de vingt ans que le vieux Guillaume enseignait la philosophie dans cette école du Cloître Notre-Dame ; il était archidiacre de la Cathédrale ; tout le monde le respectait et l'aimait. Le

système qu'il soutenait, et qui avait déjà fait tant d'adeptes, était le fruit des méditations de toute sa vie : devait-il, pour une humiliation passagère, perdre le bénéfice d'un si long labeur, et priver de ses lumières les générations nouvelles? Guillaume sentait bien que c'en était fait de son crédit et de sa puissance, et que désormais un autre que lui régnait sur le cœur ardent de la jeunesse ; cédant néanmoins aux instances de l'Évêque, il remonta dans sa chaire et continua ses leçons. Ce fut alors qu'Abélard aurait songé à s'éloigner pendant quelque temps, afin de se recueillir pour une lutte décisive.

Car sa vocation était pleinement dessinée, et les voix de son enfance ne lui avaient pas menti : il était fait pour les grandes envolées de la pensée, pour les joutes oratoires où la fougue

de son tempérament, nourrie d'une science solide, le servait merveilleusement. Il adorait la dispute, le choc des idées, et, par-dessus tout, le succès. Son orgueil montait en lui, grandissait, grandissait sans cesse, comme ces cèdres du Liban dont la cime voisine avec le ciel. Il était grisé de sa force, et le sentiment de son génie lui gonflait les tempes. Qui donc aurait eu le courage de l'en blâmer? Cet orgueil, qui devait être la cause de tous ses malheurs, n'était-il pas, à cette heure matinale de sa vie, la source de toutes ses joies, de toutes ses élévations morales? Plus humble, Abélard n'aurait pas atteint les sommets difficilement accessibles, où seules quelques grandes figures restent debout, dominant l'horizon trouble des temps.

La ville de Melun était à ce moment

résidence royale. Bâtie comme la primitive Lutèce dans une île sur la Seine, mais de mille ans plus antique, cette ville jouissait d'un grand renom de politesse et de savoir. Ce fut là que le jeune maître fit ses premières armes dans la carrière de l'enseignement scolastique, bien décidé d'ailleurs à ne pas s'y attarder longtemps. L'éclat de Paris l'attirait, le fascinait toujours ; — et surtout le miroitant désir de se mesurer à nouveau avec les illustres chefs qui se partageaient l'autorité intellectuelle, — pour, cette fois, les terrasser tout à fait. Car il restait aussi éloigné du nominalisme de Roscelin que du réalisme de Guillaume de Champeaux. Un troisième système, dont il avait déjà posé les bases, devait, dans sa pensée, s'élever sur les ruines des deux autres et conquérir les suffrages de tous les

bons esprits du temps. Ce système était le *Conceptualisme*. Abélard y reprenait l'éternelle question des « Universaux », en cherchant à établir que « sous les mots qui les expriment il y a un sens, un concept, tandis qu'il ne saurait y avoir au dehors de l'Esprit aucune sorte de réalité¹. » C'était compliquer le débat, au lieu de le restreindre, et jeter dans la mêlée de nouveaux éléments de discorde. Mais le jeune philosophe ne s'inquiétait pas des agitations qu'il suscitait. Il poursuivait la vérité âprement, résolument, avec la ferme volonté de la saisir, ou tout au moins d'en approcher le plus possible. Comme tous les grands penseurs, il ne souhaitait que de faire triompher la raison, et il mettait son

¹ *Dict. des sciences philosophiques*, article *Abélard*.

intelligence investigatrice, la prodigieuse facilité de sa parole, au service d'une doctrine ardue, toute bardée des crocs de fer du syllogisme, — telles ces forteresses hérissées de pointes, où veillait un guerrier inexpugnable.

Quoi qu'il en fût, après avoir professé pendant quelque temps à Melun, il interrompit soudain ses leçons. Peut-être jugeait-il que son arsenal de logique avait besoin d'être renforcé encore ; — ou bien la curiosité de son esprit l'entraînait-elle vers d'autres études plus spéciales. Il partit pour Laon, où vivait un théologien célèbre, Anselme ¹, près de qui Guillaume de Champeaux était venu lui-même s'instruire, et chercher cette formation

¹ Anselme, évêque de Laon, qu'il ne faut pas confondre avec le grand Anselme de Salisbury, l'une des lumières du Moyen Age.

vigoureuse que donne l'initiation du dogme chrétien. Mais là comme ailleurs Abélard ne trouva que des idées toutes faites, et des théories dont il détestait la formule inflexible. — « *Nul ne peut croire sans avoir compris* », s'écriait-il avec une audace de pensée déconcertante pour son siècle. Il voulait savoir; il voulait comprendre; il voulait décomposer le prisme de cette lumière qui brille sur le monde sans en réchauffer les misères profondes. Près du vieil Anselme, il s'appliqua à la lecture des Livres Saints. La science de l'exégèse n'existait point encore, et c'était sans nul esprit critique que l'on cheminait à travers le labyrinthe confus de la Bible, avec les deux seuls flambeaux « de l'Amour et de la Grâce », que saint Augustin avait allumés. On s'en tenait à l'exposition pure et simple, ou

à des commentaires pusillanimes. Seul, Abélard ne redoutait point les éclairs du Sinaï ; sa foi ardente voulait voir Dieu face à face. Il prit à partie les disciples d'Anselme et en particulier deux d'entre eux qui étaient ses contradicteurs habituels, Lotulfe de Milan et Albéric de Reims ; et il leur proposa d'improviser une glose sur le *Livre des Malédictions* d'Ezéchiel. Le plus obscur des Prophètes, celui qui a entouré de plus d'ombre ses véhémentes apostrophes, il se faisait fort de l'interpréter dans le sens même de l'inspiration divine... Les deux disciples le mirent au défi, et le vieil Anselme se fâcha. Pourtant Abélard ne se laissa point décourager. Il venait de concevoir, quatre siècles avant Luther, la méthode du libre examen, qu'il osait définir ainsi : « *Le texte suffit, avec la*

raison pour guide. » — Alors l'anathème tomba sur lui. On eut peur de cette voix qui se levait, pareille à un ouragan qui emporte les branches desséchées des arbres. On le pria de s'éloigner avant qu'il eût mis à exécution son dessein.

Abélard ne demandait pas mieux que de quitter le vieux théologien de Laon, qu'il comparait à un figuier stérile, ou à ce chêne dont parle Lucain dans la *Pharsale* :

Stat magni nominis umbra.

L'heure avait définitivement sonné, où il allait planer d'un vol audacieux au-dessus des fumées vaines de la dialectique ; et, le cœur plein d'allégresse, l'âme soulevée d'un grand espoir, il se dirigea vers la capitale, — non plus, comme la première fois, avec la sensa-

tion troublante de l'inconnu, mais les yeux fixés sur un horizon dont il avait mesuré l'étendue immense, et où se choquent sans cesse les quatre vents de l'Esprit.



CHAPITRE IV

Retour de Pierre Abélard à Paris. — Le *Conceptualisme*. — Hardiesse de Pierre Abélard. — Triomphe du jeune maître. — Sa renommée universelle. — Son installation chez le chanoine Fulbert. — Ses premiers rapports avec Héloïse, devenue son élève. — Détails sur la vie morale d'Abélard.

Abélard avait repris et expliqué, sur la Montagne Sainte-Geneviève, sa glose sur Ézéchiël, et le succès en avait été prodigieux. Sûr de soi désormais, il avait planté son camp au pied de la tour fameuse ¹ bâtie par Clovis au-

¹ « C'est du pied de cette tour, dit Michelet, que toutes les écoles modernes descendirent et inondèrent l'Europe, se ruant à l'assaut de la scolastique. La révolution de l'esprit, la révolution de l'idée vinrent de là briser Barberousse ; et les juristes eux-mêmes, tout en plaidant pour l'Empereur, n'eurent de base que le libre arbitre de la tour d'Abélard. De

dessus de la ville et des campagnes. A peine avait-il reparu que Guillaume de Champeaux, redoutant de nouvelles attaques, s'était retiré dans la naissante Abbaye de Saint-Victor, d'où il devait bientôt être promu à l'évêché de Châlons. Ainsi le terrain s'aplanissait sous les pas triomphants du jeune maître ; et la suprématie qu'il avait si rapidement conquise, personne ne songeait plus à la lui contester. Il régnait sur toute cette jeunesse qu'il entraînait à sa suite en des voies inexplorées encore ; il régnait sur le cœur de Paris qui le reconnaissait et l'aimait comme le plus illustre de ses enfants d'adoption. « Maître Pierre », comme on l'appelait désormais, était le héros des conversations familiales, le grand

cette tour, vous voyez à la fois l'espace et le temps. »
(Michelet, *Histoire de France*, t. II.)

homme que l'on se montrait d'un geste discret quand il passait seul dans les chemins.

Ce fut une période de cinq années ¹, la plus féconde peut-être de la vie d'Abélard, celle pendant laquelle il sema le plus d'idées et souleva le plus d'enthousiasme. Une pléiade de brillants disciples, qui devaient plus tard eux-mêmes laisser une trace profonde dans l'histoire de leur temps, suivaient avec assiduité ses enseignements, et trois mille étudiants venus des confins du monde l'acclamaient et le portaient en triomphe après chacune de ses leçons. Gilbert de la Porée, Pierre Lombard, Alain des Isles, et le Toscan Gui du Chastel, qui fut pape sous le nom de Célestin II, sortirent de cette école de la Montagne Sainte-Genève,

¹ 1113-1118.

où la parole d'Abélard, vaillante et lucide, atteignait souvent au sublime ¹. Ce n'était pas cependant que cette doctrine du Conceptualisme, par laquelle il entendait remplacer les deux systèmes précédemment adoptés, fût exempte de toute faiblesse ; elle avait, entre autres défauts, celui de s'arrêter sans conclure. Mais ce qui en faisait le mérite incontestable, ce qui l'élevait au-dessus des vaines disputes, c'était cette recherche ardente du mieux, ce respect de la liberté morale, cet amour enfin du vrai et du beau qui animait l'âme du Maître et ravissait celle

¹ « Jamais, dit à ce propos Jules Simon, les rapports philosophiques et historiques qui unissent le Moyen Age à l'antiquité n'avaient été si profondément compris ; jamais un jour plus éclatant n'avait été jeté sur la nature du Nominalisme et du Réalisme, sur leurs conséquences et leur opposition, et sur le rôle de cette tentative, impuissante par elle-même, mais féconde par l'esprit libéral dont elle était le produit, et qu'on appelle le Conceptualisme. » (Jules Simon, *Abélard et la Philosophie au XII^e siècle.*)

de ses disciples. Pour la première fois depuis la grande lignée des philosophes antiques, quelqu'un brisait les barreaux de la prison où l'esprit humain était enfermé, quelqu'un osait examiner la matière de la croyance imposée aux foules et séparer l'or des scories qui le ternissaient. Abélard parlait à ciel ouvert devant une multitude qui chaque jour devenait plus dense. Et quand il s'était tû, le frémissement de sa voix sur la ville se prolongeait longtemps encore en ondes vibrantes. Grave, pâle, il dominait tous les édifices, tous les ouvrages construits par les hommes, et même la Cathédrale gothique dont le lourd vaisseau était gonflé de silence et de mystère. Il dominait tout, parce que l'esprit de Vérité était en lui...

Cependant avec la gloire, l'argent et les honneurs lui étaient venus. Il raconte lui-même qu'il n'avait pas assez de temps pour satisfaire tous ceux qui payaient très cher la moindre de ses leçons et qu'en même temps toutes les femmes souhaitaient la faveur d'un de ses regards. L'évêque Girbert, désireux sans doute de faire rejaillir sur l'Église l'éclat d'un tel nom, l'avait nommé chanoine de Notre-Dame. Ce titre n'impliquait point, comme on l'a cru, la prêtrise, et Maître Pierre, en l'acceptant, n'eut point à franchir les degrés des Ordres majeurs. Il était clerc, simplement, comme tous ceux qui suivaient dans ce temps-là le métier des Lettres. Mais ce camail jeté sur ses épaules devait susciter contre sa fortune la dangereuse tentation de l'Amour...

Héloïse !.. Dans quelles circonstances la jeune vierge innocente et le hautain philosophe se rencontrèrent-ils pour la première fois ? On peut supposer que Fulbert, subissant comme tout le monde l'impérieux ascendant de Maître Pierre, avait attiré chez lui son nouveau collègue au chapitre de la Cathédrale, D'autre part, une curiosité peut-être, une attirance secrète, la loi fatale qui fait que l'on obéit toujours à son destin, poussèrent-elles Abélard dans la petite maison du Cloître Notre-Dame où fleurissait ce beau lis au suave parfum ? La réputation d'Héloïse avait dépassé les arceaux du cloître, et certainement Abélard avait dû entendre parler de ce chef-d'œuvre de beauté et de grâce que Fulbert tenait soigneusement caché aux regards des hommes. Une sorte d'intimité, dont les liens devaient se

resserrer chaque jour, s'établit entre ces trois êtres qui parlaient la même langue mystique et faisaient leur bonheur des mêmes joies spirituelles. Fulbert ambitionna pour sa nièce les leçons d'Abélard; et lui, intéressé par ce jeune esprit, captivé peut-être à son insu par l'éternel charme féminin, accepta. Il fut entendu qu'il viendrait habiter la maison, où jusque-là il n'apparaissait qu'à des intervalles irréguliers, qu'il y aurait le gîte et le couvert; moyennant quoi, chaque soir il s'occuperait de parachever l'éducation de la jeune fille...

Il est nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse. Quelques auteurs, M. de Rémusat entre autres, ont supposé qu'il y avait eu dans la pensée d'Abélard une préméditation odieuse, et que son dessein, en s'installant chez Fulbert,

était de séduire froidement Héloïse ; ils invoquent pour justifier cette assertion le témoignage d'Abélard lui-même, qui, douze ans après, dans sa *Lettre à un ami*, s'exprime de la sorte : « Je jouissais alors d'un tel renom et je brillais tellement au-dessus de tous par l'éclat de la jeunesse et de la beauté, que je n'avais pas à redouter de refus, quelle que fût la femme à qui s'adressât mon caprice. » D'autre part, on sait qu'il menait la vie ardente d'un homme de son âge, habitué à ne se contraindre en rien. S'il n'avait point de maîtresse, il fréquentait fréquemment chez les courtisanes ¹, et à deux

¹ Il reste une lettre de Foulque, abbé de Deuil, à Abélard, où on relève ce passage :

« Tout ce qu'en pérorant et en vendant la science tu pouvais acquérir d'argent après avoir pourvu à la nourriture de chaque jour et aux usages nécessaires, tu ne cessais, comme une relation me l'a appris, de l'abimer dans le gouffre des fornications ruineuses. L'avare rapacité des Courtisanes t'avait tout enlevé. »

reprises différentes ses excès, joints à l'énorme somme de travail qu'il s'imposait chaque jour, l'avaient forcé à aller se reposer auprès de ses parents en Bretagne. Mais on peut dire qu'il était arrivé à ce tournant de son existence sans avoir connu la passion véritable. Ses prétendues débauches n'étaient que de courtes échappées qui ne laissaient pas de traces dans son cerveau ni dans son cœur. Au contact d'Héloïse, nul doute qu'il n'ait éprouvé ce singulier et subit émoi, si différent du brutal désir charnel, cet émoi qui occupe d'abord les parties les plus éthérées de l'âme et y répand une sorte d'ivresse sublime. Oui, sans nul doute, ce fut à ce sentiment que céda le grand philosophe quand, sur les instances de Fulbert, il consentit à venir s'établir dans sa demeure. Et si, plus tard il

s'est accusé d'une intention vile, c'est que la cruelle marée de la vie avait effacé en lui le souvenir de ce premier trouble d'amour.

Mais Héloïse, pureté frémissante de vierge, blanche figure de vitrail sur un fond d'or et de pourpre, quel fut l'éveil de sa sensibilité auprès du maître expert et fort qui désormais avait assumé le soin de sa direction intellectuelle?... Elle lui était livrée entièrement. Fulbert, dans sa joie d'avoir l'illustre Abélard pour hôte, s'était déchargé sur lui de tous ses pouvoirs. « Je veux qu'elle vous obéisse en tout, lui avait-il dit en lui confiant Héloïse. Employez tous les moyens et même les châtiments manuels si vous le jugez nécessaire, pour stimuler son zèle et la contraindre à plus de soumission. » — Un tel aveuglement fait

sourire ; cependant il s'explique assez aisément. Pour Fulbert, l'enfant qu'il avait élevée était toujours une enfant. Elle avait dix sept-ans à peine ; Abélard en avait trente-huit ; sa situation prépondérante dans les écoles de Paris, les luttes retentissantes qu'il avait menées, la célébrité mondiale qu'il avait acquise auréolaient son front et lui prêtaient une maturité précoce ; aux yeux admiratifs du vieux chanoine, il était au-dessus de tout soupçon. — Mais ce prestige même était pour la vierge innocente un danger de plus. L'homme que Paris adorait, celui qu'une jeunesse enthousiaste portait en triomphe dans les rues de la ville, était assis à ses côtés et tournait avec elle les pages studieuses du livre... Un jour vint où « ils ne lurent pas plus avant ». Aux ivresses de la pensée s'était mêlée

une autre ivresse plus douce : Abélard
et Héloïse étaient tombés aux bras
l'un de l'autre et avaient échangé leur
premier baiser d'amour.



CHAPITRE V

La passion naissante d'Héloïse pour Pierre Abélard. — Leur intimité. — Leurs jeux, leurs études. — La séduction. — Maître Pierre néglige son enseignement philosophique. — Désolation de ses disciples. — Les chansons d'amour de Pierre Abélard.

Rien ne prouve cependant qu'Héloïse ait succombé tout de suite aux ruses savantes d'Abélard. Leurs jeux au contraire semblent s'être poursuivis longtemps avant l'abandon total. Ils s'aimaient ; ils savaient qu'un jour viendrait où ils s'appartiendraient sans mesure. Et ils se délectaient dans cette fièvre amoureuse qui exaltait leurs corps en même temps que leurs esprits. Tout concourait à rendre plus

délicieuses ces heures d'attente pendant lesquelles leurs caresses, timides d'abord, s'enhardissaient peu à peu. Abélard était trop artiste pour ne pas ménager la sensibilité naissante de la jeune vierge ; il la voulait montée à son comble, et pour cela il se servait de toutes les facilités que Fulbert avait mises entre ses mains. A chaque instant il appelait son élève auprès de lui ; l'étude leur était un prétexte toujours bon pour se retrouver ensemble. Le goût des littératures antiques qu'ils paraissent avoir eu tous deux au même degré les aidait à se mieux comprendre. « Mais, dit Abélard dans ses confidences à un ami, il se mêlait plus de paroles d'amour que de philosophie à nos entretiens, plus de baisers que d'explications ; mes mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres ;

nos yeux se cherchaient, réfléchissant le désir, plus souvent qu'ils ne se portaient sur les textes. Pour mieux éloigner les soupçons, j'allais parfois jusqu'à la frapper : coups donnés par la tendresse, non par la colère, et plus doux que tous les baumes. Que vous dirais-je ? Dans notre ardeur, nous avons traversé toutes les phases de l'amour¹. »

Ainsi la tentation prenait mille formes, mille détours, pour les entraîner à une plus irrémédiable chute. Elle se faisait ange et démon, païenne et mystique. La bête impure accotée aux travées de la cathédrale leur soufflait au visage ses flammes nocives ; et tout ce que l'idée du péché ajoute de saveur aux concupiscences naturelles se coulait dans leur sang et y allumait un

¹ *Lettre à un ami*, traduction d'Octave Gréard.

brasier plus ardent que celui de l'enfer. Maintenant le seul frôlement de leurs doigts, le seul échange de leurs regards liquéfiait en eux leur vie. Ils se pâmaient, rien qu'à sentir à la table étroite de Fulbert se toucher leurs genoux complices ; et leurs baisers devenaient cette coupe profonde des mystères dyonisiaques, dont la dernière goutte renferme le froid de la mort. Jamais peut-être deux êtres ne s'étaient plus cruellement désirés, ni attendus volontairement avec plus de tournoyant vertige. Quand leur union se consumma, il dut y avoir un grand frisson de plaisir dans les fibres secrètes du monde.

Après, ce fut pour Abélard une détente de son puissant cerveau, le retour presque à l'adolescence. Tandis qu'Héloïse était devenue femme tout à

fait, lui avait reconquis l'insouciant gaité de ses vingt ans. Il s'était remis à aimer la poésie légère, la musique des clavecins et des violes, et il composait pour sa maîtresse des romances amoureuses que tous deux chantaient le soir, pendant que Fulbert était à l'Office ; ou bien, quittant furtivement la maison, ils allaient sur les bords de la Seine prendre à témoin de leur bonheur le ciel physique et les étoiles complaisantes... « Il n'était point, dit Abélard, de raffinements que notre imagination n'inventât pour augmenter nos plaisirs¹. » Souvent leurs rires, leurs soupirs, leur libre et joyeuse folie éveillaient les échos des vieilles ruelles désertes. Ils rentraient ivres de cette plénitude, doubles et enrichis l'un par l'autre. L'âme vibrante d'Hé-

¹ *Lettre à un ami*, trad. Gréard.

loïse s'épanchait dans celle d'Abélard, qui la contenait tout entière : et leurs esprits, aussi énamourés que leurs corps, se posaient comme les colombes du Cantique, sur les mêmes myrtes en fleurs.

Au milieu de ces ravissements de l'amour, Abélard avait perdu le souci de sa renommée. Il avait quitté la Montagne Sainte-Geneviève, où, pendant cinq ans, il avait tenu le monde intellectuel suspendu à ses lèvres ; et maintenant il occupait dans le Cloître Notre-Dame la chaire de Guillaume de Champeaux, son ancien maître. Ainsi il n'avait qu'un pas à faire pour passer de la maison de Fulbert à l'ancienne École épiscopale. Mais cet effort était encore trop grand pour son cerveau enlisé dans la volupté. Tout ce qui n'é-



tait pas Héloïse avait cessé de l'intéresser. La transposition de l'intelligence dans les sens, si fréquente au cours des grandes crises passionnelles, s'était faite chez lui sans aucune transition : il ne vivait plus que par la chair, et les spéculations métaphysiques, les développements oratoires, qui l'exaltaient autrefois, lui paraissaient insipides et fades. Sur sa bouche brûlée par les baisers, l'éloquence perdait sa fraîche verdure. La source qui alimentait son génie était épuisée. Il ne trouvait que des redites, des paroles creuses ; sa mémoire seule, comme il le dit lui-même¹, faisait tous les frais de ses discours.

¹ « Cependant, à mesure que la passion du plaisir m'envahissait, je pensais de moins en moins à l'étude et à mon École ; c'était pour moi un violent ennui d'y aller et d'y rester ; c'était aussi une fatigue, mes nuits étant données à l'amour, mes journées au travail ; je ne faisais plus mes leçons qu'avec indiffé-

Alors parmi ses disciples ce fut une consternation profonde ; les jeunes hommes s'abordaient entre eux et se demandaient quel maléfice enlevait au Maître Pierre l'usage de ses merveilleuses facultés. A chacune de ses leçons on espérait le voir se reprendre ; on l'écoutait, le front tendu vers lui, le cœur oppressé d'angoisse ; on épiait le moindre de ses élans. Mais il s'affaissait de plus en plus ; il n'était que l'ombre, le reflet lointain de lui-même, et sa gloire s'évanouissait, comme le soleil se noie dans la pourpre voilée du crépuscule. Était-il usé déjà avant d'avoir atteint l'âge de la maturité, tandis qu'au contraire dans cette carrière de l'enseignement philosophique c'était les plus vieux maîtres qui gar-

rence et tiédeur ; je ne parlais plus d'inspiration, je produisais tout de mémoire. » (*Lettre à un ami.*)

daient le plus de vigueur ? Fallait-il renoncer à la palpitante joie de suivre l'aigle sur les sommets que hantait naguère son puissant coup d'aile ? Les jeunes hommes, attristés, osaient à peine constater entre eux la décadence du grand Abélard, et ils fermaient les oreilles aux rumeurs que leur apportait déjà la voix publique.

Mais un jour il leur fallut bien se rendre à l'évidence. Tout Paris répétait déjà les chansons amoureuses qu'Abélard avait composées pour sa maîtresse ; ces refrains couraient les rues et les carrefours, faisant la joie des autres couples moins favorisés qui, pour exprimer leurs sentiments, empruntaient la voix entraînant du maître. Il n'était pas jusqu'aux gamins rôdant sur le Pont-au-Change ou sur le Petit-Pont qui ne sussent quelques

bribes de cette histoire devenue tout à coup aussi populaire que les plus vieilles légendes. C'est que, pour la première fois, un poète pliait le français encore barbare aux lois de l'assonance et du rythme, et que sur ce tronc rustique une fleur harmonieuse poussait. Éclosion soudaine, comme celle du printemps longtemps attendu après les rudes frimas ! Avec Abélard et Héloïse, tout le peuple de Paris, et bientôt toute la France, s'abandonna au charme fluide des vers.

Et nul ne songeait à leur jeter la pierre du mépris. Ils étaient l'Intelligence, ils étaient la Beauté et l'Amour. Cette idylle charmante, née à l'ombre de la Cathédrale, l'imagination de la foule s'en délectait. On savait que dans la cité hérissée de pignons, de flèches aiguës et de tourelles, cette rare for-

tune d'une grande passion partagée remplissait les nuits et les jours des deux amants pathétiques. Et il en découlait sur la ville une douceur, une suavité continuelles. Les ondes de la Seine s'épandaient avec plus de tendresse autour de l'île enchantée, et la lumière matinale caressait avec plus de joie les dures images de granit.

Seuls, les disciples d'Abélard se désolaient qu'une femme ait couché sur son cœur ardent cette grande force enchaînée.



CHAPITRE VI

La liaison d'Abélard et d'Héloïse devient publique. — Fureur du chanoine Fulbert quand il découvre le scandale. — Grossesse d'Héloïse. — Son départ pour la Bretagne, où Abélard va la rejoindre. — Projet de mariage entre eux.

Cependant Fulbert ignorait encore le déshonneur de sa nièce. On l'a prétendu complaisant ; il n'était qu'aveugle. Les bruits du dehors n'arrivaient pas jusqu'à lui ; il n'était pas mêlé à la fermentation de la jeunesse des écoles, ni aux conversations du peuple. Presque toutes ses heures (depuis surtout qu'il avait confié à Abélard le soin de l'éducation d'Héloïse), il les passait dans sa stalle du chœur de Notre-Dame. Il priait

Dieu, les yeux fermés, et le remerciait d'avoir conduit sous son toit l'hôte illustre qu'il n'avait pas cessé de bénir.

Il semble qu'Héloïse, durant ces quelques mois de complète ivresse, ait oublié jusqu'à la foi de son enfance. Abélard la dominait entièrement. « Dieu m'en est témoin, lui écrivait-elle plus tard¹, en toi je n'ai jamais cherché, je n'ai jamais aimé que toi-même. » C'était le bon plaisir d'Abélard, les caprices d'Abélard, les jouissances d'Abélard, qu'elle cherchait à satisfaire uniquement. Elle se donnait à lui avec cet emportement et cette docilité à la fois qui font la puissance de séduction de toutes les grandes amoureuses. « Ton pays sera mon pays et tes dieux seront mes dieux », dit l'héroïne biblique ; et cela est le

¹ Première lettre d'Héloïse à Abélard.

vrai symbole des soumissions féminines. Peu importe le rang social auquel elles appartiennent, celles qui aiment n'ont plus qu'un désir : s'anéantir, se perdre dans l'absolu de l'amour. Leur religion, leur patrie, c'est l'homme à qui elles ont donné leur cœur...

Héloïse, plus qu'aucune autre, était faite pour s'abandonner sans réserve. La hauteur même de son esprit lui commandait une plus complète obéissance. Elle mettait son orgueil à n'être qu'une chair complaisante, un instrument de délices, entre les mains de celui qui l'avait fait naître à la vie des sens, — et cela lui suffisait. Un jour elle s'aperçut qu'elle portait dans son sein le fruit des caresses d'Abélard. Alors elle fut prise d'une grande allégresse ; elle lui annonça la nouvelle avec des transports de joie. Nulle

préoccupation de l'avenir, nulle inquiétude... L'Univers commençait et finissait pour elle dans ce cercle étroit mais profond comme l'abîme, où l'amour d'un homme l'avait enfermée.

Maintenant leur hardiesse rejetait toute contrainte. Ils ne se cachaient plus ; ils ne tiraient même plus les verrous lorsque leur fantaisie, en plein jour, les rapprochait. Une puissance maligne et secrète les poussait vers l'inévitable catastrophe. Ainsi que tous les Icares qui ont frôlé de trop près la splendeur ignée du soleil, ils étaient condamnés à tomber du haut de leur rêve. Inopinément Fulbert rentra un après-midi dans la maison, et les surprit sans vêtements aux bras l'un de l'autre. Dom Gervaise rapporte ¹ que la

¹ *La vie de Pierre Abelard et celle d'Héloïse*, Paris, 1720.

colère du vieillard « dépassa toute mesure » ; à la fureur d'avoir été joué se mêlaient la déception de voir nus et abjects devant lui les deux êtres qu'il avait confondus dans la même affection paternelle, et cette espèce de honte soudaine qui rejaillit des coupables sur les innocents et fait regretter à ceux-ci l'ingénuité de leur vertu. Ce drame intime fut court et terrible. Abélard ne chercha point à résister aux injonctions de Fulbert, qui lui ordonnait de disparaître ; mais dans son cœur il était déjà décidé à entraîner Héloïse hors de cette maison désormais maudite, d'où il sortait couvert de confusion et bourrelé de remords. Quant à Héloïse, son désespoir dut être plus profond encore. Elle aurait voulu sans doute épargner ce coup fatal à l'homme illustre qu'elle aimait ; elle aurait donné sûrement sa

vie pour que le scandale ne l'atteignit point. A présent, autour d'elle, c'était un effondrement : Abélard parti, Fulbert justement courroucé, et une autre vie, pleine de douleurs, qui mûrissait dans ses flancs...

Cependant les deux amants trouvaient encore le moyen de se rejoindre. Leur passion n'était pas usée, et la séparation ne faisait qu'enflammer leurs désirs. Ils correspondaient secrètement et se donnaient des rendez-vous furtifs ; des amis complaisants leur facilitaient ces entrevues, qui les laissaient toujours plus assoiffés l'un de l'autre. Enfin, comme la grossesse d'Héloïse devenait apparente, ils furent amenés à prendre une résolution extrême : la jeune fille passerait en Bretagne, dans la famille d'Abélard, pour mettre au monde le petit être dont il fallait abso-

lument cacher la naissance à Fulbert.

C'était au printemps de l'année 1119 ; les bruyères fleurissaient dans les landes de l'Armorique, lorsque la fugitive Héloïse, revêtue d'un habit de religieuse pour détourner les soupçons, pénétra dans le petit bourg du Pallet. Abélard ne l'avait point accompagnée ; il s'était contenté de l'adresser à sa sœur Denise, à qui il avait confié toute cette triste aventure. On peut déduire des circonstances que la rencontre des deux femmes fut particulièrement émouvante, et que, sans se connaître, elles éprouvèrent l'une pour l'autre une de ces sympathies instinctives qui sont le germe des plus sûres amitiés. Le charme d'Héloïse était tel que nul ne s'y dérobaient tout à fait ; et la sœur d'Abélard possédait, au dire de ses contemporains, cette grâce noble

et discrète des jeunes personnes de son rang. La différence même de leur éducation dut susciter entre elles une curiosité qui les rapprocha davantage. Elles furent tout de suite, et restèrent dans l'avenir, des amies parfaites.

Quant à Abélard, demeuré à Paris avec un certain courage, la colère réveillée de Fulbert le poursuivit aussitôt. Il n'était pas « de pièges et de traquenards » que le vieillard n'inventât chaque jour pour perdre son ancien hôte. Son affection pour lui s'était changée en une haine féroce. Il ne pardonnait point ; il ne pouvait point pardonner... Héloïse partie, rien ne tempérerait plus son courroux ; Héloïse partie, c'était la joie, la paix, la douceur de sa maison qui s'en étaient allées. Ce front radieux, cette bouche souriante de l'enfant qu'il avait si jalousement

couvée sous ses ailes, n'étaient plus là ! Il avait fait d'elle un chef-d'œuvre de vertu et de science, si bien « qu'elle était supérieure à toutes les femmes et à tous les hommes de son temps »¹. Il l'avait instruite, ornée de toutes les perfections ; elle était l'orgueil de ses cheveux blancs ; il la destinait à quelque haut et durable bonheur. Et un homme était venu, qui avait abusé de sa confiance au point de séduire et de mettre à mal la vierge innocente. Fulbert ne comptait point avec les sortilèges sacrés de l'amour. Il ne voyait que le rapt commis et en rejetait sur Abélard toute la responsabilité.

Que se passa-t-il à ce moment dans l'esprit de l'amant d'Héloïse ? Eut-il vraiment conscience qu'un devoir naturel et sacré s'imposait à lui ? Ou bien,

¹ V. Cousin (*Introduction au Sic et Non*).

fatigué des récriminations du vieux chanoine, voulut-il, avec l'ardeur combative de sa nature, les faire cesser une fois pour toutes?... Toujours est-il qu'il osa se présenter devant Fulbert un matin, après l'Office, et déploya, pour le ramener à lui, les ressources de cette éloquence hautaine, qu'il savait rendre, quand il le voulait, souple et subtile. « J'allai le trouver, raconte-t-il¹; je lui promis toutes les réparations qu'il lui plairait d'exiger; je protestai que ce que j'avais fait ne surprenait aucun de ceux qui avaient éprouvé la violence de l'Amour et qui savaient dans quels abîmes, depuis la naissance du monde, les femmes avaient entraîné les plus grands hommes. Pour mieux l'apaiser encore, je lui offris une satisfaction qui dépassait ce qu'il pouvait

¹ *Lettre à un ami*, trad. Gréard.

espérer ; je lui proposai d'épouser celle que j'avais séduite, à la seule condition que le mariage fût tenu secret, afin de ne pas nuire à ma réputation. Il accepta, et scella de ses baisers la réconciliation. »

Chose étrange ! Héloïse se rebella contre cet arrangement qui devait, aux yeux du monde, sauver son honneur. Abélard l'avait rejointe en Bretagne ; le temps approchait où elle allait être mère ; et, à mesure que ce terme se faisait plus imminent, une sérénité plus forte montait en elle. Appuyée au bras de son amant, elle gagnait avec lui les bords escarpés de la Sèvre ; les grandes roches couronnées de verdure, la beauté du site, la limpidité de l'air, enfin cet isolement magnifique, dans lequel ils s'appartenaient mieux, prêtait à leurs entretiens intimes une

singulière grandeur : « A quoi bon, lui disait-elle, mon bien-aimé, à quoi bon chercher à resserrer nos liens ? Je n'ai aucune honte à être comme une prostituée entre tes bras, et le titre de maîtresse m'est infiniment plus doux que celui d'épouse. Laisse-moi demeurer ici ; si nos moments de bonheur seront plus rares, ils n'en auront que plus de saveur. Ne sacrifie pas ta gloire, l'œuvre philosophique de ta vie, à cette réparation que je ne désire point, que je redoute même, comme si elle devait nous perdre tous les deux. Oui, je le sens, Abélard ne doit pas être enchaîné, Abélard ne doit pas subir le destin des autres hommes¹. »

Mais lui s'effrayait de la voir, d'un

¹ De Rémusat, *Abélard, sa vie, sa philosophie, sa théologie.*

esprit si libre et si affranchi, repousser ce qu'il avait résolu. Il la pressait de consentir. N'avait-il pas d'ailleurs engagé sa parole à Fulbert ? Elle se laissa fléchir. Il fut convenu qu'après la naissance de l'enfant elle reviendrait à Paris, et qu'ils s'uniraient irrévocablement aux pieds des autels.



CHAPITRE VII

Retour d'Héloïse à Paris, après la naissance de l'enfant. — Son mariage secret avec Pierre Abélard. — Fureur constante de Fulbert. — Héloïse à Argenteuil. — Raisons d'Abélard qui motivaient cette séparation. — Il reprend son enseignement à l'Ecole du Cloître Notre-Dame.

C'était un fils, et on l'avait nommé Astrobale, comme pour attirer sur lui quelque mystérieuse influence céleste, et conjurer ainsi son triste destin d'enfant de l'amour. Abélard et Héloïse paraissent avoir eu dès cet instant conscience que leur péché, selon l'antique loi fatale, était retombé sur cette tête innocente. La jeune mère surtout, en quittant le berceau dont elle avait à peine écarté les voiles, dut sentir son

cœur se déchirer. Mais l'amour d'un homme l'emportait dans ce cœur sur tout autre sentiment ; elle laissa l'enfant à Denise et revint à Paris, pour se faire l'épouse de Maître Pierre.

Aussitôt fut célébré leur mariage, « en présence seulement de quelques amis, de Fulbert, et du prêtre qui les bénissait »¹. Ils avaient passé la nuit en prières, et ce fut à l'aurore que la cérémonie eut lieu, probablement dans la vieille église de Saint-Denis-du-Pas qui se trouvait renfermée dans le cloître de la Cathédrale. Les deux époux se séparèrent ensuite : Héloïse rentra chez Fulbert, et Abélard regagna son logis particulier. Mais ils se voyaient librement, et fréquemment, bien que le philosophe semble avoir mis un soin extrême à cacher sa nouvelle situation.

¹ Rémusat, ouvrage déjà cité.

C'est que déjà il était repris par l'ardeur de sa vie intellectuelle. Pendant le séjour assez long qu'Héloïse avait fait en Bretagne, il avait retrouvé, avec ses occupations anciennes, tout le tumulte et toute l'alacrité de sa pensée. De nouveau, il était mordu par le démon de la lutte, et son éloquence, un moment détournée de son cours, remontait plus vive à ses lèvres. Il savait que des triomphes certains l'attendaient, que le monde avait les yeux sur lui ; il savait aussi que ses ennemis avaient mis à profit sa défaillance momentanée pour essayer de détruire la renommée qu'il avait acquise, et que beaucoup se réjouissaient tout bas de sa déchéance. Mais personne n'avait pris sa place ; il restait quand même le grand, l'unique Abélard, dont le génie ne pouvait mourir. Oh ! son génie, il

le sentait palpiter en lui, comme aux heures de son adolescence, et la même foi dans l'avenir le soulevait. Ce n'était pas seulement un fils charnel, mais une postérité abondante qui devait naître de lui, tous ceux dont il avait affranchi les intelligences et qui poursuivaient la recherche ardue de la vérité. Ayant mis sa conscience en repos, ayant calmé les ressentiments de Fulbert, il se croyait le droit de se créer une existence tranquille. S'il aimait toujours Héloïse, le grand vertige de la passion à sa période d'envahissement n'obstruait plus son cerveau, et, au fond de lui-même, son orgueil et ses ambitions se réveillaient, plus avides que jamais de goûter à ce pain de la gloire dont il les avait nourris si longtemps.

Cependant il ne tarda pas à s'aperce-

voir que les prévisions d'Héloïse étaient justes : cette demi-mesure d'un mariage secret n'avait satisfait personne. Le public, qui s'était tant intéressé aux amours de ces deux êtres d'élite, voulait savoir. Dans le Cloître Notre-Dame, et par tout le Pays Latin, des affirmations contraires circulaient ; les élèves d'Abélard assuraient que leur maître était rendu tout à fait à sa vie d'étude ; d'autres, parmi lesquels les anciens disciples de Guillaume de Champeaux, répétaient à l'envi que sa rupture avec Héloïse n'était qu'apparente, et que l'hypocrisie seule les empêchait d'avouer leurs liens. Fulbert, dans ces circonstances délicates, paraît n'avoir eu aucun scrupule à trahir le pacte de silence auquel il avait consenti ; pressé de questions, il laissa entendre la vérité. Mais Héloïse, toujours héroïque,

toujours préoccupée de l'unique prestige d'Abélard, protesta qu'il n'en était rien, que tout était fini entre eux pour toujours. A partir de cette minute, la colère de Fulbert semble s'être reportée aussi sur elle ; il se laissa aller, dit-on, jusqu'à lui infliger de mauvais traitements ; lui, si tendre avec elle autrefois, il la menaçait et la frappait pour la forcer à rendre publique cette alliance que tout le monde soupçonnait, mais dont personne n'avait la preuve. Sorti de l'équilibre de sa nature pacifique, indigné de l'indifférence et de l'égoïsme apparents de Maître Pierre, le vieux chanoine était devenu pour sa nièce le plus cruel des tyrans. Peut-être espérait-il la déterminer ainsi à aller vivre auprès de son époux. Cette solution humaine, logique, que l'on a tant reproché à Abélard de n'avoir point im-

posée à Héloïse en cette heure critique de leur vie, cette solution naturelle ne paraît même pas être venue à son esprit. Il estimait sans doute qu'il avait rempli tout son devoir en s'en tenant strictement aux engagements qu'ils avaient acceptés tous deux. Quant à elle, la force même de son affection et cette hauteur morale de son caractère qui ne s'est jamais démentie, la rendaient inhabile à toute espèce de transaction. Moins éprise, elle eût été à coup sûr plus persuasive et plus souple ; elle eût reconquis tout entier l'homme qui au fond n'avait pas cessé de la chérir, et elle eût cherché un refuge dans ses bras...

Quoi qu'il en fût, elle se résolut à un éloignement, qui dans sa pensée ne pouvait être que temporaire. Après tant de commotions, elle avait besoin

de repos et de solitude. Le couvent d'Argenteuil, où elle avait fait ses premières études, lui offrait une retraite sûre pour laisser passer l'orage déchainé en ce moment sur sa tête. Après, quand le silence se serait fait, quand la rumeur publique se serait tue, elle retrouverait un Abélard attendri et indulgent. Quelle est la femme qui, prise dans la tourmente des passions, écœurée des médiocrités du monde, ne s'est retournée ainsi vers le lieu où s'est écoulée son enfance, et n'a souhaité d'y trouver un rafraîchissement? Le cœur meurtri d'Héloïse aspirait à cette douceur. Il lui fallait se recueillir et renouveler ses énergies pour le combat moral de chaque jour.

Abélard souscrivit d'autant plus volontiers à cette fantaisie féminine qu'il sentait lui-même le besoin d'une dé-

tente ; et, s'il ne conduisit pas Héloïse à Argenteuil, il alla du moins l'y visiter souvent. Tout autorise à croire que les religieuses de la communauté furent mises au courant de la situation des deux époux ; car ces visites furent tolérées, et la jeune femme put les recevoir sans aucune surveillance. Dans une lettre écrite douze ans plus tard, le philosophe rappelle à son épouse qu'alors la flamme de leur passion charnelle n'était pas éteinte. Il lui reproche presque d'avoir cédé à ses désirs⁴. Ainsi il se définit lui-même tel qu'il était, hardi, voluptueux, impatient de jouissances et peu soucieux de tendresses. L'amour n'avait été — il

⁴ « Après notre mariage, tu le sais, et pendant ta retraite à Argenteuil, je vins secrètement te rendre visite, et tu te rappelles à quels excès ma passion se porta sur toi dans ce coin de réfectoire, faute d'un autre endroit où nous pussions nous retirer. » (*Deuxième lettre d'Abélard à Héloïse.*)

faut bien le reconnaître — qu'un accident dans sa vie. Héloïse, au contraire, puisait dans ces caresses rapides de nouvelles forces pour espérer et pour souffrir. Son illusion renaissait plus vivace chaque fois que les lèvres d'Abélard touchaient les siennes. Elle croyait à lui comme à un dieu capable de distribuer le bonheur ou les larmes. « O mon Unique, lui écrivait-elle plus tard, vous êtes le seul être au monde qui ait eu la puissance de me rendre joyeuse ou triste. »

Alors, quand il était parti, dans le couvent paisible d'Argenteuil dont l'enclos s'étendait le long de la Seine, elle pensait à lui avec ivresse, avec dilection. L'avenir se colorait de nuances brillantes, comme le ciel vespéral. Les coteaux riants, habillés de vignes claires, présentaient des idées de force

et de joie ; chaque été leur rendait cette parure sur laquelle les yeux aimaient à se reposer. — Et la tendre Héloïse se prenait à refaire avec les souvenirs du passé du bonheur pour le lendemain, comme si les jours révolus pouvaient reflleurir encore et apporter aux âmes condamnées à errer à travers une éternelle inquiétude les mêmes suaves ravissements.



CHAPITRE VIII

Vengeance de Fulbert. — Héloïse, sur l'ordre d'Abélard, prend le voile à Argenteuil. — Psychologie des deux époux. — Le sacrifice.

Il y avait environ deux mois qu'Héloïse s'était retirée à Argenteuil quand, un matin, Paris se réveilla sous le coup d'un cauchemar affreux : Abélard dans la nuit avait été mutilé par des hommes aux gages de Fulbert. Ces émissaires, au nombre de quatre, s'étaient introduits dans la maison du philosophe et, le surprenant pendant son sommeil, avaient accompli leur odieuse besogne. Le grand penseur, l'orateur admirable venait de subir la dégradation infamante des eunuques.

Un frisson d'horreur secouait le peuple ; l'évêque Girbert, sortant de son palais, était allé s'informer de la vérité de cette nouvelle. Il avait trouvé Maître Pierre gisant sur son lit, sa belle tête pâlie par la douleur et surtout par la honte. La lâcheté de ses agresseurs avait été telle qu'ils s'étaient enfuis sans même refermer la porte derrière eux ; et l'on n'avait pas tardé à les rejoindre¹. — Mais Fulbert, qui les avait payés, qui avait froidement médité cette vengeance, où était-il ? Que faisait-il ? On courut à la Cathédrale. Le chanoine était parti ; il avait fui, redoutant sans doute la réprobation publique. Certes, par ces temps où la barbarie gothique survivait encore, on était habitué à voir presque chaque journée

¹ Deux d'entre eux subirent la peine du talion ; les deux autres eurent les yeux crevés.

marquée par quelque tuerie ou quelque massacre : les étudiants, les bourgeois même, pour le moindre conflit, descendaient sur le pré et vidaient sanguinairement leurs querelles ; mais un semblant de loyauté présidait à ces représailles ; on se battait face à face, et l'on se tuait, les yeux dans les yeux. C'était la première fois que dans Paris, la ville la plus civilisée de la terre, un crime aussi horrible se perpétrait à la faveur des ténèbres ; — et sur la personne d'un homme illustre que, malgré ses faiblesses, tout le monde chérissait et vénérail. Comme il arrive quand une secousse violente fait se mélanger les différents éléments de la société, l'accord était unanime ; la ville tout entière n'avait qu'une voix pour exécrer Fulbert et pour plaindre sa victime.

On dit que, ce jour-là, les jeunes gens qui avaient entendu la grande parole du Maître pleurèrent; et, que des lamentations pareilles à celles que le prophète versa sur Jérusalem, firent retentir les échos de la Montagne Sainte-Geneviève et de la Cité.

Quant à Abélard, sa première pensée, quand il put se recueillir, fut pour ses disciples ¹. Et son orgueil saigna avant que son cœur se fût ému. Ce ne fut que longtemps après que l'image d'Héloïse se forma devant ses regards. Il semble qu'il ait éprouvé à ce moment cette sorte de sourde rancune dont les

¹ « Je souffrais de leur compassion plus que de ma blessure; j'étais plus accablé par la confusion que par la douleur. Mille pensées se présentaient à mon esprit : de quelle gloire je jouissais encore tout à l'heure, avec quelle facilité elle avait été en un moment abaissée, détruite... » (*Lettre à un ami.*)

« Les atteintes portées à ma renommée étaient pour moi une torture plus grande que la mutilation de mon corps. » (*Id.*)

hommes les plus généreux se défendent difficilement envers la femme qui les a vaincus par la puissance éternelle de l'amour. — N'était-ce pas elle qui lui avait valu ce châtiment, en cédant trop aisément à ses désirs et en absorbant peu à peu toute sa volonté? S'il ne l'eût point connue, s'il s'était contenté des faciles plaisirs de rencontre, qui lui avaient suffi jusqu'alors, sa vie n'eût pas été entravée, sa gloire n'eût pas été détruite. Mais il avait été pris, lui aussi, dans les filets de l'Ève redoutable; et voilà où l'avait amené leur commune faiblesse! — Puis ce fut l'effroi jaloux qu'elle pût appartenir à un autre. Il la savait ardente, pleine d'attraits, insigne par sa beauté et ses talents; la passion qu'il avait eue pour elle l'auréolait encore d'une séduction plus vive et susciterait autour d'elle de

nombreux adorateurs. Elle était à l'âge où il est naturel et doux de se laisser aimer... Elle se referait une existence, un foyer nouveau, tandis que lui, il était condamné à ne plus jamais connaître ces joies intimes... Cela était-il possible ? Était-il possible qu'Héloïse eût un autre époux que celui du premier baiser ? Il était mort pour elle ; mais dès lors, veuve inconsolable, elle devait porter son deuil éternel...

Telles furent sans doute les réflexions qui déterminèrent le philosophe à se rendre auprès d'Héloïse, et à lui demander le sacrifice de sa liberté. Il était décidé lui-même à prendre l'habit religieux et à recouvrir sa honte du manteau obscur des moines. Mais auparavant il voulait être sûr que sa compagne, selon la chair, consentirait à ce double holocauste. Il trouva Héloïse

éplorée, éperdue, s'accusant elle-même d'avoir été la cause de ses malheurs. Certes, elle ne songeait guère en ce moment à lui échapper ; elle était dans l'état d'âme extravasé où tout renoncement est facile. Il la quitta, emportant la promesse qu'elle consacrerait à Dieu le reste de ses jours. — Et elle avait alors vingt ans !

Cependant les religieuses d'Argenteuil et ses anciennes compagnes la suppliaient de ne pas prendre sitôt un parti aussi héroïque. Sa vocation ne se dessinait point pour le cloître ; et, bien que la règle ne fût pas ici des plus sévères ¹, le monastère étant de fonda-

¹ Un riche seigneur français nommé *Ermeuric* et *Nummane* son épouse fondèrent à Argenteuil au *vii^e* siècle un monastère de filles, dont le roi Clotaire III approuva l'établissement vers l'an 665. Les fondateurs le soumirent dès lors à l'abbaye de Saint-Denis, car les grands monastères d'hommes avaient quelquefois alors des monastères de filles sous leur dépendance. En 697, un titre porte que l'abbesse

tion royale, il était d'usage de se consulter longuement avant de prononcer des vœux éternels. Mais Héloïse ne consultait que son désespoir. Comment aurait-elle refusé à son malheureux époux le sacrifice qu'il réclamait d'elle ? Ils avaient connu les mêmes joies, ils avaient commis le même péché ; n'était-il pas juste qu'ils expiasent tous deux dans une proportion

s'appelait *Leudesinde*, et que l'abbaye était sous le vocable de la sainte Vierge, saint Pierre et saint Paul (Notre-Dame d'Argenteuil). En 770, ce monastère avait pour abbesse *Ailine*. Le gouvernement de cette abbaye de filles était toujours alors entre les mains de l'abbé de Saint-Denis (dont le monastère n'en est éloigné que d'une heure et demie) lorsque Charlemagne l'obtint pour le peupler d'autres religieuses qui seraient gouvernées par *Théodrade*, sa sœur. Théodrade gouvernait cette maison l'an 824, auquel elle fit un échange avec un abbé Einhard et encore l'an 828, auquel temps elle obtint des princes Louis le Débonnaire et Lothaire une charte par laquelle il était permis à l'abbaye de Saint-Denis d'en reprendre le gouvernement après sa mort, ou en cas qu'elle allât demeurer dans un autre monastère. Nonobstant le diplôme, la restitution de l'abbaye d'Argenteuil ne fut point faite à Saint-Denis. Il y a preuve que ce monastère était rempli de religieuses de la

égale ? Et consentirait-elle à rester riche de tous les dons de sa jeunesse, alors que lui était si cruellement frappé ?

Sans doute elle avait mesuré déjà la grandeur de son sacrifice. Ce n'était point en aveugle qu'elle se jetait à ce suicide moral, le seul auquel il lui fût permis de penser dans sa situation. Elle savait qu'elle n'y rencontrerait pas

famille royale et de celles qui étaient protégées par les princes, et cela fut ainsi jusqu'aux guerres des Normands, auquel temps elles furent obligées de s'enfuir.

Après un siècle et demi, la reine Adélaïde, mère du roi Robert, entreprit de rétablir le monastère d'Argenteuil, que les Normands avaient détruit. En 1003, le roi Robert, fils de Hugues Capet, donna par diplôme le droit de marché, celui du passage des voitures et de tancement des vins ; — ce qui fit dire à Helgand, dans la vie de ce pieux prince, qu'il avait bâti le monastère, et qu'il y avait placé un grand nombre de religieuses bénédictines, quoique dans le vrai il n'en fût avec sa mère que le restaurateur. On n'a le nom d'aucune prieure ou abbesse de ce monastère après sa restauration, si ce n'est celui d'Héloïse, l'amie d'Abélard, qui l'était cent vingt ans après son rétablissement. (L'abbé Lebœuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, t. IV, p. 3 à 5.)

l'oubli, ni même l'apaisement; et son but unique était d'obéir à Abélard : — « Tu le sais, lui confie-t-elle dans une de ces admirables lettres où rejaillit tout le feu comprimé de sa passion, c'est un mot de toi qui m'a fait prendre l'habit monastique, et non la vocation divine ; et, dans toutes les circonstances où je me suis trouvée, j'ai toujours plus craint de t'offenser que d'offenser Dieu lui-même ¹... »

Ainsi, c'était une hostie toute palpitante qu'on allait coucher sur les autels. Lorsque le jour fut venu, Héloïse n'eut aucune hésitation, aucune révolte. Avec cette simplicité audacieuse des grandes âmes, elle se disposa pour la cérémonie funèbre, — car c'est ainsi que la liturgie catholique comprend l'obla-

¹ *Deuxième lettre d'Héloïse à Abélard.*

tion des épouses du Christ qui doivent mourir au monde avant de célébrer les célestes noces. Un drap noir avait été tendu par terre dans le chœur, et tout autour clignotaient les lueurs vacillantes des cierges. Les religieuses chantaient le *Miserere mei*. La jeune novice se présenta vêtue de blanc ; sa chevelure, encore imprégnée des profanes parfums de la volupté, était dépliée sur ses épaules. Elle tendit elle-même à l'évêque les ciseaux qui devaient trancher cette parure, désormais inutile à sa beauté ! Et les longues boucles brunes tombèrent une à une sur le parvis. Les chants se turent. Le moment solennel était arrivé... Alors Héloïse, au milieu du silence, se précipita sous le drap mortuaire, en récitant les vers trempés de larmes que Lucain met dans la bouche de Cornélie :

..... O maxime conjux!

O thalamis indigne meis! hoc juris habebat
In tantum fortuna caput! Cur impia nupsi,
Si miserum factura fui? Nunc accipe pœnas,
Sed quas spontè luam ¹.

Il devait s'écouler quinze années
avant que ce grand amour charnel se
changeât en une pure flamme d'amour
mystique.

¹ « ... O mon illustre époux! Toi dont je n'étais pas
digne de partager la couche! Le sort qui me pour-
suit a donc eu le droit de t'opprimer toi-même! Pour-
quoi formai-je les nœuds impies qui devaient te rendre
misérable? Maintenant reçois ma mort, que je t'offre
volontairement en expiation de ma faute. » (Trad. Vil-
lenave, p. 21.)



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

Abélard moine. — L'abbaye de Saint-Denis. — Louis VI, Adam et Suger. — Difficultés avec le Monastère. — Abélard ouvre une École à Deuil. — Son livre *de la Trinité*. — Le « modernisme » de la doctrine d'Abélard. — Commencement des persécutions.

Abélard, en prenant à Saint-Denis l'habit des moines bénédictins, s'était trouvé tout à coup transporté dans un milieu très nouveau pour lui. Durant l'année de silence ou, selon l'usage, il se prépara à sa profession, il put se convaincre que l'austérité dont saint Benoît avait fait la base de sa règle monastique n'était plus qu'un

mot. Le temps était loin où l'ascète du Mont Cassin, enflammé de l'esprit de pénitence et de charité, fondait sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon le premier monastère de cet Ordre qui devait se répandre dans tout l'Occident. Deux mille monastères suivaient maintenant la règle bénédictine. Mais presque partout le relâchement s'était produit. A Saint-Denis, en particulier, l'accumulation des richesses devait forcément amener petit à petit le luxe et le bien-être. Cette antique abbaye, que Dagobert avait bâtie, que saint Éloi avait ornée de précieux travaux d'art, était devenue le séjour préféré des rois de France. Louis VI et Suger y avaient été élevés côte à côte : l'enfant du peuple et le prince qui maintenant portait la couronne y avaient noué les liens de cette amitié étroite que l'ave-

nir ne fit que resserrer. Le jeune Louis VII y passait de longues semaines, gâté, choyé par les moines dont il était l'idole, et qui le formaient à cette piété superficielle et toute en gestes qui, dès ce temps-là, était le propre des gens de cour. Les femmes des chevaliers y venaient de Paris en grand équipage, comme à un rendez-vous de plaisir. On discourait, on riait sous les longues allées du cloître, où la robe noire des bénédictins côtoyait les élégants bliauds de ces dames. Les jours de fête, rien n'égalait l'animation qui régnait en ce lieu, si ce n'est le grand tapage que la foire du Landit envoyait jusque-là. Saint-Denis, aux yeux du peuple, passait pour être le centre des intrigues politiques et guerrières. Si on y conservait la célèbre Oriflamme¹ qui parut en

¹ « Cet étendard, dit Dom Doublet, était d'un sen-

maintes journées sur les champs de bataille, on y préparait aussi, secrètement, les moyens de vaincre. Il fallait tant de ruse et tant d'audace à la fois au roi de France pour conserver sa fragile couronne ! Tant de périls le menaçaient, tant d'entraves le gênaient de toutes parts ! La jeune nationalité française, étouffée sous la main pesante des grands vassaux, s'essouffait à prendre son essor. « Mon fils, disait Louis VI au timide Louis VII, lorsqu'après bien des traverses il fut parvenu à s'annexer le Château de Montlhéry à la Tour fameuse ; mon fils, conservez précieusement cet apanage, dont les vexations m'ont fait vieillir, sans que j'aie pu jamais avoir paix ni repos ¹. »

dal fort épais, fendu par le milieu en façon de gongfanon, fort caduque, enveloppé autour d'un bâton de cuivre doré et un fer longuet et aigu au bout. »

¹ Plusieurs rois de France ont séjourné au château

Ce fut dans cette atmosphère troublée et quelque peu dissolue qu'Abélard tomba, au lendemain de son malheur. Il y venait avec un grand désir de paix et d'oubli. Il y trouva tout le tumulte du monde, associé aux sourdes menées du cloître. Objet de curiosité d'abord, il fut bientôt un gêneur dont on redoutait le contrôle. — N'avait-il pas mauvaise grâce, lui qui ne pouvait plus pécher, à reprocher à ses frères leurs légèretés et leurs faiblesses ? Son austérité lui valait des railleries peu édifiantes et des plaisanteries faciles ; — et celui qui aurait dû le protéger, le prieur de l'Abbaye, Adam, semble avoir été animé contre lui d'une hostilité assez tenace. Peut-être ce prélat crossé et mitré, qui avait rang d'évêque,

de Montlhéry. Louis VII y donna une charte en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, en 1144.

redoutait-il que l'âme du philosophe ne se réveillât soudain sous le scapulaire du moine, et que le grand Abélard, le Maître Pierre de jadis, ne bouleversât la communauté par ses théories audacieuses ? Il ne se trompait pas tout à fait. Incapable de rester inactif, Abélard préparait déjà de nouveaux travaux. La passion de l'étude, qui était la loi dominante de sa vie, le reprenait tout entier, et la mutilation de sa chair n'avait point abattu la vigueur de son esprit. Enfermé dans sa cellule, il travaillait nuit et jour ; il ne se mêlait aux moines qu'aux heures de réfectoire et de chœur. Mais c'était encore trop pour sa quiétude. L'animosité ambiante le poursuivait jusque-là. Son orgueil, sa dignité d'homme étaient en butte à de continuelles meurtrissures ; il prit le parti de s'éloigner et d'aller dans un

autre monastère dépendant de l'abbaye de Saint-Denis, sur le territoire de Deuil ¹.

Là, dès le premier jour, il semble qu'il ait respiré plus librement. Douze religieux seulement composaient ce petit monastère, où les intrigues de la Cour n'avaient pas d'écho. Le prieur Foulques était un homme de bien, d'écorce rude, mais imbu de l'esprit évangélique ; il permit à Abélard d'ouvrir une École dans l'atrium du prieuré. C'était lui rendre d'un seul coup toute sa puissance. Dès que l'on sut à Paris que l'illustre victime de Fulbert reparaisait sur la scène publique, on accourut pour l'entendre. Son nom avait toujours le don d'électriser la

¹ Lefeuve cite que les moines de Saint-Denis tiraient déjà du vin des vignes de Deuil sous le règne de Charles le Chauve qui ne dédaigna pas de se faire leur abbé. (*Histoire de la vallée de Montmorency*, p. 120.)

jeunesse. Les grandes Écoles du Cloître Notre-Dame, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Victor, furent délaissées pour l'humble village où Abélard venait de fonder un double cours de théologie et d'arts séculiers. On s'inquiétait de savoir si sa doctrine avait subi quelques modifications, et si sa parole abondante et passionnée n'avait pas perdu de sa force en acceptant le joug de la profession monastique. Mais non, c'était toujours lui, sa grande voix, sa pensée hardie et annonciatrice. C'était toujours l'homme qui sur la Montagne Sainte-Geneviève avait suscité aux foules serviles le noble désir de regarder la vérité face à face. C'était lui, l'Initiateur, le Prophète, le Philosophe. Si son visage avait pâli, si ses cheveux s'étaient éclaircis autour de ses tempes, son âme, le ressort

secret de son être, restait intacte. — Et, drapé dans le manteau bénédictin, au pied de l'Abbaye étroite assise entre les coteaux, il dominait encore le monde de toute la hauteur de son génie.

Quelle fut alors la matière de l'enseignement d'Abélard ? Le Conceptualisme, dont il avait posé les basés dans sa chaire de Sainte-Geneviève, paraît ne plus l'avoir occupé beaucoup. Avant Thomas d'Aquin, avant même Vincent de Beauvais, il travaillait à établir *la Somme*, ou *le Miroir*, des connaissances humaines. Cet essai d'Encyclopédie (qui n'avait jamais été tenté jusqu'alors) répondait si bien à un besoin de ce temps, où la confusion des idées était devenue générale, que les intelligences même les plus profanes, les plus superficielles y trouvèrent un irrésistible

attirait. Les laïques, aussi bien que les clercs, venaient entendre Abélard examiner, retourner, défricher ces champs arides. Le miracle de sa parole faisait le reste.

Quant aux « arts séculiers » annoncés sur son programme, il reconnaît lui-même qu'il ne s'en servait que « comme d'une amorce pour attirer les jeunes gens à l'étude souveraine de la philosophie¹ ». C'était les grands mystères de l'âme et de la foi qu'il voulait avant tout leur rendre accessibles ; et il s'efforçait à faire passer en eux un peu de la lumière qui était en lui. Mais s'il respectait le dogme religieux, il en cherchait librement l'explication ; il ne livrait rien au hasard, il n'affirmait rien sans preuves ; car, aimait-il à répéter, *Dieu maudit les*

¹ *Lettre à un ami*, trad. Gréard.

aveugles qui veulent conduire les aveugles.

Un tel modernisme éclos en plein Moyen Age ne pouvait manquer de lui valoir un châtement. « *Fiat lux!* » avait dit le Maître. On lui répondit en l'invitant à fermer son École. Quelques jours après, il était cité devant un Concile réuni à Soissons. Il allait avoir à se défendre contre la double accusation d'hétérodoxie et de désobéissance, pour avoir publié et commenté sans l'autorisation du Pape un *Traité de l'Unité et de la Trinité divines* qui devait faire partie de sa *Somme théologique*. Comment avait-il pu oublier qu'il n'était plus l'homme indépendant d'autrefois, mais que l'Église, en l'accueillant dans son sein, l'avait lié à elle par le plus formidable des pactes? « *Tu es sacerdos in æternum, secundum or-*

dinem Melchisedech. » C'était l'Église qui parlait par sa bouche et non lui-même ; c'était l'Église qui vivait en lui, qui respirait en lui... Cependant, plein du sentiment de son innocence, confiant dans la bonne foi de ses juges, il quitta la petite abbaye de Deuil et gagna la ville où l'attendait l'assemblée des évêques et des docteurs ; — un nouveau calvaire commençait pour lui, et dès cet instant il sentit, selon son expression énergique, « peser sur ses épaules la malédiction de Caïn ».



CHAPITRE X

Le Concile de Soissons. — Abélard condamné puis absous. — Son retour à Saint-Denis. — Nouvelles querelles avec les moines. — La légende des deux saint Denis. — Abélard quitte définitivement le monastère.

Quand Abélard pénétra dans l'antique cité picarde, il trouva, rangée sur le pourtour des remparts, une foule menaçante qui voulait le lapider. Ce fut sous l'averse des pierres qu'il gagna l'église de Saint-Jean-des-Vignes, où le Concile devait se tenir. — Qui donc avait ameuté contre lui la vindicte publique ? Qui donc avait persuadé l'archevêque de Reims, Raoul le Verd, de convoquer cette assemblée où siégeaient, avec le légat du Pape, les

évêques de Chartres et de Châlons ? Qui donc le poursuivait ainsi d'une haine implacable et jalouse ? Il le sut bientôt. Derrière cette machination pompeuse, la figure de ses deux anciens rivaux lui apparut : Albéric et Lotulfe, qui depuis la mort d'Anselme de Laon avaient ouvert une École à Reims, où ils continuaient l'enseignement du vieux maître. La gloire d'Abélard, ressurgi tout à coup de l'ombre, les gênait, leur enlevait toute autorité et toute faveur... Ils avaient juré de l'abattre ; mais, trop chétifs pour s'attaquer directement à lui, ils se servaient du bras de l'Église toujours prête à lancer ses foudres contre les novateurs.

Cependant Abélard ne se laissa pas intimider par tant de perfidie. La lutte lui rendait cette force combative dont

il avait usé maintes fois pour se défendre ; la lutte le grandissait, le redressait encore. Il s'en fut tout droit trouver le légat du Pape, Conon, et lui exposa que dans le livre incriminé il n'y avait aucune proposition de nature à justifier les accusations portées contre lui. Ce prélat l'écouta avec bienveillance. C'était un Italien qui avait quitté son évêché de Préneste pour venir en France remplir sa mission. L'éloquence, la sincérité du grand Bénédictin ne durent pas manquer de le toucher. Mais il était prudent par devoir et par habitude, et il ne put que conseiller à Abélard de reprendre ses arguments devant le Concile tout entier.

Là ce fut une explication plus chaude. Il était facile de voir que les esprits étaient prévenus, et que d'avance le parti était pris de sévir. Cependant

quelques-uns des évêques présents eurent assez de courage pour reconnaître l'évidente orthodoxie du *Traité de la Trinité*, « conforme à la doctrine des Pères de l'Église, et en particulier de saint Augustin ». L'évêque de Chartres, Geoffroy, vénérable par son âge et sa sainteté, se leva et prit la défense d'Abélard contre l'archevêque de Reims, Raoul Le Verd, qui était son plus acharné accusateur. Mais le fait d'avoir lu en public et fait copier son livre sans l'autorisation de Rome était flagrant. Abélard fut condamné à aller faire pénitence dans le monastère cloîtré de Saint-Médard.

Cette relégation ne dura pas longtemps. Le légat du Pape s'appliqua à faire annuler la sentence contre laquelle l'opinion s'était élevée avec une spontanéité unanime. Les membres du Con-

cile eux-mêmes, reconnaissant leur erreur, s'en rejetaient mutuellement la responsabilité. Et les menées d'Albéric et de Lotulfe ne purent cette fois empêcher le triomphe de la justice.

Rentré à Saint-Denis, Abélard y retrouva ses anciens frères. Les mœurs de l'Abbaye n'avaient point changé; c'était toujours le même relâchement, la même licence. Les moines, élégants et parfumés, ne se plaisaient qu'à la conversation des femmes et qu'à des passe-temps futiles; leur travail était de rédiger la fameuse *Chronique*, où ils consignaient au jour le jour les événements de la vie politique et les actes du Roi et des Seigneurs¹. Ils y

¹ *Les Grandes Chroniques de Saint-Denis* devinrent les Archives officielles du royaume, et leur témoignage, par l'esprit de ses rédacteurs, était toujours favorable à la royauté. (L'abbé Testory. *Histoire de Saint-Denis*, p. 23.)

apportaient un esprit de courtoisie dont Abélard les réprimandait hautement. Reçu d'abord avec des transports de joie, il ne tarda pas à s'attirer de nouveau l'inimitié de ces hommes à l'âme trouble et soupçonneuse. — Un de ces conflits qui semblent sans importance, mais qui, dans la vie resserrée des couvents, prennent une signification redoutable, déclina contre lui un nouvel orage. Poussé par l'habitude de tout vérifier, il fut amené à révoquer en doute la légende qui ne faisait qu'un seul personnage de Denis l'Aréopagite et de l'autre Denis, apôtre des Gaules. Il est curieux de voir comment Abélard fait lui-même le récit de cet incident :

« Un jour, dans une lecture, je tombai sur un passage de l'exposition des *Actes des Apôtres* de Bède, où cet

auteur prétend que Denys l'Aréopagite était évêque de Corinthe, non d'Athènes. Cette opinion contrariait vivement les moines de Saint-Denis, qui se vantent que le fondateur de leur ordre, Denys, est précisément l'Aréopagite. Je communiquai à quelques frères qui m'entouraient le passage de Bède qui nous faisait objection. Aussitôt, transportés d'indignation, ils s'écrièrent que Bède était un imposteur, qu'ils tenaient pour plus digne de foi le témoignage d'Hilduin, leur abbé, qui avait longtemps parcouru la Grèce entière pour vérifier le fait, et qui, après en avoir reconnu l'exactitude, avait péremptoirement levé tous les doutes dans son Histoire de Denys l'Aréopagite. L'un d'eux me priant alors avec instance de faire connaître mon avis sur le litige de Bède et d'Hilduin, je répondis que

l'autorité de Bède, dont les écrits sont suivis par toute l'Église latine, me paraissait plus considérable. Enflammés de fureur, ils commencèrent à crier que je venais de prouver manifestement que j'avais toujours été le fléau du monastère, et que j'étais traître au pays tout entier auquel je voulais enlever une gloire qui lui était particulièrement chère, en niant que l'Aréopagite fût leur patron. Je répondis que je n'avais rien nié, et qu'au surplus il importait peu que leur patron fût Aréopagite ou d'un autre pays, puisqu'il avait obtenu de Dieu une si belle couronne. Mais ils coururent aussitôt trouver l'Abbé et lui répétèrent ce qu'ils m'avaient fait dire. Celui-ci s'en réjouit, heureux de trouver une occasion de me perdre ; car il me craignait d'autant plus qu'il était encore plus

mal famé que ses moines. Il réunit donc son conseil, et devant tous les frères assemblés, il me fit de sévères menaces, déclarant qu'il allait immédiatement m'envoyer au Roi pour qu'il me punit comme un homme qui avait attenté à la gloire du royaume et porté la main sur sa couronne. Et il recommanda de me surveiller de près, jusqu'à ce qu'il m'eût remis entre les mains du Roi. Pour moi, j'offris de me soumettre à la règle disciplinaire de l'Ordre, si j'avais été coupable : ce fut en vain. Alors, ne pouvant plus résister au sentiment d'horreur que m'inspirait leur méchanceté, exaspéré par les coups de la fortune et profondément désespéré comme si l'univers entier conspirait contre moi, je profitai de l'aide de quelques frères émus de pitié pour mon sort et de l'appui d'un petit nombre de disci-

ples, pour m'évader secrètement, la nuit, et me réfugier sur une terre du comte Thibaud, située dans le voisinage¹. »

La fuite d'Abélard avait provoqué une explosion de fureur dans le monastère ; et l'Abbé, le terrible Adam, voulut faire prononcer contre lui l'excommunication majeure ; à ce moment, et comme par un arrêt du ciel, il fut frappé de mort soudaine. Ce fut Suger qui le remplaça dans sa charge. Alors une ère nouvelle commença pour la célèbre abbaye, où la main ferme du nouvel abbé rétablit un peu d'ordre et de discipline. — Mais Abélard demanda la permission de n'y pas rentrer. Il y avait enduré trop de souffrances, il s'était trop souvent déchiré à l'insensibi-

¹ *Lettre à un ami*, traduction Gréard, p. 48, 49, 50.

lité de ses frères. Et déjà son imagination ardente caressait un rêve plein de fraîcheur, qu'il devait réaliser bientôt.



CHAPITRE XI

Fondation du Paraclét en Champagne. — Abélard ermite. — Ses disciples viennent le rejoindre. — L'Exégèse. — Nouveaux triomphes. — Nouvelles jalousies. — Abélard envoyé en exil à Saint-Gildas-de-Ruys.

Il était aisé de voir qu'Abélard n'était pas fait pour la vie commune et l'obéissance. Ce grand promoteur de la pensée libre avait besoin lui-même de liberté. Suger et le roi Louis VI semblent l'avoir compris avec une finesse qui est toute à leur honneur : après quelques conciliabules dans lesquels le comte Thibaut servit d'intermédiaire, le Roi et l'abbé de Saint-Denis décidèrent que le moine fugitif pourrait vivre où il lui plairait, pourvu

qu'il continuât à observer la règle bénédictine.

Aussitôt maître de ses actes, Abélard songea à réaliser le projet qu'il avait conçu. Comme les Esséniens sur les bords orientaux de la Mer Morte, comme saint Paul dans le désert de la Thébaïde, il voulait goûter les après-délices de la solitude. Sincère avec lui-même comme toujours, il renonçait à la gloire, à l'ivresse d'enseigner; les pierres dont ses épaules avaient été meurtries sous les murailles de Soissons lui avaient montré ce qu'était l'âme de la foule inconsciente et fanatique. Ne plus voir les hommes, ne plus les entendre, chercher Dieu dans le tête-à-tête d'une contemplation que nulle entrave matérielle n'interromprait, voilà quel était le rêve où l'avaient conduit les coups répétés du sort...

Facilement il avait obtenu du comte Thibaut qu'il lui cédât quelque parcelle de son territoire, un coin de terre isolé qu'arrosait le ruisseau d'Ardusson et où croissaient des ronces et des roseaux. Là de ses propres mains il se construisit une cabane de chaume. Son tempérament porté aux extrêmes semble l'avoir entraîné dès lors à toutes les rigueurs de l'austérité. Il se nourrissait de racines et buvait « de l'eau du torrent ». Sans doute, dans ses longues heures de méditation, repassait-il le temps qu'il avait déjà vécu : il se retrouva enfant passionné et volontaire, dans le château du Pallet autour duquel fleurissaient les bruyères roses, sous le ciel gris de Bretagne ; puis adolescent, quittant sa famille, abandonnant sa part d'héritage pour courir vers Paris, cette capitale de la pensée,

ce flambeau du monde. De quels enivrements alors n'avait-il pas été possédé ? Sa jeune audace s'emparait de toutes les idées, les mettait à nu, les baisait aux lèvres comme des maîtresses. Élève, il ne craignait pas de se mesurer aux docteurs, et de jeter au milieu de leurs lentes dissertations l'effroi de sa parole hardie. Cette parole, ce souffle impétueux, avait renversé de leurs chaires anciennes les deux plus grands chefs d'école, Guillaume de Champeaux et Roscelin. — Et plus tard, Écolâtre à son tour, il avait attiré à soi tout ce qui dans l'Univers civilisé s'intéressait aux choses de l'intelligence. Il était beau, il était jeune. Les femmes, comme les hommes, l'admiraient ; il n'avait qu'à choisir parmi toutes celles qui s'offraient à lui. Pourtant ses sens, tenus en bride, ne

l'asservissaient pas encore. Mais un jour — souvenir plein de regret et de charme! — il avait rencontré Héloïse sous les arceaux du Cloître Notre-Dame. Le désir, l'émotion secrète de l'amour, s'était insinué dans sa chair. Il avait quitté la Montagne Sainte-Geneviève et cette tour de Clovis d'où il dominait la terre, pour venir vivre auprès de celle qui d'un regard l'avait subjugué...

Depuis, il n'avait plus connu que des alarmes. Il se souvenait avec horreur de la nuit sanglante où il avait expié, sous le couteau des émissaires de Fulbert, toutes les extases, toutes les félicités de ses nuits d'amour. Châtré dans son corps, il avait retrouvé la vigueur virile de son esprit. Il avait revêtu la robe du moine et s'était voué à des travaux dont la transcendance

devait attirer, croyait-il, sur l'Église du Christ un nouvel éclat. Mais là même il avait payé pour sa trop grande sincérité. On l'avait lapidé, bafoué, condamné, et ceux de qui il attendait appui et miséricorde l'avaient poursuivi d'une haine implacable.

Maintenant il touchait à sa quarante-deuxième année. Le milieu de sa vie était atteint, dépassé peut-être, et l'ombre de ses jours s'allongeait sur la colline. Après tant de bruit fait autour de son nom, il n'ambitionnait plus que le silence; il s'asseyait au bord de la source, et il disait avec le Prophète : « J'ai fui, je me suis éloigné, et j'ai fixé ma demeure dans la solitude. » Ce lieu convenait à sa mélancolie d'homme déçu. Sauvage, limité par des ondes de terrain pierreuses, baigné d'une lumière sans éclat, il reflétait le propre

état de son âme; il l'aidait à trouver la paix. Le passé se détachait de lui comme un fruit pesant; l'avenir était une steppe déserte, et dans son orgueil qui vivait encore, Abélard puisait la force de rester seul et debout en face de ceux qui l'avaient honni.

Mais cet isolement total dura peu. Deux de ses disciples d'abord, d'autres ensuite, vinrent le rejoindre. Ces jeunes gens brûlaient de mener à son exemple la vie anachorétique. Des cabanes de ramée s'élevèrent bientôt autour de la sienne; des mains fines saisirent la bêche et cultivèrent le champ de l'Ermitte. Alors, dans ce coin aride de la Champagne, dans ce siècle de troubles et de disputes, on vit reflourir les beaux jours des thébaïdes antiques. Abélard, entouré de sa pléiade de disciples, se promenait lentement à travers les

vignes naissantes. Comme Platon qu'il aimait et qui, disait-il, « donnait une plus haute idée de la bonté de Dieu que Moïse », il discourait avec eux, les interrogeait, répondait à leurs doutes et à leurs inquiétudes. Ce fut là un temps heureux. Dans une grotte naturelle, une petite chapelle avait été élevée ; Abélard, toujours croyant, (car il est à remarquer que sa foi dogmatique, même au milieu de ses plus grandes audaces, semble ne l'avoir jamais abandonné), Abélard offrait le Saint Sacrifice ; les jeunes gens tour à tour le servaient à l'autel. Les travaux de la terre et l'étude occupaient les loisirs du Maître et de ses disciples, qu'une touchante communauté d'idées unissait. Et ce lieu fut appelé le *Paraclet*¹ c'est-à-dire *le Consolateur*.

¹ Ce nom est resté au petit hameau du départe-

Mais chaque jour d'autres élèves anciens accouraient ; d'autres cabanes s'élevaient sous les feuillages. Bientôt ce fut une agglomération qui nécessita des constructions nouvelles. Alors Abélard, poussé par le désir d'assurer les besoins matériels de ce petit peuple, se décida à rouvrir une école. Du moins, est-ce la raison qu'il invoque pour expliquer son retour à l'enseignement ¹. Il est permis de supposer que d'autres

ment de l'Aube qui se trouve exactement situé à cinq kilomètres de Nogent-sur-Marne. L'ancien ermitage d'Abélard est devenu le centre d'une riche exploitation agricole.

¹ « A ce moment, ce fut l'excès de la pauvreté qui me détermina à ouvrir une école... Ayant donc recours à l'art que je connaissais, pour remplacer le travail des mains, je dus faire office de ma langue. De leur côté, mes disciples pourvoyaient d'eux-mêmes à tout ce qui m'était nécessaire : nourriture, vêtements, culture des champs, constructions, si bien qu'aucun soin domestique ne me distrairait de l'étude. Mais, comme notre oratoire ne pouvait contenir qu'un petit nombre d'entre eux, ils se trouvèrent dans la nécessité de l'agrandir et ils le rebâtirent d'une manière plus solide, en pierres et en bois... » (*Lettre à un ami*, trad. Gréard, p. 56-57.)

motifs d'ordre intime collaborèrent à cette décision. Avec sa pensée véhémente qui cherchait toujours une issue au dehors, avec ses dons d'éloquence et d'improvisation, Abélard n'avait pas l'âme d'un mystique, il avait l'âme discursive de son temps. Le « miroir de l'absolu », dans lequel deux siècles plus tard un Bonaventure, un Thomas A. Kempis devaient chercher à capter la flamme divine, ne reflétait pour lui que des raisonnements et des syllogismes. Ce prince de la dialectique était fait pour professer en public, et la solitude et le silence ne pouvaient être qu'une halte dans sa vie. Encore une fois la force des choses l'entraînait, le poussait vers son destin. Et dans sa chaire de gazon du Paraclet, comme dans l'atrium du petit couvent de Deuil, comme partout où il avait ouvert la

bouche, il se vit tout à coup entouré d'une multitude avide de l'entendre.

Il expliquait les Écritures Saintes. Sa préoccupation dominante restait la même : concilier la logique et la foi. Le triomphant succès de sa glose d'Ézéchiel lui avait ouvert jadis la voie de l'Exégèse ; il continuait à y marcher avec prudence, mais sans vains scrupules. Une connaissance approfondie des langues fondamentales lui permettait de se livrer à des analyses minutieuses, de comparer les textes, d'en faire jaillir plus de clarté ; — et de ce tremplin solide il s'élançait à la poursuite du vrai. Sans doute s'essayait-il de nouveau à saisir les deux anneaux de la chaîne et à embrasser le cycle complet de la doctrine. Toujours est-il que sa renommée grandissait, grandissait encore, étouffait celle des

Écolâtres des villes voisines qui, eux aussi, « lisaient en théologie et argumentaient en philosophie ». Sous cet arbre aux branches géantes, nul arbuste ne pouvait pousser. — Et les haines assoupies, les jalousies un moment apaisées se réveillèrent, plus terribles, plus menaçantes... Il fallait à tout prix empêcher Abélard d'enseigner. Mais quel reproche lui faire ? Quel grief invoquer contre lui, alors que le Pape, cassant l'arrêt du Concile de Soissons, avait reconnu son innocence ? On eut recours à des attaques subreptices : — Ce nom de Paraclet, qu'il avait donné à sa retraite, n'était-ce pas une preuve évidente qu'il persistait dans son hérésie sur la Trinité ? Il s'était défendu de prêcher trois Dieux, et voici que de nouveau il retombait dans son erreur, en dédiant au seul Esprit-

Saint le sanctuaire où il prétendait avoir trouvé d'abondantes consolations ! Orgueilleux, téméraire, il ne pouvait suivre les sentiers battus ; il méprisait la Loi et les docteurs ; il semait le vent et il récolterait la tempête. — Tels étaient les propos que l'on répandait habilement sur le compte du grand philosophe. Lui, les dédaignait, sachant que ses ennemis n'étaient pas de taille à lutter contre sa vigoureuse carrure.

Mais un jour il apprit que deux hommes, puissants par leur propre génie et par l'influence dont ils disposaient dans l'Église, faisaient cause commune avec ses détracteurs. L'un était Norbert, qui avait entrepris de réformer l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; l'autre, Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux. Tous deux

de naissance illustre, pleins de feu et de passion, s'étaient voués à la prédication populaire. Tous deux se considéraient comme les champions de la foi catholique ; à leur point de vue Abélard, s'il ne professait point de doctrines hétérodoxes, était un péril permanent pour les consciences ; il était sur la pente dangereuse d'où l'on glisse insensiblement du libre examen au doute, et du doute à la négation. Il fallait à tout prix l'endiguer, l'empêcher de tomber lui-même et d'entraîner les autres dans sa chute. Avec l'inflexibilité des hommes qui se sentent chargés d'une mission divine, ils se servaient de toutes les armes pour le combattre.

Mais déjà Abélard jugeait la partie inégale ; il connaissait trop bien la force terrible contre laquelle tant de fronts s'étaient brisés ! Si ses deux in-

signes rivaux avaient juré sa perte, il ne lui restait plus qu'à disparaître. Mais où ? De toutes parts il était traqué, poursuivi, dénoncé... Il semble que la hantise de la persécution se soit, dès cet instant, installée en lui. L'idée lui vint de passer la mer et d'aller se réfugier chez les Infidèles ; — la première Croisade avait rapproché l'Europe des rivages musulmans. — On ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce dessein, et un exil moins pompeux lui fut offert. Au fond de la Bretagne, sur une côte sauvage battue constamment par les flots, était un monastère de Bénédictins, dont le prieur venait de mourir ; il fut facile de persuader à ces moines d'élire Abélard pour succéder au prieur défunt et prendre chez eux la crosse et la mitre abbatiales.

Ainsi, tout en le sacrifiant, on pa-

raissait le couvrir d'honneurs ; le lion rugissant allait avoir désormais pour seul interlocuteur l'éternel mugissement des flots.



CHAPITRE XII

Abélard, abbé de Saint-Gildas. — Le monachisme occidental. — Les principaux ouvrages d'Abélard. — Le *Sic et Non*. — Le traité de *Scito te ipsum*. — Le *Dialogue entre un philosophe païen, un juif et un chrétien*.

Les quatre années qu'il avait vécues au Paraclet ¹ avaient été pour Abélard comme un songe heureux. Le réveil n'en fut que plus décevant. Transplanté brusquement d'une retraite studieuse et paisible au milieu de moines illettrés qui faisaient leurs délices des jouissances les plus grossières, il dut avoir la sensation d'une chute dans le royaume des ténèbres. Le prieur Harvé auquel il succédait avait mené lui-même

¹ 1121-1125.

l'existence d'un forban, grand chasseur, grand buveur, cruel, dépravé et cynique. Le Moyen Age vivait tout entier dans cette abbaye ornée de cornes de bêtes et où retentissait du matin au soir le son de l'hallali ; à chaque instant, la clôture était violée par des femmes, que ces religieux sans scrupules amenaient et rejetaient au gré de leur caprice. Des repas plantureux remplaçaient le jeûne monastique. Et quand, par suite de ces désordres, les vivres venaient à manquer, c'était à l'Abbé que l'on s'en prenait avec des malédictions et des menaces.

Tout d'abord Abélard essaya de réagir contre cet état de choses déplorable. Il voulut user de la persuasion, mais c'était une arme trop fragile pour dompter ces êtres sauvages qui laissaient l'instinct primitif dominer en

eux. Il y avait longtemps que le pli était pris de cette vie bestiale, de ces courses désordonnées à travers la contrée, de ces pillages, de ces brigandages de toute nature. Le duc de Bretagne lui-même¹, sous la juridiction duquel était l'abbaye de Saint-Gildas-de-Ruys, n'y pouvait rien. Il conseilla à Abélard, qui s'était adressé à lui pour obtenir des moyens de répression, de renoncer à une réforme inutile.

On se figure quel dut être alors l'état d'esprit du philosophe. Jusqu'à présent, au milieu de ses pires épreuves, l'amitié de ses disciples, ou l'espoir de quelque bien à accomplir l'avait sou-

¹ Conan III, qui avait épousé la fille du roi d'Angleterre. Ce prince avait vainement édicté des lois contre le *droit de bris* que pratiquaient les moines et les autres habitants de la presqu'île sur les navires échoués le long de la côte.

tenu. Il n'avait jamais subi cette détresse morale, ce complet abandon où il se trouvait plongé. Et déjà il regrettait amèrement d'avoir quitté sa chère solitude du Paraclet et cédé avec tant de facilité aux menaces de ses ennemis. Dans quel piège obscur était-il tombé ! L'autorité qu'on lui avait offerte n'existait que de nom ; les hommes qui auraient dû l'entourer de respect et d'égards vivaient en perpétuelle révolte contre lui. Ce qu'il détestait le plus, l'arrogance brutale, les excès de la force matérielle formaient l'élément dans lequel il respirait. Pas une minute il ne se sentait en sécurité. Il surprénait dans les gestes, dans les regards, le désir du crime. Il était persuadé qu'on en voulait à ses jours. Il prit le parti de s'enfermer dans sa cellule et de laisser ces terribles moines vivre à

leur guise, comme le lui avait conseillé Conan III.

Ce fut sans doute pendant ces longues heures de silence qu'Abélard, cherchant dans l'étude un refuge, composa ou mit au point la plupart des ouvrages qui achevèrent de le rendre illustre¹. Cet exil, qui devait durer douze ans, lui permit de donner la mesure de son génie; et, pour ce qui est de sa gloire, il faut s'en féliciter. S'il s'en fût tenu à son enseignement verbal, peut-être son renom, déformé par la légende qui a fait de lui, assez

¹ En 1836, Victor Cousin fit paraître un premier volume des œuvres inédites d'Abélard comprenant :

1° *Le « Sic et Non »* ;

2° *Gloses sur l'Introduction de Porphyre* ;

3° *Catégories et Institutions d'Aristote* ;

4° *Sur les Topiques de Boèce* ;

5° *La Dialectique* ;

6° *Un fragment sur les Espèces et les Genres*.

Deux autres volumes parus en 1848 et en 1856 achevèrent de mettre au jour les œuvres complètes d'Abélard.

à tort, une sorte de héros sentimental, n'eût continué à éveiller dans les esprits que l'idée d'un amant malheureux; on en serait resté aux évocations romantiques et combien fausses ! de Pope et de Colardeau. Mais, grâce à ces écrits rassemblés et présentés avec un rare bonheur par Victor Cousin, on se trouve en présence d'une véritable force de l'esprit, d'un ontologiste original autant que savant. Parmi ces ouvrages, le *Sic et Non* (le Pour et le Contre) est celui qui a le plus exercé la sagacité des commentateurs. Victor Cousin lui consacra une longue introduction, qui est elle-même un chef-d'œuvre. Peu après, deux théologiens allemands, Henke et Linderkohl, en donnèrent une nouvelle édition critique sur le manuscrit de Munich¹. « Abélard, di-

¹ Marbourg, 1851.



sent-ils dans leur préface, a réveillé les consciences de son temps ; il peut encore réveiller les nôtres. » En cette œuvre étrange, qui fait songer par ses contrastes aux *Antinomies* de Kant, au doute systématique de Montaigne, Abélard pose les problèmes, et cite les solutions contraires : c'est le Oui et le Non, le Pour et le Contre ; d'un côté se trouve l'affirmation, de l'autre, la négation, et les arguments de part et d'autre paraissent aussi probants. Mais en même temps il se garde de toute conclusion imprudente. « Il est impossible, écrit Saint-René Tallandier, il est impossible de ne pas être touché quand on voit des principes si sages, des recommandations si tendrement, si naïvement chrétiennes, unis chez Abélard aux hardiesses de la pensée. Il ne craint pas de dire que certains passages

des Évangiles ont été altérés par l'ignorance des copistes ; il ose affirmer que le langage du Sauveur, en face d'une multitude grossière, a dû être nécessairement un langage figuré. — Mais quelle circonspection et surtout quelle tendresse dans ses conseils, lorsqu'il exige de l'interprète des Livres-Saints la piété du cœur, l'humilité de l'esprit et surtout *cette charité qui croit tout, espère tout, souffre tout et ne soupçonne pas facilement le mal chez ceux qu'elle aime!* Il semble qu'il y ait ici contradiction ; mais Abélard a voulu dire que pour aborder efficacement cette science de l'exégèse, il fallait y être préparé par un vif sentiment de la vérité religieuse ; la conscience du chrétien doit venir continuellement en aide au savoir du critique. Une fois cette condition remplie, Abélard n'hé-

site plus à défendre la liberté de l'interprète ; il va même jusqu'à revendiquer ce que Bayle appellera plus tard *les droits de la conscience errante*. « C'est le doute, dit-il, qui conduit à la science, et la science à la vérité ! » Ne semble-t-il pas qu'on entende parler un homme de nos jours ? Et ne croirait-on pas avoir affaire à un disciple de Descartes, quand on voit le grand théologien du XII^e siècle faire du doute provisoire la condition de la science ?¹ »

Une autre œuvre infiniment curieuse d'Abélard est le *Scito te ipsum* (Connais-toi toi-même). Là c'est le psychologue nourri de la sagesse antique qui apparaît. La hardiesse de son esprit se donne librement carrière. Il ne craint pas d'examiner les cas les plus subtils

¹ Saint-René Tallandier. *La libre pensée au Moyen Age*.

où peut s'embarrasser l'âme humaine. Il se substitue pour ainsi dire à Dieu pour en juger. Selon lui, l'intention est tout dans la conduite de l'homme, l'acte n'est rien. Le caractère moral de l'intention doit s'apprécier d'après sa conformité avec la conscience : tout ce qui est fait contre les lumières de la conscience est vicieux, et tout ce qui est conforme à ces lumières est exempt de faute ; ceux qui, agissant de bonne foi, ont mis à mort Jésus-Christ, ne peuvent pas être regardés comme criminels. Quant au péché originel, c'est moins une tache effective qu'une peine à laquelle tous les hommes naissent sujets, car « celui qui n'a pas encore l'âge de la raison ou de la liberté ne peut se rendre coupable d'aucune transgression, d'aucune négligence ».

Ces principes montrent assez quelle

large part Abélard accordait au libre arbitre, à la volonté individuelle; et l'on conçoit assez combien de telles idées, faisant explosion au milieu de l'appareil de terreurs, de superstitions et de châtiments sur lequel reposait la morale du Moyen Age, devaient sembler destructives. C'était une révolution dont il était facile de calculer déjà les conséquences. Mais lui ne s'en inquiétait point. Il savait cependant que tôt ou tard il paierait pour avoir, d'un geste infatigable, semé le grain de vérité dans les sillons de la pensée humaine. Socrate n'avait-il pas bu la ciguë, et Jésus lui-même n'était-il pas mort sur la croix pour ce même geste d'amour et de justice fraternelle? On a reproché à Abélard la faiblesse de son caractère, et on l'a opposée, non sans raisons apparentes, à la vigueur de

son esprit. Mais s'il a quelquefois cédé trop vite à ses impulsions, s'il s'est laissé guider par le désir de surpasser ses adversaires et de les humilier, n'a-t-il pas racheté ces erreurs vénielles par cette foi ardente, indestructible, dans un idéal meilleur, qui fait les héros et les martyrs? Pendant ces douze années, où rien d'humain ne le soutenait, où, comme il le dit lui-même, « la malice des Francs l'avait rejeté vers le barbare Occident »¹, il ne cessa pas de chercher, de méditer, de s'élever vers les clartés immortelles. Un troisième opuscule, *Dialogue entre un philosophe païen, un juif et un chrétien*², témoigne de cette permanente inquiétude, et l'on ne sait qu'admirer davan-

¹ *Lettre à un ami*, trad. Gréard, p. 63.

² Cet opuscule fut édité à Berlin en 1831 par les soins d'un pasteur protestant, M. Reinwald.

tage, ou de la richesse substantielle de son cerveau, ou de la virtuosité avec laquelle il se joue des difficultés qui paraissent le plus rebutantes.



CHAPITRE XIII

Dispersion du couvent d'Argenteuil. — Abélard installe Héloïse et ses sœurs dans l'asile du Paraclet, et leur donne une règle monastique. — Rapports spirituels des deux anciens amants. — Abélard prédicateur. — Sermons de saint Jean-Baptiste, de la Chaste Suzanne. — Les cinq homélies pour la Pentecôte.

Au milieu de cet isolement profond dans lequel il semblait mort à jamais pour le monde, Abélard eut cependant un brusque rappel à la vie. C'était dans le courant de l'hiver 1228-1229. A la suite d'un conventicule tenu à Saint-Germain-des-Prés sous la présidence du légat Mathieu, évêque d'Albano, le monastère d'Argenteuil, réclamé par Suger comme faisant partie du béné-

fice de Saint-Denis, rentra sous la dépendance de cette abbaye, et, brutalement, les religieuses furent dispersées. On a prétendu que certains désordres intérieurs avaient donné lieu à cette mesure violente et qu'Héloïse et ses compagnes s'étaient relâchées dans la pratique de leurs vœux. Une telle opinion est en désaccord avec tout ce que l'on sait du caractère d'Héloïse et avec le témoignage qu'ont rendu d'elle ses contemporains. On sait d'ailleurs que les mœurs dissolues, si fréquentes dans les monastères d'hommes à cette époque, n'avaient guère pénétré dans les couvents de femmes qui étaient presque tous des refuges du savoir et de la piété¹. Il est tout naturel de supposer

¹ On cite plusieurs religieuses des XI^e et XII^e siècles qui se firent remarquer par leur science : *Emma*, abbesse de Saint-Amand-de-Rouen, qui écrivit des poésies latines ; *Cécile*, fille de Guillaume le Conqué-

au contraire que, sous la direction vigoureuse de Suger, l'Abbaye de Saint-Denis, étant arrivée au comble de la puissance, voulut jouir pleinement de tous ses droits et revendiqua Argenteuil pour y-mettre des moines bénédictins, comme on l'avait déjà fait dans la petite obédience de Deuil. Peut-être aussi désirait-on jeter tout à fait dans l'oubli l'illustre épouse d'Abélard, après l'avoir sacrifié lui-même... Toujours est-il que du jour au lendemain Héloïse et ses sœurs furent sans asile.

Cette nouvelle bouleversa profondé-

rant, à l'abbaye de la Trinité de Caen, qui cultivait la grammaire et la philosophie; *Herrade*, abbesse du Mont Saint-Odile en Alsace (1159-1175) qui composa sous le titre de *Jardin des Délices* un recueil de littérature, d'histoire et de morale qu'on possédait de son temps; *Mathilde d'Anjou*, seconde abbesse de Fontevrault, et enfin *Héloïse*... Les religieuses étaient obligées de connaître la langue latine. Elle s'adonnaient aussi à la médecine et à la chirurgie, afin de pouvoir se passer du secours des hommes. (Ménorval, *Histoire de France*, p. 290.)

ment Abélard. Eut-il en cet instant conscience de la sévérité inflexible avec laquelle il avait traité autrefois celle qui l'avait tant aimé? Y eut-il en lui un retour de ses anciennes et premières tendresses? Remords, pitié, désir, assez conforme à son caractère, de reprendre la direction de cette âme, tout cela le détermina sans doute à offrir aux religieuses chassées d'Argenteuil l'hospitalité du Paraclet.

Cette retraite, depuis son départ, était restée inhabitée; mais il était facile de l'accommoder aux besoins de la communauté nouvelle. Abélard se rendit lui-même sur les lieux et reçut le petit troupeau que conduisait Héloïse. On peut se figurer quelle émotion dut étreindre alors le cœur de ces deux êtres, en qui la passion avait tracé de si profondes racines. Cependant la cor-

respondance plus tard échangée établit qu'il n'y eut entre eux à ce moment aucune confiance, aucune réminiscence du passé. Ni l'un ni l'autre, ils ne succombèrent à la tentation vulgaire de comparer leurs regrets et d'en faire surgir une inutile source de larmes. Revêtus de l'habit religieux, voués à une mission divine, ils se regardèrent, se comprirent, et ne s'interrogèrent pas. Ils savaient que les mots dangereux, insuffisants, peuvent créer à certaines heures solennelles des malentendus irréparables. Dans le cœur d'Héloïse, tous les feux de l'amour brûlaient encore ; mais, sous le bandeau noir qui bordait ses yeux, elle ne laissa percer aucune étincelle. Il importait avant tout que la paix morale d'Abélard ne fût point troublée, afin qu'elle pût aller jusqu'au bout de ses pieuses intentions.

Pour ceux qui connaissent l'extraordinaire possession de soi que donne l'habitude de la vie religieuse, une telle réserve n'est pas surprenante. Et d'ailleurs que faisait Héloïse, si ce n'est continuer ce qu'elle avait mis en pratique depuis la première minute, c'est-à-dire obéir aux volontés de son amant, de son maître ? Sa confiance en lui restait intacte. Si elle avait supporté ce long silence, ce long abandon, n'était-ce pas avec la secrète pensée qu'il lui reviendrait un jour ?... Et lui revenait, en effet, il accourait pour la secourir dès qu'il l'avait sue en péril. Ce geste, où triomphait l'instinct généreux de l'homme, ne rachetait-il pas tout ce qu'il lui avait fait souffrir ? Elle était trop heureuse, d'une joie trop surnaturelle et trop haute, de le retrouver, de le revoir, d'entendre

sa voix, de contempler son visage...

Quant à lui, plus engagé qu'elle encore dans les voies de la perfection spirituelle, il semble avoir été préoccupé surtout de la fixer irrévocablement en Dieu. Il connaissait les ressources de cette nature exceptionnelle qui, dès la tendre jeunesse, faisait l'admiration de tous. Maintenant Héloïse allait avoir trente ans. Elle n'avait rien perdu de ses charmes, de cet ascendant irrésistible qui attirait vers elle tous les cœurs. Cette vie perdue pour le siècle pouvait refleurir dans les célestes vergers de la grâce et porter les fruits d'immortalité. Telles paraissent avoir été les idées dominantes d'Abélard, lorsqu'après dix ans d'apparent oubli il convia Héloïse à ce supra-terrestre rendez-vous d'amour. Une seconde fois le Paraclét devint pour lui le Consola-

teur. Ce fut avec un soin tendre et méticuleux qu'il voulut parachever l'organisation du monastère dont Héloïse devait être Abbessse. La règle de saint Benoît, si dure à observer strictement, fut l'objet de ses études spéciales. Il y apporta quelques modifications plus en rapport avec la délicatesse du tempérament féminin. Lui, si sévère envers soi-même depuis qu'il avait pris l'habit religieux, il cherchait à adoucir autant que possible la vie de pénitence imposée à ces innocentes victimes. C'est ainsi qu'il supprima les abstinences trop rigoureuses et l'obligation de coucher sur la dure. Ce qu'il faut respecter, c'est l'esprit qui vivifie, et non la lettre qui tue. « Il en est de la viande et du vin comme du mariage, dit-il, ce sont choses intermédiaires entre les bonnes et les mauvaises,

c'est-à-dire indifférentes... Or, si les chefs de l'Église et certains moines font usage de la chair et boivent du vin, pourquoi en interdire l'usage aux nonnes, quand surtout elles sont soumises pour le reste à une plus grande austérité ? » Donc relativement aux jeûnes, il suffira de suivre la règle générale de l'Église, « car, ajoute-t-il, nous ne prenons pas sur nous d'imposer aux religieuses des pratiques plus sévères que celles des pieux laïques ; *nous ne voulons pas mettre la faiblesse des femmes au-dessus de la force des hommes* ». Pour ce qui est de l'habillement, « elles porteront sur la peau des chemises de toile qu'elles conserveront pour dormir. Nous ne refusons pas à la délicatesse de leur nature des matelas et des draps. Nous croyons qu'il suffit, pour couvrir le corps, d'une

chemise, d'une peau d'agneau et d'une robe, en ajoutant par-dessus, pendant la rigueur du froid, un manteau qui serve de couverture au lit. Pour prévenir par le lavage l'invasion de la vermine et l'encrassement, elles auront tous ces vêtements en double, ainsi que Salomon a dit à la louange de la femme forte et sage : « elle ne craint pas pour sa maison le froid de l'hiver, car tous ses serviteurs ont double vêtement ». La taille de l'habit sera mesurée, il ne devra pas descendre au-dessous des talons, pour ne pas soulever la poussière. Les manches n'excéderont pas la longueur des bras et des mains. Les jambes seront couvertes de chausses et les pieds de chaussons et de souliers. Jamais elles ne marcheront pieds nus, même sous prétexte de dévotion. Chaque lit aura un mate-

las, un traversin, un oreiller, une courtepointe et un drap. La tête sera couverte d'une bandelette blanche avec un voile par-dessus. Lorsqu'il sera nécessaire, à cause de la tonsure, on ajoutera un bonnet de peau d'agneau ».

On voit que les préoccupations d'hygiène n'étaient pas étrangères à cet esprit si étonnamment moderne en toutes choses, et d'une si parfaite logique. Ces statuts achevés, Abélard, ayant pris l'agrément de l'évêque du diocèse, les envoya à Rome avec l'acte de donation du Paraclet, pour les faire approuver par le Pape ¹.

Pendant cet intervalle, il s'inquiéta avec le même zèle de la formation morale de ses filles. On n'a aucune

¹ La bulle autorisant la fondation au Paraclet d'un monastère de religieuses bénédictines fut signé le 28 novembre 1131 par le pape Innocent II.

donnée positive sur les voyages qu'il dut faire du Paraclet à Saint-Gildas, et de Saint-Gildas au Paraclet; mais il est certain que presque toutes les grandes fêtes le ramenaient à ce lieu de sa prédilection, où désormais habitait son cœur. Il revenait, sans redouter les fatigues de la longue route, prêcher aux religieuses la parole de Dieu. Sa merveilleuse éloquence trouvait dans cette forme de la prédication chrétienne des accents qu'elle n'avait pas encore rencontrés. Dans l'étroite chapelle du Paraclet, sur les fronts courbés d'Héloïse et de ses sœurs, il prononça ses plus beaux sermons¹, ceux desquels on a pu dire qu'ils font songer à la véhémentement manière de Bossuet. M. Saint-

¹ Il reste d'Abélard trente-deux sermons, publiés en 1616 par les soins de François d'Amboise, conseiller d'Etat, et de l'historiographe André Duchesne.

René Tallandier s'étonne du choix des sujets et de la liberté de paroles de l'orateur devant un tel auditoire. « On ne voit pas bien, dit-il, ce roi de l'École cherchant à édifier une communauté de femmes. » Mais c'était pour Héloïse qu'il parlait et il connaissait la hauteur de son esprit. Le sermon célèbre sur saint Jean-Baptiste est remarquable entre tous par cette hardiesse des idées, par cette vivacité des peintures ; c'est une amère satire de la société monacale du XII^e siècle ¹. Le sermon sur la Chaste Suzanne, prononcé également au Paraclet, est une apologie de la continence, et l'on peut affirmer qu'Abélard, devinant le feu qui couvait encore

¹ C'est dans ce discours qu'Abélard eut l'audace d'accuser formellement saint Norbert d'avoir essayé de frauduleux miracles et travaillé, de connivence avec Parsit, son co-apôtre, à ressusciter un mort. (Rémusat, ouvrage déjà cité, t. I, p. 176).



dans le cœur de son ancienne amante, choisit à dessein ce sujet, et dut trouver des accents singulièrement pénétrants pour vanter les beautés de la « vertu évangélique ». Un autre discours, le Panégyrique de saint Paul, lui suggère cette pensée de large envergure : « la conversion de l'Apôtre Paul a été la conversion du Monde ». Enfin cinq homélies sur la Pentecôte respirent l'enthousiasme philosophique dont il ne s'est jamais départi. On sait que cette fête de l'Esprit était célébrée au Paraclet avec une solennité particulière : Héloïse et ses sœurs y chantaient en grec les psaumes, et c'était la première fois que dans la liturgie catholique une telle innovation était tolérée¹.

¹ Camusat prétend que cela se faisait encore de son temps au Paraclet (xviii^e siècle).

Ainsi mille liens invisibles, mais plus indestructibles que des liens charnels, unissaient de nouveau ces deux êtres qu'on avait crus séparés à jamais. La douceur du Paraclet, des jardins que ses mains avaient plantés, du cloître que ses disciples avaient bâti ; la voix pure de ces épouses du Christ murmurant, comme les colombes du Cantique, les chants sacrés ; le calme efficace de cette demeure semblent avoir agi profondément sur Abélard et versé tardivement en son âme cette huile de la componction qui lui manquait. Le dialecticien impitoyable, le moine sévère s'adoucissait au contact de ces femmes attentives et humbles de cœur, parmi lesquelles il lui semblait qu'il ferait bon vivre et mourir. Quelle perspective heureuse pour celui que tant de haines et tant d'injustices avaient meur-

tri : finir ses jours dans la paix de cet asile et qu'Héloïse lui fermât les yeux!... Il oubliait la méchanceté des hommes et leur esprit de suspicion que ne désarmaient même pas ses malheurs. Bientôt son assiduité au Paraclet parut étrange ; des bruits venimeux circulèrent ; on l'accusait de rechercher auprès d'Héloïse des consolations trop sensibles. Alors il dit adieu à la pieuse fondation qu'il avait animée de son souffle ; et il reprit, définitivement cette fois, le chemin de Saint-Gildas.



CHAPITRE XIV

Fin du séjour d'Abélard à Saint-Gildas. — Lettre à un ami. — Correspondance d'Héloïse et d'Abélard. — Révolte des moines. — Abélard s'enfuit de Saint-Gildas.

Abélard retrouva ses moines en rébellion ouverte contre lui. Ses fréquentes absences leur avaient fait croire que désormais ils étaient délivrés de toute contrainte. Lorsqu'ils virent que leur abbé revenait se fixer au milieu d'eux, ils crurent que c'était avec des intentions nouvelles de réforme, et dès lors leur seule idée fut de se débarrasser de lui par tous les moyens possibles.

Ce fut une lutte terrible de chaque jour. Abélard se défendait par la ruse

contre leurs attaques brutales. Lorsque le danger devenait trop menaçant, il se réfugiait dans une obéissance de son Ordre, ou chez le Duc de Bretagne, Conan, qui volontiers lui donnait asile. Mais les moines trouvaient le moyen de poster des brigands sur son passage pour essayer de le tuer. Un jour qu'il revenait de Nantes, la jument qu'il montait s'abattit sous lui, et dans sa chute il eut les vertèbres du cou brisés. A cette nouvelle, le légat du Pape accourut. C'était vraiment trop de malheurs accumulés sur une seule tête, et la main du Seigneur frappait sans relâche ce serviteur, comme elle avait frappé Job dans la terre d'Édom. Une pitié émut l'âme d'Innocent II, qui fit exiger des religieux indisciplinés un serment solennel de soumission à leur abbé, avec menace d'excommunication

contre ceux qui l'enfreindraient. En même temps le légat fit chasser du monastère les moines les plus récalcitrants.

Alors Abélard put goûter un peu de repos. Trop fatigué sans doute pour entreprendre de nouvelles œuvres philosophiques, il mit à profit le temps de sa convalescence pour écrire cette longue *Lettre à un ami* qui date de 1132 et dans laquelle ont puisé successivement tous ses biographes, bien qu'on y relève certaines contradictions. C'est en effet une histoire de sa vie, ou plutôt une confession, que l'on a comparée pour la sincérité et la minutie des détails sur ses états de conscience à celle de saint Augustin. Elle fut écrite en langue latine et dédiée à un ami véritable, ou imaginaire, dont on n'a pas retrouvé le nom. Quelques

critiques ont cru qu'elle était destinée, dans la pensée de son auteur, à passer sous les yeux de la jeune abbesse du Paraclet. N'est-il pas naturel de supposer qu'Abélard, après avoir revu Héloïse, eut à cœur de se justifier envers elle de ses duretés d'autrefois ? Le ton de la lettre est tout contrasté d'orgueil et d'humilité ; on y sent une préoccupation constante de s'accuser pour mieux se défendre, de s'abaisser pour se relever plus haut. Mais surtout, si on n'en avait pas cent autres preuves, on y trouverait l'image saisissante de cette foi dans la raison humaine qui lui valut tant de persécutions. « O ma chère sœur Héloïse, écrivait-il avant de mourir à la femme supérieure qu'il avait aimée, ô ma chère sœur Héloïse, chère autrefois dans le siècle, plus chère encore dans le Christ, la logique

m'a rendu odieux aux yeux des hommes ! » Il aurait pu ajouter : « Et à moi-même. » Cette longue épître d'Abélard respire, en effet, un profond désenchantement. Ses souffrances morales, bien plus que ses souffrances physiques, y sont décrites avec des mots où saigne le cœur. Mais il n'a rien perdu de sa volonté puissante ; il reste toujours le lutteur indomptable qui se dévoue pour la cause de la vérité ; à cette cause sacrée pour lui, il a sacrifié son repos, ses joies intimes, et même l'amour de la plus admirable des femmes. Et cela donne une telle grandeur à sa confession que, d'office, il est absous.

Ce fut sans doute ce que ressentit Héloïse, lorsque passa sous ses yeux le récit circonstancié des infortunes d'Abélard. Tout ce qu'elle avait con-

tenu en elle si longtemps, et que leur réunion au Paraclet n'avait même pas arraché à ses lèvres, fit explosion à cette lecture. Alors commença entre les deux époux une correspondance, dont chaque lettre marque une étape dans leur libération spirituelle⁴.

D'abord elle ne lui ménage pas les reproches : « Comment as-tu pu, lui dit-elle, me laisser tant d'années sans un mot, sans un encouragement de toi? » Et elle lui fait le tableau de ses désordres intimes ; le souvenir des caresses qu'ils ont échangées l'assaille jusqu'au pied de l'autel ; elle l'appelle de ses vœux ardents ; elle le nomme son Uni-

⁴ La critique a de tout temps distingué deux parties dans les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* : l'une composée des quatre premières lettres qu'on appelle assez improprement les *Lettres amoureuses* ; l'autre comprenant trois lettres et divers morceaux auxquels on peut donner le nom de *Lettres de direction*.

(Gréard, *Lettres*, p. XXI.)

que, son Tout, son Bien-aimé, comme au temps de leur plus intime possession. Elle sait bien cependant qu'elle n'a plus rien à attendre de lui dans l'ordre des jouissances charnelles ; mais, en lui témoignant ce grand et tenace amour, elle compte sans doute le consoler lui-même de l'affront qu'il a subi. D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, Héloïse, comme toutes les grandes amoureuses, dépasse de beaucoup dans ses élans la sensualité vulgaire. Il n'est pas un moment de sa vie où elle n'ait été prête à sacrifier le plaisir des sens à l'attrait supérieur de sentir l'âme de son amant communier à la sienne. Ce qu'elle revendique aujourd'hui, ce qu'elle réclame avec des accents incomparables¹, c'est la re-

¹ « Quand on a lu cette première lettre d'Héloïse, dit M. de Rémusat, il est impossible de jamais l'oublier. »

prise de leur ancienne tendresse :

« Tandis que je goûtais avec toi les délices de la chair, on a pu se demander si c'était la voix de l'amour que je suivais, ou celle de la volupté. On peut voir maintenant à quels sentiments j'ai dès le principe obéi. Pour condescendre à ta volonté, j'en suis arrivée à m'interdire tous les plaisirs, je ne me suis même réservé de moi-même que le droit de me faire toute à toi. Quelle injustice de ta part, vois donc, si tu accordes de moins en moins à qui mérite de plus en plus !... Encore une fois, je t'en supplie, pèse ce que tu vois, considère ce que je te demande. Et je termine d'un mot cette lettre : Adieu, mon Unique, adieu, mon Tout. »

Abélard à ces lignes enflammées répondit avec une réserve qui au premier abord déconcerte. Il est facile de voir

que son parti est pris de ne point sortir du rôle de guide moral qu'il a assumé. Il rappelle à l'abbesse du Paraclet qu'en renonçant au siècle elle a choisi la meilleure part; les mérites qu'elle acquiert lui assurent une couronne éternelle. Mais elle : « Trêve d'éloges ! L'éloge venant de toi est d'autant plus dangereux qu'il me séduit et m'enivre. Je ne cherche point la couronne de la victoire ; ce n'est pas Dieu que j'ai désiré, mais ton seul amour. » — « Je ne veux pas cependant, ajoute-t-elle, que tu puisses en quoi que ce soit m'accuser de désobéissance ; je saurai donc, en t'écrivant, arrêter ce que dans mes intentions il serait bien difficile, que dis-je ? impossible, de retenir. En effet rien n'est moins en notre possession que notre cœur ; et, loin de pouvoir lui comman-

der, nous sommes forcés de lui obéir ; personne n'est maître d'en repousser les soudaines impulsions, selon ce qu'il est écrit : c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. »

Admirable Héloïse ! Sa jeunesse débordé le cloître ; nulle hypocrisie dans ses paroles ; nulle inquiétude de ce que le monde pourra penser d'elle. Elle observe la règle par devoir ; mais il faut que son amant le sache, elle ne se reconnaît aucun droit à l'admiration publique. « On vante ma chasteté ; on porte au compte de la vertu la pureté de ma chair, mais la vertu, *c'est l'affaire de l'âme et non du corps* : je suis glorifiée parmi les hommes, mais je n'ai aucun mérite devant Dieu. » Que de degrés il lui faut monter encore, avant d'arriver au seuil de la perfection religieuse ! Elle laisse entendre

à Abélard que lui seul peut faire ce miracle; et cet aveu rappelle celui de la vierge Carmenta, s'adressant à Antistus : « Nous ferons ce que tu voudras, pourvu que tu nous soutiennes, pourvu que tu nous laisses t'aimer et croire que nous sommes aimées de toi. La femme ne fera jamais le bien que pour l'amour d'un homme¹. »

Et Abélard de répondre sans trop retenir son émotion : « Oui, unis-toi à moi, et sois ma compagne inséparable dans l'action de grâce, de même que tu as participé à la faute et au pardon. Car Dieu n'a pas oublié ton salut, que dis-je ? il a toujours songé à toi. Par une sorte de saint présage attaché à ton nom, il t'a particulièrement marquée pour le ciel en t'appelant Héloïse de

¹ Renan, *le Prêtre de Némi*.

son propre nom qui est Héloïm¹. »

Voilà donc la phase difficile passée, et maintenant ils sont bien près de s'entendre. Puisque la félicité terrestre définitivement leur échappe, ils chercheront les joies immatérielles de l'Esprit. Lequel des deux précédera l'autre dans cette voie idéale ? Bien qu'Abélard semble diriger Héloïse, c'est elle qui désormais l'attire, l'entraîne, le pousse vers les célestes sommets, telle Béatrice précédant le Dante à l'accès de la lumière éternelle. Et lui, pour l'en récompenser, lui envoie ce testament suprême :

« S'il arrive que le Seigneur me livre aux mains de mes ennemis, et que ceux-ci, triomphants, me donnent la mort, que mon corps soit rapporté

¹ *Deuxième lettre d'Abélard à Héloïse.*

au Paraclet pour y être enseveli par tes soins :

« Salut en Jésus-Christ, épouse du Christ ; en Jésus-Christ salut ; et vie en Jésus-Christ. Ainsi soit-il ! »



CHAPITRE XV

Abélard reparait à Paris sur la Montagne Sainte-Geneviève. — Reprise de son enseignement. *Le libre arbitre.* — Saint Bernard suscité contre lui. — « *On fermera cette bouche avec des bâtons.* » — Le Concile de Sens. — Abélard vaincu.

Ce commerce spirituel avec Héloïse avait été la seule consolation d'Abélard, pendant les douze années où, sur son rocher de Saint-Gildas, il avait subi la persécution de ses moines. Cependant sa situation devenait plus intolérable chaque jour. Un matin à l'autel, le vin du calice fut empoisonné : à cette nouvelle tentative criminelle, il échappa comme par miracle ; mais peu de temps après deux des plus

farouches moines pénétrèrent la nuit dans sa cellule, le poignard à la main ; Abélard était en oraison ; il put s'enfuir et gagner une galerie secrète qui donnait sur la campagne. Ce fut la fin de ce long martyr.

Qu'allait-il faire maintenant ? Il avait cinquante-six ans ; et, après avoir tant travaillé, tant écrit, il se retrouvait pauvre, sans ressources et sans asile. Une seule richesse lui restait, celle de sa merveilleuse parole. Comme au temps de son adolescence, le mirage de Paris le fascinait et il se demandait si sa renommée mondiale ne s'était pas effeuillée encore...

Un matin, sans avoir annoncé son retour, il reparut sur la Montagne Sainte-Geneviève, théâtre de ses premiers exploits. Le siècle avait marché, et plusieurs générations d'hommes s'étaient

succédé dans les ruelles étroites du « Pays latin ». De nouvelles écoles s'étaient ouvertes, dont quelques-unes n'avaient eu qu'une durée éphémère ; mais toujours l'amour, le désir de savoir subjuguait la jeunesse ardente ; et l'immortelle Vérité, nimbée de rayons, planait au-dessus de la ville, où tant de bras fervents se tendaient vers elle.

Abélard, fidèle aux préoccupations de toute sa vie, avait choisi pour sujet de ses leçons *la Prédestination et le Libre Arbitre*. C'était aller au-devant de disputes sûres ; mais sa longue expérience des choses et des hommes n'avait point tari en lui cette passion immense de la nouveauté¹, qui avait

¹ « Le vice de notre temps, écrivait Abélard vers 1135, c'est de croire qu'on ne peut plus rien inventer ; et si l'un de nous fait une découverte intéressante, il est obligé, pour la faire passer, de la mettre sur le compte d'un ancien. »

fait ses douleurs et sa gloire. « Il pensait, il parlait, dit un de ses contemporains, aussi librement qu'aux premiers jours de sa jeunesse. » Jean de Salisbury¹, qui nous rend de lui ce témoignage, fut à cette époque un de ses élèves les plus assidus, avec le fougueux Arnaud de Brescia, qui devait plus tard être brûlé à Rome pour avoir combattu le pouvoir temporel du Pape. Ces deux jeunes hommes, dont le génie aventureux se plaisait aux doctrines hardies de leur Maître, lui faisaient constamment cortège et devaient incarner à ses yeux les deux tendances opposées de son esprit : l'un la charité évangélique, et l'autre la critique sévère. Ils paraissent avoir aimé jusqu'à

¹ Futur archevêque de Chartres, a laissé sous le titre de *Métalogicus* un tableau des plus pittoresques et des plus vivants des Écoles de Paris au milieu du XII^e siècle.

la fin, de cette tendresse particulière des disciples, le grand philosophe, le chercheur infatigable, qui touchait à toutes les questions fondamentales de la destinée humaine, sans se lasser jamais d'en reculer les bornes étroites.

Voilà donc le moine bénédictin rendu aux ivresses de la discussion publique et redevenu le turbulent Maître Pierre d'autrefois. On peut croire que toute la séquelle des théologiens retors, ceux que Jean de Salisbury appelle en riant des *Cornificiens* à cause de leurs arguments contournés, dut se lever contre cette belle franchise qui abordait les difficultés face à face. Il est juste de reconnaître d'ailleurs que certaines propositions d'Abélard étaient inquiétantes pour les consciences catholiques, qui estiment que le dogme est intangible et que « discuter la re-

ligion, c'est l'avilir ». Il enseignait que l'homme peut vouloir le bien et l'accomplir par le libre arbitre, sans le secours de la grâce ; — il définissait la foi : l'estimation des choses qu'on ne voit point ; — enfin il réduisait le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption à « une grande et divine manifestation de la loi d'amour sur la terre ».

Chose étrange ! ces doctrines, présentées avec l'étincelante verve du Maître, faisaient des adeptes jusqu'à Rome, et le pape Innocent II, qui n'avait jamais cessé de suivre Abélard avec un intérêt presque tendre, semblait enclin lui-même à les tolérer. Alors un cri d'alarme fut poussé, résumant toutes les craintes éparses dans l'air ; il fut poussé par un moine obscur de l'abbaye de Signy, du diocèse de Reims, Guil-

laume de Saint-Thierry, qui dénonça l'apôtre du Libre Arbitre au zèle toujours prêt à s'enflammer du grand Bernard : « Cet homme, disait Guillaume de Saint-Thierry, recommence à enseigner des nouveautés. Ses écrits passent les mers et traversent les Alpes. On publie, on défend sa nouvelle doctrine dans toutes les provinces ; elle a même, dit-on, des partisans à la Cour du Pape. Votre silence, s'il se prolongeait plus longtemps, serait dangereux pour vous et pour l'Église. Pierre Abélard vous craint ; si vous vous taisez, il ne craindra plus personne. »

La lettre de l'humble moine trouva le célèbre abbé de Clairvaux dans le recueillement de sa *Vallée d'Absinthe*, où il poursuivait la réforme de son Ordre. Depuis que, par son intervention, Abélard avait dû accepter l'exil

et le silence de mort de Saint-Gildas, Bernard avait pu se croire débarrassé à jamais de ce rival dangereux. Mais voici qu'il reparaisait et que de nouveau il ébranlait les colonnes du temple. Des ressentiments secrets et puérils énervaient encore l'âme de Bernard : quelques mois auparavant, il était allé visiter Héloïse au Paraclet ; et, assistant à l'office, il avait été étonné d'entendre les religieuses réciter le *Pater* avec une variante ; au lieu de dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » selon le texte de saint Luc, elles disaient : « notre pain supersubstantiel ». Alors il avait interrogé la jeune abbesse, qui lui avait répondu avec un sourire : « C'est notre Maître Pierre qui l'a ordonné ainsi. » Mis au courant de cet incident, Abélard s'était donné la joie d'écrire à ce

censeur morose un billet ironique, dans lequel il le félicitait d'avoir été reçu au Paraclet, « non pas comme un homme, mais comme un ange », et où il lui donne les raisons pour lesquelles le texte de saint Luc lui paraît suspect ; au surplus, il déclare ne pas attacher beaucoup d'importance à ces « querelles de bréviaire » ; et il termine en laissant entendre que les moines de Clairvaux sont les seuls sans doute à observer la liturgie rituelle...

Ces escarmouches échangées, et quelques autres à peu près semblables, montrent assez quel était l'état d'esprit des deux adversaires, lorsque le cri d'alarme de Guillaume de Saint-Thierry donna à l'abbé de Clairvaux le prétexte, sinon le motif, de sortir enfin de sa patiente réserve. On dit qu'il resta hésitant plusieurs semaines encore,

méditant de quelle façon il attaquerait Abélard. Puis il fit entendre une parole terrible, où se résume toute sa haine contre le grand philosophe : « On fermera cette bouche avec des bâtons. »

On fermera cette bouche avec des bâtons! Comment cet homme pieux, cet homme doux, qui s'agenouillait devant la Vierge avec le cœur soumis d'un enfant, put-il arriver à prononcer une telle parole de fiel, qui n'a même pas l'excuse d'être échappée dans un mouvement de colère? Quelle contradiction déconcertante entre le caractère de ce juste et la cruauté qu'il manifeste! Cela paraît inconciliable, et pourtant cela s'explique aisément, si l'on fait la part du fanatisme religieux. Dans saint Bernard, ce n'est point l'homme naturel qui parle, mais le prêtre intolérant, inflexible, qui

défend l'intégrité du symbole. — Et l'on va assister à ce duel, renouvelé de siècle en siècle, et toujours douloureux, de deux grands esprits luttant l'un pour la foi, l'autre pour la liberté...

En outre la situation de saint Bernard était exceptionnelle dans le monde chrétien. L'éclat de ses vertus, son éloquence entraînant, faisaient de lui pour ainsi dire le souverain Pontife de la France. Lorsque quelques années avant une rivalité, qui menaçait de dégénérer en schisme, avait éclaté entre les deux candidats promus ensemble à la tiare, il avait été pris pour arbitre, et c'était grâce à son influence qu'Anaclet avait été écarté et qu'Innocent II occupait maintenant le siège Pontifical. « Je suis plus pape que vous ! » osait-il écrire à ce dernier. Et c'était vrai ; nul n'eût osé le contredire ; on savait

que ce religieux, qui ne souhaitait rien pour lui-même, qui vivait de pain noir et d'eau saumâtre, était plus puissant que les porteurs de couronne. Sa force résidait dans la sincérité de sa croyance, dans l'unité parfaite de sa vie. Il n'avait jamais dévié d'une ligne dans la route droite qu'il s'était tracée. Il avait entendu de bonne heure l'appel divin qui subjugué les âmes éprises d'infini : « Tu quitteras ton père et ta mère, et ton frère et ta sœur, pour t'attacher uniquement à moi. » Et il marchait sur cette humanité pantelante, sans s'inquiéter que son talon nu écrasât des cœurs. Abélard, avec les agitations de sa jeunesse, avec les ambitions de son âge mûr, devait apparaître à ses yeux comme une sorte d'Antéchrist qu'il fallait abattre. Et il prononçait froidement, sans scrupule, la parole formi-

dable : *On fermera cette bouche avec des bâtons !*

Mais il importait avant tout de mettre avec lui la puissance de Rome. Il n'ignorait pas que la condamnation d'Abélard répugnait à l'âme un peu flottante d'Innocent II. Entouré de courtisans et très occupé d'ailleurs de consolider son pouvoir temporel ébranlé par des factions toujours renaissantes, le Pape ne semblait pas se rendre compte du danger qui menaçait l'Église. Il fallait frapper un grand coup pour l'en avertir. Alors Bernard se leva et ceignit ses reins « pour combattre le dragon » ; il quitta la Vallée d'Absinthe, et alla visiter successivement les prélats des principaux diocèses de France, près desquels il comptait trouver un appui. Quelque temps après, un long mémoire, rédigé

entièrement par lui-même et signé par quatre évêques, partait pour Rome. En voici les plus remarquables traits :

« A notre très Révérendissime Seigneur, et très illustre Père, Innocent, Souverain Pontife par la grâce de Dieu · Sanson, archevêque de Reims; Josse- lin, évêque de Soissons; Geoffroy, de Châlons; Alwise, d'Arras; volontaire hommage d'une soumission due :

« Nous devons à vos oreilles, occupées de beaucoup d'affaires, le récit abrégé de celle qui nous occupe : Pierre Abélard s'efforce de renverser les mérites de la foi chrétienne, et se vante de pouvoir comprendre l'immensité de Dieu par les seules forces de la raison. Il monte jusqu'au ciel et il descend jusqu'aux abîmes... C'est un homme grand devant ses propres yeux, un scrutateur de la majesté

divine, un fabricant d'hérésies... A force de s'ingénier à prouver que Platon est chrétien, il pourrait bien devenir païen lui-même. Parle-t-il de la Trinité ? c'est Arius. De la Grâce ? c'est Pélage. De la personne du Christ ? c'est Nestorius... Très Bienheureux Père, c'est à vous de veiller à ce que sous votre pontificat la détestable hérésie ne ternisse pas de son souffle impur l'auguste face de l'Église, qui vous a été confiée... »

Cette lettre était suivie d'un *post-scriptum* écrit de la main de saint Bernard dans le style imagé qui lui est familier :

« Goliath (Abélard), fort de sa taille et de son armure, s'avance précédé de son écuyer, de son disciple (Arnaud de Brescia). Ils joignent leurs armes et les croient impénétrables. L'abeille

de France (Abélard) a sifflé, et la mouche d'Italie (Arnaud) a répondu à ce sifflement. Elles sont venues ensemble contre le Seigneur et son Christ. »

Voici donc Rome mise au courant du scandale. Peu après Abélard recevait l'admonestation habituelle. Elle lui arrivait au milieu de ses plus grands triomphes, alors que la Montagne Sainte-Geneviève regorgeait d'une foule de cinq mille écoliers, dont il était le dieu. Son orgueil n'en fut point abattu. Sûr de soi, il demanda à se défendre contre ses accusateurs. Qu'avait-il écrit, qu'avait-il enseigné, qui ne fût déjà publié au grand jour ? Et pourquoi alors avait-on tant attendu pour incriminer ses doctrines ? A son tour il écrivit au Pape et le pria de provoquer la réunion d'un concile pro-

vincial, afin qu'il pût s'expliquer cano-
niquement.

C'était le 11 janvier 1140. Le Concile avait été réuni à Sens. L'Archevêque de la ville et les autres archevêques et évêques du royaume y figuraient avec les comtes de Champagne et de Nevers¹. Et le roi de France lui-même, le jeune Louis VII, présidait ces assises mémorables.

Abélard pénétra dans la salle où tous ses juges étaient rassemblés et au fond de laquelle brillait la croix synodale. Il vit les regards durs, les bouches mauvaises. Cependant il ne s'émut point. Il gardait confiance dans cette raison suprême, dans cette vérité haute, pour lesquelles il avait toujours com-

¹ Thibault, comte de Champagne; Guillaume, comte de Nevers.

battu. Il allait parler... Mais Bernard s'avança ; et, sans se hâter, une à une, il énonça les treize propositions relevées dans les ouvrages d'Abélard, comme entachées d'hérésie ; — et il déclara qu'elles avaient été examinées et condamnées par les Évêques, *la veille de l'Appel*. « Quant aux autres œuvres de Maître Pierre, ajouta-t-il en montrant les hautes flammes qui brûlaient dans l'âtre, l'examen du feu leur suffira. »

Alors, devant cet aréopage en qui il avait placé sa confiance et qui l'avait jugé sans l'entendre, Abélard sentit en lui s'effondrer son âme. L'injustice commise le surprit comme une trahison. Les paroles qu'il avait préparées ne purent monter à ses lèvres. — Et, pour la première fois de sa vie, il pleura...



CHAPITRE XVI

Abélard à Cluny. — Pierre le Vénéable. —
Réconciliation d'Abélard et de saint Bernard.
— Dernières pensées et mort d'Abélard. —
Retour de son corps au Paraclet. — Hymne
funèbre composée par Héloïse. — Abélard
devant la postérité.

Au lendemain de cette fatale journée,
Abélard prenait seul, à pied, le chemin
de la Ville éternelle. Ses amis l'avaient
abandonné et la justice des hommes
l'avait trahi. Il lui restait un espoir
unique, tremblant comme la fumée
d'un cierge dont la cire s'épuise goutte
à goutte : l'espoir que le Pontife de
Rome l'entendrait et, après l'avoir
entendu, consentirait à l'absoudre.
La condamnation qu'il avait encourue

pesait lourdement sur ses épaules de chrétien. On s'étonne qu'il ne l'ait pas prévue, après l'avoir tant de fois provoquée; mais, parmi tant de qualités hautes et brillantes, le sens du jugement semble lui avoir manqué dans les principaux actes de sa vie, et son génie s'éblouissait, s'hallucinait sans doute, dans la contemplation du point lumineux et fixe de la vérité.

L'hiver était rude, et le mois de janvier avait blanchi de neige les routes creuses de la Bourgogne. Il fallait traverser toute cette province avant de gagner les Alpes. Long et pénible voyage! Cependant le philosophe ne se rebutait point. Il marchait, le front bas, les genoux affaiblis, portant en lui l'amertume de sa défaite. Quand il fut arrivé à la porte de l'abbaye de Cluny, il s'arrêta pour réclamer l'hos-



pitalité que l'on accordait à tous les pèlerins, riches ou pauvres, manants ou princes, sans leur demander d'autre signe de leur foi que de s'agenouiller à l'entrée de l'immense chapelle ornée de clochetons gothiques où se célébrait l'office bénédictin. Abélard fit comme les autres, mais son oraison dut se prolonger plus longtemps. Ne portait-il pas sous son épais manteau de voyageur la robe et le scapulaire des fils de Saint-Benoît, et n'avait-il pas pratiqué lui-même cette règle séculaire? Son âme s'émut, puis se cabra sans doute au souvenir des années passées dans le cloître... Saint-Denis, Saint-Gildas, partout il avait souffert; partout, au lieu de trouver la mansuétude divine, il avait rencontré l'égoïsme ou la méchanceté des humains. Pourtant ici une paix merveilleuse, et comme un

avant-goût du Paradis, descendait des hautes voûtes peuplées de prières ; les chants liturgiques avaient une ampleur, une beauté qui ravissait en lui le musicien et le poète, — et il put se croire un instant rendu aux enthousiasmes de sa jeunesse, allégé du fardeau des jours...

Mais ce n'était là qu'une halte dans le désert ; tout à l'heure il allait reprendre sa route. Savait-il seulement s'il pourrait en toucher le but, et n'avait-il pas trop présumé de ses forces ? Il était vieux et usé ; un souffle suffirait à l'abattre, tels ces arbres qui longtemps debout ont résisté à la tempête et que, vers le soir, un dernier coup de la rafale couche sur le sol. Un déchirement se faisait en lui, comme si déjà craquaient ses fibres. C'était l'heure de l'angoisse et de la désespérance, l'heure des ténèbres où le Christ, doutant de

son Père céleste, lui crie du haut de la croix : « Père, père, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

L'office terminé, Abélard était retourné à l'hôtellerie du monastère. Il n'avait point donné son nom, et on ne le lui avait point demandé. Cependant il avait été reconnu. Sa haute taille, son visage où la pensée avait sculpté ses reliefs puissants, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des moines, habitués à discerner d'un coup d'œil la qualité de leurs hôtes. Et l'abbé, Pierre le Vénérable, s'avancait vers lui et le saluait fraternellement.

Reposante figure que celle de cet abbé de Cluny ! C'était un grand seigneur, et un homme tolérant et doux. Il aimait les Lettres, et elles avaient déposé en lui un peu de ce miel qui corrige et atténue l'aigreur des contro-

versés trop vives. Dans son abbaye, les religieux bénédictins s'occupaient, aux heures de loisir, à transcrire les précieux manuscrits de la période alexandrine. Quelques esprits chagrins lui en faisaient le reproche, estimant que c'était là une occupation trop profane pour des moines ; mais il en souriait honnêtement ; il avait pour lui la force d'une conscience tranquille et l'autorité de son titre qui le faisait l'égal des plus puissants barons de la contrée. D'ailleurs il ne négligeait pas l'étude des livres saints. Il était allé jusqu'en Espagne chercher une traduction arabe de la Bible. Autour de lui, une harmonie parfaite régnait...

En apercevant Abélard qui mangeait, courbé sur l'écuelle brune, dans l'attitude prostrée d'un homme que la faim a tourmenté, son cœur s'émut.

Était-il possible de laisser ce vieillard continuer un tel voyage, et personne ne tendrait-il la main à ce grand vaincu de la vie ? Certes, l'abbé de Cluny n'ignorait point, il ne pouvait ignorer, tout ce que l'on reprochait au novateur dont les théories hardies avaient bouleversé le monde. Mais il savait aussi que la loi supérieure à toutes les lois écrites, c'est la bonté, et que tout le Testament Nouveau peut tenir en une seule maxime : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » — Alors il se passa quelque chose de très simple et de très grand : les deux hommes, ayant échangé quelques paroles, se prirent par la main et s'éloignèrent ensemble vers le cloître...

Pierre le Vénérable avait obtenu du Pape la grâce d'Abélard, et aussi la

permission de le garder près de lui dans son abbaye. Cette atmosphère de science et de large piété était exactement le remède qui convenait à l'âme blessée du philosophe. Il retrouvait là ce qui l'avait toujours attiré invinciblement, la contemplation des choses éternelles; et il oubliait les vanités de la Terre qui, selon le mot du poète, « n'avaient pas payé le prix d'un cœur ».

On montrait encore à Cluny, le siècle dernier, un tilleul énorme et séculaire, contemporain des flèches monastiques, sous lequel le grand Bénédictin aimait à venir s'asseoir, et une table de pierre grise, sonore comme une lyre, où il écrivit ses dernières pensées. Sa foi qu'il avait toujours gardée entière, mais qui s'était troublée dans l'agitation des disputes, retrouvait sa limpidité essentielle. Ce fut à Cluny qu'il

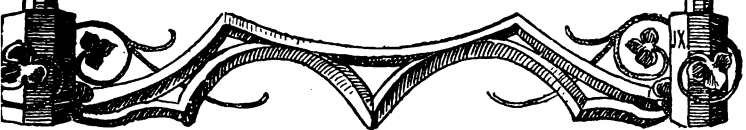
traça d'une main ferme encore les deux œuvres où il résume ses croyances, son *Apologie* et son *Credo*. « Je renonce, disait-il, au titre de philosophe, si je dois être en désaccord avec saint Paul ; je ne veux pas être un Aristote pour être séparé du Christ... J'adore le Christ régnaant à la droite du Père ; je l'embrasse des étreintes de là foi. »

Ainsi peu à peu l'apaisement s'était fait en lui, et son orgueil, si longtemps irréductible, s'était fondu au contact de l'amitié. Cependant les vœux de Pierre le Vénéral ne étaient pas satisfaits encore. Il méditait de réconcilier entre eux Abélard et Bernard, et de les amener à ce baiser de paix que doivent se donner, d'un cœur dégagé de haine, tous les serviteurs du Dieu qui a prêché l'oubli des injures et le pardon. Cette noble mission tentait son

Âme délicate et forte ; mais il attendait l'instant prévu par la Providence. Depuis le Concile de Sens, les deux grands adversaires ne s'étaient jamais revus et n'avaient échangé aucune polémique. Bernard avait appris la décision du Pape, et s'était abstenu de protester ; peut-être son cœur commençait-il à s'amollir...

Un jour, le hasard amena à l'abbaye de Cluny un moine de Clairvaux, nommé Raynaud. Malgré la rivalité toujours renaissante qui séparait déjà au Moyen Âge les moines blancs et les moines noirs¹, la solidarité religieuse les astreignait quand même à de bons rapports. Pierre le Vénérable confia à

¹ Les Cisterciens, qui avaient pour principe de ne pas s'habiller d'étoffes teintes, employaient les lainages dans leur couleur naturelle. Ils furent appelés les *moines blancs* par excellence, tandis que les Bénédictins étaient les *moines noirs*. (Quicherat, *Histoire du costume*, p. 169.)



Raynaud son secret désir et le chargea pour l'abbé de Clairvaux d'une missive dans laquelle il l'incitait à l'indulgence et lui reprochait sa sévérité trop implacable : « Vous remplissez, lui disait-il, les devoirs difficiles qui sont de jeûner, de veiller, de dompter sa chair ; — et vous ne remplissez pas le devoir facile, qui est d'aimer ! » Bernard, selon la méthode qu'il appliquait à tous ses actes, réfléchit longtemps. Peut-être aussi redoutait-il quelque nouvel éclat, et qu'Abélard en sa présence ne se laissât aller à de véhémentes apostrophes. Mais le « dragon » était devenu doux comme l'agneau ; « Goliath » avait déposé son armure. Ce fut les larmes dans les yeux de part et d'autre et avec une sincérité égale qu'ils échangèrent les paroles du pardon ; et cette réconciliation, aussi retentissante qu'a-

vaient été leurs querelles, combla de joie, dit-on, tous les cœurs de France.

Deux années s'écoulèrent encore pour Abélard dans une quiétude profonde. Rien ne troublait plus maintenant la paix de son âme : il était penché sur cette coupe de l'infini, qui bientôt allait le prendre tout entier. On peut supposer, d'après les traits épars de son caractère, qu'il ne dut pas redouter les approches de la mort. Cependant, vers le mois de janvier 1142, une maladie cruelle commençait à le miner. Pierre le Vénérable, toujours plein d'une tendre sollicitude envers lui, le conduisit dans le prieuré de Saint-Marcel, près de Chalon-sur-Saône, avec l'espoir que le changement d'air pourrait apporter quelque relâche à son mal. Mais cette vie, usée dans tant de travaux et de luttes, touchait à son

terme, et l'heure avait sonné de la délivrance terrestre. Tranquille désormais du côté de sa conscience et ayant reçu le viatique des croyants, Abélard ouvrit son cœur aux souvenirs de l'amour qui avait enivré sa jeunesse. L'image, la pensée d'Héloïse entrèrent en lui avec une puissance suprême, et sa dernière parole fut pour demander à Pierre le Vénérable de faire porter son corps au Paraclet, afin que, plus tard, son épouse pût le rejoindre « au lit conjugal de la tombe ».

Alors, comme il est d'usage dans tous les siècles, aussitôt que l'on sut que cette grande voix s'était éteinte, de toutes parts des éloges retentirent, et dans les écoles de Paris ce fut un deuil public. Mais le plus éclatant hommage qui fut rendu à sa vertu est contenu dans la lettre que Pierre le Véné-

nable envoya à Héloïse en même temps que la dépouille mortelle d'Abélard et la formule d'absolution.

« Il n'est pas facile de dire en quelques lignes, ô ma sœur, la sainteté, l'humilité, l'abnégation qu'il nous a montrées, et dont le monastère entier a porté témoignage. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de vie et d'extérieur plus humbles. Je lui avais donné un rang éminent parmi tous nos frères, mais il voulait paraître le dernier de tous par la simplicité de ses vêtements. Il en était de même de ses aliments et de tout ce qui touchait aux délices des sens ; et je ne parle pas ici des choses de luxe ; il se refusait tout, excepté ce qui est indispensable à la vie. Sa conduite et ses paroles étaient irréprochables. Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait jamais, si ce n'est

quand des entretiens littéraires ou des discours sur les choses saintes l'obligeaient à rompre le silence. — Que vous dirais-je de plus ? Son esprit, sa langue, son étude méditait, enseignait, proclamait les choses littéraires, philosophiques, divines... Ainsi, simple, droit, considérant les jugements divins, fuyant tout mal, il consacrait à Dieu les derniers jours de sa grande vie... Dans ces saints exercices, la mort, ce visiteur désiré, vint le visiter. Elle ne le surprit pas endormi comme tant d'autres, mais préparé et debout... »

Elles furent touchantes et simples, les funérailles d'Abélard au Paraclet. C'était au printemps, et les roses fleurissaient le petit jardin du monastère

qu'il avait fondé. Ce lieu de la Consolation lui était toujours resté cher ; c'était là vraiment qu'il avait laissé son cœur ; il y revenait dormir son dernier sommeil. Héloïse et ses filles, sous le deuil éternel de leurs voiles, reçurent le corps du grand homme et le déposèrent dans une fosse qu'elles avaient creusée de leurs mains. Puis elles chantèrent l'hymne funèbre¹ que l'Abbesse du Paraclet, fidèle au culte des Lettres, avait composée pour celui qu'elle appelait encore « son Unique et son Tout après le Christ ».

Abélard était mort le 11 avril 1142

¹ Cette hymne, écrite en latin dans la forme des *Næniæ* antiques, a été conservée. Les deux derniers vers servirent d'épithaphe à la tombe du Paraclet où fut à son tour déposée Héloïse :

*Requiescant a labore
Doloroso et amore.*

(Qu'ils se reposent du travail et d'un douloureux amour.)

Et, malgré huit siècles écoulés, la pérennité de son souvenir suscite un tendre émoi dans nos âmes. Les jeunes amants vont rêver sur son tombeau ; mais les penseurs se réclament de lui avec une persistance non moins fidèle. Après Victor Cousin, à qui nous devons de le connaître entièrement dans son œuvre, les plus grands noms de la critique se sont plu à rendre justice à son génie ; et Jules Simon a pu écrire sur lui cette page définitive :

« Abélard ne ressemble pas à ces docteurs du Moyen Age qui ont régné obscurément dans les Écoles, et n'ont laissé après eux que le souvenir de vaines disputes. Abélard a été le héros de son siècle ; il l'a occupé tout entier de ses succès et de ses malheurs ; il a fondé la scolastique, la seule philoso-

phie que le Moyen Age put souffrir. Il a été le précurseur et presque le martyr de la liberté de penser. C'est le Descartes du XII^e siècle. »



TROISIÈME PARTIE

LES QUATRE PREMIÈRES LETTRES D'HÉLOÏSE ET D'ABÉLARD ¹


PREMIÈRE LETTRE D'HÉLOÏSE A ABÉLARD

« *A son seigneur ou plutôt à son père,
à son mari ou plutôt à son frère,
sa servante ou plutôt sa fille, son
épouse ou plutôt sa sœur ; à Abélard,
Héloïse.* »

Cette lettre envoyée à un ami pour
sa consolation, mon bien-aimé, quel-

¹ Les lettres d'Abélard et d'Héloïse ont été publiées pour la première fois en 1616, par les soins d'André Duchesne, d'après le manuscrit latin que possédait François d'Amboise, conseiller d'Etat. L'édition portait ce titre : *Petri Abelardi et Heloissæ conjugis opera, nunc primum edita ex mss. cod. Francisci Amboesii, Paris, 1616, in-4°.*

En 1722, dom Gervaise, qui avait déjà donné une



qu'un me l'a naguère apportée par hasard. Aussitôt que j'eus reconnu, dès les premiers mots de la suscription, qu'elle venait de toi, j'ai commencé de la lire avec d'autant plus d'empressement que je chéris davantage celui qui l'a écrite ; celui-là que j'ai perdu, je croyais le retrouver, comme si son image se fût reflétée dans ses paroles. Elles étaient, je m'en souviens, pleines de fiel et d'absinthe, les lignes de cette lettre qui narrait la misérable histoire de notre conversion et tes épreuves incessantes, ô mon unique trésor !

vie des deux amants, y ajouta une paraphrase de leurs lettres.

En 1839, les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, traduites par M. Oddoul, parurent chez Didier avec un *Essai sur la vie et les écrits d'Abélard et d'Héloïse*, par M. et M^{me} Guizot.

En 1864, une nouvelle traduction des *Lettres* par le bibliophile Jacob, parut chez Charpentier.

Enfin, M. Octave Gréard, d'après le texte irréprochable de Victor Cousin, en a publié une édition latine-française précédée d'une étude critique.

En effet, tu tenais bien, dans cette lettre, ce que tu avais promis en commençant à ton ami, pour lui prouver que ses peines, en comparaison des tiennes, lui paraîtraient nulles ou du moins légères. Après lui avoir exposé d'ailleurs les persécutions de tes maîtres et ensuite l'outrage de la plus infâme trahison exercée sur ton corps, tu lui as dépeint l'exécrable jalousie et l'extrême acharnement d'Albéric de Reims et de Lotulfe de Lombardie, tes condisciples.

Tu n'as pas omis de raconter que, par leurs cabales contre ton glorieux ouvrage de théologie, tu as été condamné et comme retenu en prison. Après, tu as dit les machinations de ton abbé et de tes frères, les atroces calomnies de ces deux faux apôtres soulevés contre toi par tes rivaux, et le

scandale excité par eux à cause du nom de Paraclet, que tu avais donné, malgré l'usage, à ton oratoire. Enfin les persécutions intolérables et encore continues, dont tu es accablé par ce cruel exacteur et ces méchants moines que tu appelles pourtant tes enfants, achèvent cette déplorable histoire.

Je doute que personne puisse la lire ou l'entendre sans verser des larmes. Cette lettre a renouvelé mes douleurs avec d'autant plus de violence que tous les détails étaient plus fidèlement re-tracés, et ces douleurs se sont augmentées, en raison des périls qui s'accroissent encore autour de toi. Nous sommes toutes ensemble forcées de désespérer de ta vie, et tous les jours nos cœurs tremblants et nos poitrines palpitantes attendent pour dernier coup le bruit de ta mort.

Au nom du Christ même, qui semble encore te protéger, nous qui sommes ses petites servantes, ainsi que les tiennes, nous te conjurons de nous apprendre, par de fréquentes lettres, quels sont les naufrages au milieu desquels tu es encore ballotté ; afin que nous, qui te restons seules au monde, soyons participantes à ta douleur ou à ta joie. Ordinairement c'est procurer de la consolation à un affligé que de s'affliger avec lui, et un fardeau soutenu par plusieurs est moins lourd à porter. Si cette tempête s'apaise un peu, hâte-toi d'autant plus de nous écrire que les nouvelles seront plus favorables ; mais quel que soit l'objet de ces lettres, elles nous feront beaucoup de bien, puisqu'elles nous montreront que tu te souviens de nous.

Que les lettres des amis absents sont

agréables à recevoir ! Sénèque lui-même l'apprend dans celle qu'il écrit à son ami Lucilius : « Tu m'écris souvent et je t'en remercie ; car tu te présentes à moi de la seule manière qui te soit possible. Je ne reçois pas une de tes lettres, sans qu'aussitôt nous soyons ensemble ! » Si les portraits de nos amis absents ravivent leur souvenir et allègent le regret de leur absence par une vaine et trompeuse consolation, combien sont plus précieuses les lettres qui nous apportent de véritables empreintes de l'ami absent !

Je rends grâces à Dieu de ce qu'au moins la haine ne te défend pas de nous rendre ainsi ta présence : aucune difficulté ne s'y oppose ; que ta négligence ne soit cause d'aucun retard, je t'en conjure.

Tu as écrit à ton ami une longue

lettre où, pour le consoler de ses adversités, tu lui racontes les tiennes. Dans ce récit trop fidèle, la consolation que tu lui offres a mis le comble à notre désolation, et lorsque tu espérais fermer ses blessures, tu en as ouvert de nouvelles dans notre douleur et tu as élargi les anciennes. Guéris, je te supplie, les blessures que tu fis toi-même, toi qui essaies de guérir celles que d'autres ont faites ! Tu as, à la vérité, agi comme il le fallait envers un ami et un compagnon ; tu as rempli les devoirs de l'amitié et de la confraternité ; mais n'as-tu pas contracté une plus grande dette envers nous que tu dois nommer, non tes amies, mais tes bien-aimées ; non tes compagnes, mais tes filles, si l'on ne peut imaginer un nom plus doux et plus saint ?

Quant à cette dette qui t'oblige envers

nous, les preuves et les témoignages ne lui manqueraient pas, si tu la regardais comme douteuse ; et lors même que tout le monde le tairait, la chose parle assez haut ; car, après Dieu, tu es le seul fondateur de cet asile, le seul architecte de cet oratoire, le seul instigateur de cette congrégation. Tu n'as rien établi sur un fondement étranger : tout ce qui est ici est ta création. Cette solitude, occupée seulement par des bêtes féroces ou des voleurs, n'avait jamais servi de séjour aux hommes, n'avait possédé aucune maison : à la place de ces tanières de bêtes féroces et de ces repaires de voleurs, là où le nom de Dieu n'avait point été prononcé, tu as élevé à Dieu un tabernacle, tu as dédié un temple au Saint-Esprit. Pour l'édifier, tu n'as point eu recours aux trésors des rois et des princes, lorsque

tu pouvais obtenir un si puissant appui ; afin que tout ce qui se ferait ne pût être attribué qu'à toi seul. Les clercs et les écoliers, accourant à l'envi se diriger sous ta discipline, te fournissaient toutes les choses nécessaires, et ceux qui, vivant des revenus ecclésiastiques, étaient accoutumés à recevoir plutôt qu'à faire des offrandes, et ceux qui jusqu'alors avaient eu des mains pour prendre et non pour donner devenaient prodiges et importants dans leurs dons.

Ainsi donc elle t'appartient véritablement, cette nouvelle plantation dans le champ de la parole de Dieu, remplie de plantes encore fort tendres qui, pour profiter, demandent à être arrosées. Cette plantation est incomplète par la nature même du sexe féminin ; elle est faible, quand bien même elle ne serait

pas nouvelle. Elle exige donc une culture plus diligente et plus assidue, selon cette parole de l'Apôtre : « J'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement. » L'Apôtre avait planté et établi dans la foi, par la doctrine de sa prédication, les Corinthiens auxquels il écrivait. Ensuite Apollon, disciple de cet apôtre, les avait arrosés par ses saintes exhortations; puis la grâce divine, ce germe des vertus, se répandit sur eux. Ce cep de vigne étrangère, que tu n'as point planté et qui se change pour toi en amertume, tu le cultives en vain par de pieux discours ou de saintes admonitions. Vois ce que tu dois à ta vigne, toi qui donnes tant de soins à la vigne d'autrui. Tu enseignes, tu exhortes des rebelles, et le tout sans profit; c'est en vain que devant des pourceaux tu sèmes les perles

de ta divine éloquence. Toi, si prodigue pour des âmes obstinées, considère ce que tu dois aux âmes soumises; toi, si libéral à l'égard de tes ennemis, médite ce que tu dois à tes enfants, et, sans parler des autres, pense à l'immense dette qui t'oblige vis-à-vis de moi; peut-être alors, ce que tu dois à toutes ces saintes femmes ensemble, tu le paieras plus religieusement à une seule qui ne vit que pour toi.

Ces nombreux et importants traités que les Saints Pères ont composés pour l'instruction, l'exhortation ou la consolation des religieuses, ton génie, mieux que notre petitesse, les connaît. Quel a donc été mon étonnement de voir que déjà tu avais mis en oubli les fragiles commencements de notre conversion! Comment la charité chrétienne, ton amour pour moi et l'exemple des

Saints Pères ne t'ont-ils pas inspiré, lorsque mon âme flotte en proie à un chagrin dévorant ? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me consoler : absente, par tes lettres, présente, par tes paroles ?

C'était là un devoir qui t'obligeait d'autant plus envers moi que nous sommes liés l'un à l'autre par le sacrement du mariage, et tu es d'autant plus coupable à mon égard que toujours, comme tout le monde l'a vu, je t'ai aimé d'un amour immodéré.

Tu sais, ô mon bien-aimé, et personne ne l'ignore, combien j'ai perdu en te perdant ; tu sais que cette abominable trahison, connue partout, m'a retranchée du monde en même temps que toi, et ma douleur est incomparablement plus grande par les circonstances de cette perte cruelle que par la perte elle-même. Plus est grande la cause de

la douleur, plus grands doivent être les moyens de consolation. Ce n'est point d'un autre, c'est de toi-même que je l'attends : toi qui es seul intéressé dans la cause de ma douleur, seul tu as le pouvoir de me consoler ; car tu es le seul qui puisse m'attrister, qui puisse me réjouir ou me consoler. Et tu y es seul obligé, puisque j'ai accompli aveuglément toutes tes volontés : plutôt que de te contrarier en quoi que ce fût, j'ai consenti à me perdre moi-même pour t'obéir. J'ai fait plus encore, incroyable dévouement ! Mon amour s'est tourné en folie, au point de sacrifier l'unique objet de mes désirs, sans espérance de le recouvrer jamais. Par ton ordre, en prenant cet habit, j'ai changé de cœur aussitôt, pour te faire voir que tu étais le possesseur absolu de mon cœur ainsi que de mon corps.

Jamais, Dieu le sait, jamais en toi je n'ai cherché autre chose que toi; c'était toi, ce n'était pas tes biens que j'aimais; je n'ai point examiné les conditions du mariage, ni le douaire, ni mes plaisirs, ni mes volontés : ce sont les tiennes, comme tu le sais, que je me suis étudiée à satisfaire.

Bien que le nom d'épouse paraisse plus fort et plus sain, celui de ta maîtresse a toujours été plus doux à mon cœur; et même, si tu me permets de le dire, celui de ta concubine, de ta fille de joie; car plus je me serais humiliée pour toi, plus j'aurais conquis ta bonne grâce, et ainsi j'aurais moins porté atteinte à la gloire de ton génie.

Tu n'as pas tout à fait oublié mes sentiments à cet égard, dans cette lettre dont je parlais plus haut, que tu adressais à un ami pour sa consolation.

Tu n'as pas dédaigné d'exposer quelques-unes des raisons par lesquelles je m'efforçais de te détourner de ce funeste hymen; mais tu as caché la plupart de celles qui me faisaient préférer l'amour au mariage, la liberté à une chaîne. Je prends Dieu à témoin que si Auguste, maître du monde entier, m'eût jugée digne de l'honneur de son alliance et m'eût assuré à jamais l'empire de tout l'univers, le nom de ta courtisane m'aurait été plus cher et plus glorieux que le titre d'impératrice; car le plus riche et le plus puissant n'est pas le plus grand parmi les hommes : l'un doit tout au hasard, l'autre à son mérite.

C'est une femme vénale, celle-là qui épouse plus volontiers un riche qu'un pauvre, et qui recherche dans un mari ses biens plutôt que lui-même. Assu-

rément, toutes les fois qu'une pareille convoitise conduit au mariage, on ne doit aucune reconnaissance à qui contracte un marché; car il est certain que cette femme s'attache à la fortune plutôt qu'à l'homme, et se prostituerait, si elle le pouvait, à un plus riche. Tel est le raisonnement de la savante Aspasia dans un entretien avec Xénophon et sa femme, entretien rapporté par Eschine, disciple de Socrate. Cette philosophe, qui s'était proposé de réconcilier les deux époux, conclut en ces termes : « Puisque vous avez agi comme s'il n'y eût pas d'homme supérieur ni de femme plus gracieuse sur la terre, vous ne tarderez pas à vous mettre d'accord, si vous vous persuadez, toi, mari, que tu possèdes la meilleure des femmes, et toi, femme, le meilleur des maris. »

En vérité, cette sentence est plutôt

sainte que philosophique; ce n'est pas la philosophie, c'est la sagesse qui l'a dictée. Sainte erreur, heureuse tromperie chez les époux, quand un parfait amour garde intacts les serments du mariage, moins par la continence des corps que par la pudeur des âmes!

Mais ce qui n'est qu'une erreur pour les autres femmes était pour moi une vérité manifeste; car l'opinion qu'elles ont seules de leurs maris, je l'avais de toi, et le monde entier la partageait avec moi; en sorte que mon amour pour toi était d'autant plus véritable qu'il était éloigné de toute erreur. Quels rois et quels philosophes auraient pu égaler ta renommée? Quel pays, quelle cité, quel village n'était impatient de te voir? Qui ne s'empressait de te contempler, dis, chaque fois que tu paraissais en public; et quand tu


partais, qui ne te suivait des yeux, le cou tendu, le regard fixe ? Quelle épouse, quelle vierge n'a pas brûlé pour toi en ton absence et n'a pas senti redoubler ses feux en ta présence ? Quelle princesse, quelle reine n'a pas envié et mes joies, et mon lit nuptial ?

Tu avais, je l'avoue, deux talents particuliers qui pouvaient te gagner à l'instant le cœur de toutes les femmes : le talent de la parole et celui du chant : jamais philosophe ne les avait possédés à si haut degré. C'est avec ces talents que, pour te délasser de la fatigue de tes études philosophiques, tu as composé ces chansons d'amour, qui, partout répétées à cause des charmes de la poésie et de la musique, mettaient sans cesse ton nom dans toutes les bouches, tellement que la douceur de la mélodie ne permettait

plus même aux gens illettrés d'oublier tes vers. Aussi, comme les femmes soupiraient d'amour pour toi ! et la plus grande partie de ces vers célébrant nos amours, mon nom retentit dans beaucoup de pays, et l'envie de beaucoup de femmes s'alluma contre moi.

En effet, quelle perfection de l'esprit ou du corps n'ornait pas ton adolescence ? Des femmes qui m'enviaient alors, en est-il une qui, me voyant privée de tant de délices, ne compatirait à mon infortune ? Quel est celui, quelle est celle, fussent-ils mes ennemis, qui ne ressentirait la pitié due à mon sort ?

Je t'ai fait bien du mal, et pourtant, tu le sais, je suis innocente ; car c'est moins le fait que l'intention qui caractérise le crime. L'équité ne pèse pas l'acte lui-même, mais la pensée qui l'a inspiré. Quant à ce qui s'est passé



pour toi dans mon cœur, toi qui me connaissais, toi seul le peux juger. C'est à ton examen que je confie tout, j'abandonne tout à ton témoignage.

Dis-moi seulement, si tu le peux, pourquoi, depuis ma retraite du monde, retraite que toi seul as exigée, dis pourquoi tu m'as négligée, oubliée, au point de me refuser le bonheur de ta présence et de ton entretien, ainsi que la consolation de tes lettres, puisque tu es absent.

Dis-le donc, si tu l'oses ; autrement, je dirai ce que j'en pense moi-même, ce que tout le monde en soupçonne... C'est la concupiscence plutôt que l'amitié, l'ardeur du plaisir plutôt que l'amour, qui t'ont attaché à moi. Dès que tu as cessé de désirer, toutes ces démonstrations de tendresse ont disparu à la fois.

Ceci, mon bien-aimé, n'est pas tant une conjecture de ma part, que celle de tout le monde ; ce n'est pas tant une opinion personnelle et secrète, qu'une opinion commune et publique. Plût à Dieu que j'eusse seule cette opinion, et que ton amour trouvât, pour son excuse, quelques défenseurs qui pussent assoupir un peu ma douleur ! Plût à Dieu que je pusse imaginer des prétextes pour t'excuser et pour me convaincre !

Fais, je te supplie, ce que je te demande ; c'est si peu de chose et cela t'est si facile. Tandis que je suis frustrée de ta présence, exprime-moi au moins des vœux qui, grâce à l'éloquence de tes paroles, me rendront la douceur de ton image. J'espère en vain de te trouver libéral dans les choses, lorsque je te vois avare même de

paroles. J'avais cru, jusqu'à présent, mériter beaucoup de ta part, puisque j'ai tout fait pour toi et que je persévère de plus en plus dans cette soumission. Lorsque, jeune encore, j'em brassai les austérités de la profession monastique, ce n'est pas à une religieuse vocation, c'est à ton ordre que j'ai obéi. Si tu ne m'en tiens aucun compte, je me suis donc sacrifiée en vain? Désormais, quelle récompense dois-je attendre de Dieu, pour l'amour duquel il est constant que jè n'ai rien fait?

Quand tu as marché vers Dieu, je t'ai suivi, bien plus, je t'ai devancé. Comme si tu te souvenais de la femme de Loth qui regarda derrière elle, tu m'as enchainée la première par l'habit et la profession monastiques. C'était là, je l'avoue, avoir peu de confiance

en moi ; j'en ai profondément gémi, j'en ai rougi même, moi qui, pour t'obéir, n'aurais pas hésité à te suivre, que dis-je, à te précéder dans les enfers ! Car mon cœur n'était plus avec moi, mais avec toi ; et maintenant plus que jamais, s'il n'est pas avec toi, il n'est nulle part, puisqu'il ne peut vraiment pas exister sans toi. Fais donc qu'il soit bien avec toi, je t'en conjure, et il sera bien avec toi s'il te trouve propice, si tu lui rends amour pour amour : peu pour beaucoup, et des mots pour des choses. Plût à Dieu, ô cher, que tu fusses moins sûr de mon amour, tu en serais plus inquiet ! Mais pour t'avoir donné trop de sécurité à ce sujet, j'ai à souffrir davantage de ta négligence. Souviens-toi, je t'en supplie, de ce que j'ai fait pour toi, et réfléchis à tout ce que tu me dois !

Lorsque je goûtais avec toi les voluptés charnelles, on a pu douter si j'agissais par amour ou par libertinage ; mais la fin montre quel fut mon but dès le principe. Je me suis interdit toutes ces jouissances, pour obéir à ta volonté ; je me suis réservé seulement le droit de me regarder comme toute à toi. Vois donc quelle est ton injustice, si tu accordes moins à qui mérite plus, si tu refuses tout quand on te demande peu et qu'il serait bien facile de le faire !

Par ce Dieu, à qui tu t'es consacré, je t'adjure de me rendre ta présence autant qu'il t'est possible, c'est-à-dire en m'écrivant quelques lettres de consolation, afin que, réconfortée par cette lecture, je vaille avec plus de ferveur au service de Dieu. Lorsqu'autrefois tu aspirais à des voluptés profanes, tu

me visitais par de fréquentes épîtres, et sans cesse tes vers apprenaient le nom d'Héloïse à toutes les bouches ; toutes les places, toutes les maisons retentissaient de ce nom : eh bien ! pour m'élever maintenant vers Dieu, ne saurais-tu faire ce que tu fis jadis pour m'exciter à de terrestres plaisirs ? Pèse, je te supplie, tes devoirs ; songe à ce que je réclame, et je termine cette longue lettre par ces seuls mots :

Adieu, mon Tout ! »

RÉPONSE D'ABÉLARD A HÉLOÏSE

A Héloïse, sa bien-aimée sœur en Jésus-Christ, Abélard, son frère dans le même Jésus-Christ.

Si, depuis que nous sommes sortis du siècle pour aller à Dieu, je ne t'ai écrit ni exhortations, ni consolations,

il faut l'imputer, non à ma négligence mais à la confiance absolue que j'ai toujours eue en ta sagesse, car je n'ai pas cru que tu eusses besoin d'être exhortée et consolée, toi à qui Dieu a départi abondamment tous les dons de sa grâce, et qui, par ton exemple, aussi bien que par tes paroles, as le pouvoir de diriger ceux qui s'égarerent, de consoler ceux qui gémissent et d'exhorter ceux qui chancellent.

Dès longtemps tu avais l'habitude d'agir ainsi, lorsque tu fus élevée à la dignité de prieure sous une abbesse. Que si maintenant tu veilles sur tes filles avec autant de zèle qu'autrefois sur tes sœurs, c'est assez, je crois, pour que mes exhortations et mon savoir me paraissent tout à fait superflus. Cependant, si ton humilité en juge autrement, et si, dans les choses qui

regardent le ciel, tu as besoin de mon enseignement et de mes préceptes, dis-moi sur quel sujet tu veux que je t'écrive, afin que je le fasse selon que le Seigneur me le permettra.

Je rends grâce à Dieu qui, en inspirant à vos cœurs l'inquiétude des dangers qui me menacent sans cesse, vous a fait participer à mon affliction. Faites que, par l'assistance de vos prières, la miséricorde divine me protège et bientôt écrase Satan sous mes pieds. C'est pour cela surtout que je me suis empressé de vous envoyer la formule de prière que vous m'avez demandée avec tant d'instances. O ma sœur ! toi qui m'étais si chère dans le siècle, toi qui m'es plus chère mille fois à présent en Jésus-Christ, offre à Dieu un holocauste d'oraisons, pour expier nos grands et innombrables péchés, pour

conjurer les périls qui m'entourent à toute heure du jour !

Quant au mérite que les prières des fidèles ont auprès de Dieu et de ses Saints, surtout celles des femmes pour ceux qui leur sont chers et des épouses pour leurs maris, les témoignages et les exemples se présentent en foule. Plein de foi dans l'efficacité des prières, l'Apôtre nous avertit de prier sans interruption. Nous lisons que le Seigneur dit à Moïse : « Laisse-moi, afin que ma fureur éclate ! » Et à Jérémie : « Cesse de me prier pour ce peuple et ne t'oppose pas à ma volonté ! » Par ces paroles, Dieu lui-même avoue manifestement que les prières des Saints imposent à sa colère une espèce de frein qui l'empêche d'égaliser le châtiement à la faute des pécheurs ; la justice le mène spontanément à la ven-

geance, mais la supplication des fidèles le fléchit et le retient malgré lui comme par une sorte de violence. Ainsi donc il sera dit à celui qui prie ou qui priera : « Laisse-moi et ne t'oppose pas à ma volonté ! » Le Seigneur ordonne de ne pas prier pour les impies ; mais le juste prie malgré la défense de Dieu, et il obtient ce qu'il demande, et il change la sentence d'un juge irrité. Ainsi l'Esprit-Saint a mis ces mots dans la bouche de Moïse : « Et le Seigneur apaisé arrêta le mal qu'il voulait faire à son peuple. »

Il est écrit ailleurs, touchant les œuvres de Dieu : « Il a dit et elles ont été faites ! » Mais dans cet endroit, on rapporte qu'il dit que son peuple avait mérité une affliction, et néanmoins, prévenu par la vertu de la prière, il n'accomplit pas ce qu'il avait dit. Vois

donc quelle est la vertu de la prière, si nous la faisons telle qu'elle nous est ordonnée, puisque le Prophète obtint, en priant, ce que Dieu lui avait défendu de réclamer par la prière, et força Dieu de revenir sur ce qu'il avait dit. Un autre prophète lui dit encore : « Et lorsque vous serez irrité, grand Dieu, souvenez-vous de votre miséricorde ! »

Qu'ils entendent et qu'ils apprennent, les princes de la terre, qui se montrent plus obstinés que justes dans les arrêts de la justice, et qui rougiraient de paraître faibles s'ils étaient miséricordieux, et de paraître menteurs s'ils changeaient un seul édit, s'ils ne remplissaient pas ce qu'ils ont décidé imprudemment et s'ils corrigeaient les paroles par les faits ! Certes, je les compare avec raison à Jephté, qui, accomplissant follement un vœu

insensé, mit à mort sa fille unique.

Celui qui veut être un membre du Seigneur, dit avec le Prophète : « Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre justice ! » — « La miséricorde, ainsi qu'il est écrit, surpasse la justice. » L'Écriture fait ailleurs cette menace : « Justice sans miséricorde contre celui qui ne fait pas miséricorde ! »

Pénétré de ce précepte, le Psalmiste, à la prière de l'épouse de Nabal, cassa, dans sa miséricorde, le serment qu'il avait fait dans sa justice, de détruire le mari de cette femme et toute sa maison. La prière l'emporta ainsi sur la justice, et les supplications de l'épouse effacèrent le crime du mari.

Que ceci te soit un exemple, ma sœur, et un gage de sécurité. Si la prière d'une femme a eu tant d'empire sur un homme, juge ce que la

tienne obtiendra pour moi de la bonté de Dieu ; car Dieu, qui est notre père, aime ses enfants plus que David n'aimait cette femme suppliante. David passait vraiment pour un homme pieux et miséricordieux ; mais Dieu est la charité et la miséricorde mêmes. Or cette femme, qui suppliait David, n'avait pas quitté le siècle pour se donner à Dieu par un saint mariage de religion.

Que si ton intercession seule ne suffisait pas, celle de la communauté de vierges et de veuves qui sont avec toi obtiendra ce qui te serait refusé ; car le Dieu de vérité l'a dit à ses disciples : « Quand deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Et ailleurs : « Si deux de vous sont d'accord de tout point sur ce qu'ils me demandent, ils l'obtiendront de mon

Père. » Qui ne sait ce que vaut devant Dieu la prière d'une sainte congrégation ? Si, comme l'affirme l'Apôtre : « la prière assidue d'un juste a beaucoup de puissance, que ne doit-on espérer des prières réunies d'une sainte congrégation ? »


Tu as appris, ma très chère sœur, dans la trente-huitième Homélie de saint Grégoire, combien la prière d'une communauté apporta de soulagement à un de ses membres qui refusait ou niait ce secours ! Déjà, se voyant à l'extrémité, il sentait sa malheureuse âme travaillée par l'angoisse d'une mort prochaine, et dans son immense désespoir, dans son dégoût de la vie, il détournait ses frères de la prière : les circonstances remarquables de ce fait vous ont sans doute frappées. Puisse-t-il inviter à la prière l'assemblée de

tes saintes sœurs, et toi plus particulièrement, afin que je te sois conservé vivant par Celui qui, d'après le témoignage de saint Paul, accorda aux femmes qui le prièrent, la résurrection de leurs morts !

Si tu feuilletes l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, tu trouveras que les plus grands miracles de résurrection furent montrés seulement à des femmes, furent accomplis sur elles ou pour elles. Ici, l'*Ancien Testament* fait mention de deux morts ressuscités à la prière maternelle, l'un par Élie et l'autre par son disciple Élisée. Là, l'*Évangile* contient la résurrection de trois morts faite par le Seigneur en présence des femmes, ce qui confirme la parole de l'Apôtre que j'ai citée plus haut : « Les femmes obtinrent la résurrection de leurs morts. » En effet, touché de

compassion pour une veuve, aux portes de la ville de Naïm, Jésus-Christ lui rendit son fils ressuscité ; il ressuscita aussi le Lazare, qu'il aimait, aux prières de ses deux sœurs, Marthe et Marie. Quand il accorda encore la même grâce à la fille du chef de la Synagogue, sur la demande de son père : « Les femmes obtinrent la résurrection de leurs morts ; » car celle-ci, en ressuscitant, recouvra son propre corps que la mort avait saisi, les autres recouvrèrent les corps de leurs patrons. Et pourtant peu de personnes avaient prié ensemble, lorsque ces résurrections ont été faites. Une prière commune que la piété fera sortir de vos cœurs obtiendra donc facilement la conservation de ma vie.

La pénitence et la chasteté des femmes consacrées à Dieu, le trouveront



d'autant plus propice qu'elles lui seront plus agréables. Or la plupart de ceux qui furent ressuscités n'étaient peut-être pas des fidèles ; on ne lit pas que cette veuve, dont le Seigneur ressuscita le fils sans qu'elle l'eût demandé, ait vécu dans la foi. Nous, au contraire, non seulement une foi entière nous réunit, mais encore nous sommes associés par la profession de la même règle religieuse.

Mais, sans parler davantage de ta sainte communauté où nombre de vierges et de veuves sont pieusement soumises au joug du Seigneur, je m'adresse à toi seule, dont la sainteté, je n'en doute pas, est bien puissante auprès de Dieu, et qui me dois ton appui efficace, surtout dans la pénible épreuve de ma grande adversité. Souviens-toi donc toujours, dans tes prières, de

celui qui est tout tien, et veille en oraison, avec une parfaite confiance, puisque tu ne demandes rien que de juste, et par conséquent ta demande sera mieux accueillie de Celui qui doit être prié. Écoute, je te conjure, avec l'oreille du cœur ce que tu as si souvent entendu avec l'oreille du corps. Il est écrit dans les *Proverbes* : « La femme vigilante est une couronne pour son mari. » Et ailleurs : « Celui qui trouve une bonne femme a trouvé le bien, et il s'abreuve à une source de joie qui vient du Seigneur. » Et encore : « La maison et les richesses sont données par les parents, mais une femme sage est donnée par le Seigneur lui-même. » Et dans l'*Ecclésiastique* : « Heureux le mari d'une bonne femme ! » Et ensuite : « Le meilleur partage, c'est une bonne femme. » Et enfin, selon

l'autorité de l'Apôtre : « Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle. »

La Grâce divine nous a offert, dans notre royaume de France, une expérience mémorable de cette vérité, lorsque le roi Clovis, converti à la foi du Christ par les prières de son épouse plutôt que par les prédications des saints, asservit tout son royaume aux lois divines, afin que l'exemple des maîtres excitât les sujets à persévérer dans la prière. La parabole du Seigneur nous invite à cette persévérance.

« Que cet homme, dit-il, persévère à frapper, et son ami, qui ne lui donnerait rien parce qu'il est son ami, se lèvera pourtant à cause de cette importunité et lui donnera autant (de pains) qu'il en a besoin. » C'est donc, pour

ainsi dire, par cette importunité de prière, que Moïse, ainsi que je l'ai rapporté, adoucit la sévérité de la justice de Dieu et changea son arrêt.

Tu sais, ma très chère, avec quelle ardeur de charité autrefois ta communauté avait l'habitude de prier pour moi en ma présence ; car, tous les jours, pour clore les Heures canoniales, elle offrait une prière à mon intention, et, après avoir chanté l'antienne avec le répons, ajoutait les prières et la collecte suivantes :

Répons. — Ne m'abandonne pas, et ne t'éloigne pas de moi, Seigneur.

Vers. — Sois toujours prêt à me secourir, Seigneur.

Oremus. — Sauve, Seigneur, ton seigneur, qui espère en toi. Seigneur, écoute ma prière, et que ma voix vienne jusqu'à toi.

Prière. — Seigneur, qui as daigné, par la main de ton serviteur, rassembler en ton nom tes petites servantes, nous te prions de lui accorder, ainsi qu'à nous, de persévérer dans ta volonté. Par Notre-Seigneur, etc.

Maintenant que je suis éloigné de toi, le secours de tes prières m'est d'autant plus nécessaire que j'ai l'âme en proie à l'inquiétude d'un péril croissant. Je te demande donc avec prière, je te supplie avec instance de me prouver que ton véritable attachement pour moi existe toujours malgré mon absence, en ajoutant, à la fin des heures canoniales, cette formule d'oraison :

Répons. — Ne m'abandonne pas, Seigneur, père et maître absolu de ma vie, afin que je ne tombe point en face de mes ennemis, et que mes ennemis ne se raillent pas de moi.

Vers. — Saisis tes armes et ton bouclier, et lève-toi pour ma défense, de peur que mes ennemis ne se réjouissent.

Oremus. — Sauve, Seigneur, ton serviteur qui espère en toi. Envoie-lui, Seigneur, le secours du Saint-Esprit ; et de ta montagne de Sion, protège-le ; sois-lui, Seigneur, une forteresse contre ses ennemis. Seigneur, écoute ma prière, et que ma voix vienne jusqu'à toi.

Prière. — Seigneur, qui as daigné, par la main de ton serviteur, rassembler en ton nom tes petites servantes, nous te prions de le protéger dans toutes les adversités et de nous le rendre sain et sauf. Par Notre-Seigneur, etc.

Si le Seigneur me livre aux mains de mes ennemis, et que ceux-ci, triom-

phants, me donnent la mort, ou bien si, par quelque accident, loin de toi, je m'achemine vers le terme commun à tous les hommes, fais, je t'en conjure, transporter dans votre cimetière mon corps inhumé ailleurs ou gisant abandonné, afin que mes filles, que dis-je, mes sœurs en Jésus-Christ, ayant sans cesse mon tombeau sous les yeux, soient invitées à répandre pour moi plus de prières devant Dieu ; car, pour une âme contrite et désolée de ses péchés, je ne pense pas qu'il y ait un séjour plus sûr et plus salutaire que celui qui est consacré au vrai Paraclet, c'est-à-dire au Consolateur, et qui s'honore de porter ce nom. En outre, je crois qu'aucun lieu de sépulture chrétienne, parmi les fidèles, n'est plus convenable que l'asile des femmes vouées au Seigneur. Ce sont des femmes

qui, attentives à la sépulture de Jésus-Christ, l'embaumèrent de parfums précieux et la gardèrent, vigilantes autour du sépulcre et déplorant avec larmes la mort de l'époux, comme il est écrit : « Les femmes, assises près du tombeau, se lamentaient en pleurant le Seigneur. Aussi furent-elles les premières consolées, en apprenant sa résurrection, par l'apparition et les paroles d'un ange, et ensuite elles méritèrent de goûter les joies de cette résurrection, lorsqu'il leur apparut deux fois de lui-même, et de le toucher de leurs mains. »

Enfin, ce que je te demande par-dessus toute chose, c'est que, toi qui te montres inquiète maintenant des dangers de mon corps, tu sois désormais plus préoccupée du salut de mon âme. Tu prouveras, après ma mort, combien

tu m'as aimé pendant ma vie, en m'accordant le secours spécial de tes prières.

Vivez en paix et en santé, toi et tes sœurs ; vivez, mais en Jésus-Christ, et, je vous prie, souvenez-vous de moi.

DEUXIÈME LETTRE D'HÉLOÏSE
A ABÉLARD

A son Unique après Jésus-Christ, son Unique en Jésus-Christ, à Abélarde, Héloïse.

Je m'étonne, mon Unique, que, malgré l'usage épistolaire, bien plus, contre l'ordre naturel des choses, tu aies mis, en tête de ta lettre, mon nom avant le tien : la femme avant l'homme, l'épouse avant le mari, la servante avant le seigneur, la religieuse avant le moine et

le prêtre, la diaconesse avant l'abbé ! Il est juste et convenable que les supérieurs, en écrivant à leurs égaux, placent les noms de ceux-ci avant leurs propres noms ; mais quand ils écrivent à des inférieurs, les noms dans la suscription doivent être rangés suivant l'ordre de la dignité.

Ce n'est pas sans étonnement que nous avons trouvé dans ta lettre un surcroît de désespoir, pour nous à qui elle aurait dû apporter des consolations : elle a fait couler les larmes qu'elle devait essuyer. Qui de nous, en effet, pouvait, sans fondre en larmes, entendre lire le passage où tu dis, à la fin de cette lettre : « Que si le Seigneur me livre aux mains de mes ennemis et que ceux-ci triomphants me donnent la mort, etc. » O mon bien cher, comment as-tu pu avoir une pareille pensée ?

Comment as-tu pu l'exprimer ? Plaise à Dieu qu'il n'oublie jamais ses petites servantes, au point de permettre qu'elles te survivent ! Plaise à Dieu qu'il ne nous laisse pas une vie plus insupportable que tous les genres de mort ! C'est à toi qu'il appartient de célébrer nos obsèques ; à toi de recommander nos âmes à Dieu ; à toi d'envoyer vers Dieu celles que ta main a rassemblées, afin que tu ne soyes plus troublé d'aucune inquiétude sur elles, et que dès lors tu nous suives avec d'autant plus de joie que tu seras plus tranquille sur notre salut.

Épargne, je t'en prie, épargne-nous ces paroles qui nous font plus malheureuses encore, et ne nous enlève pas, avant la mort, le peu de courage qui nous aide à vivre. A chaque jour suffit son mal, et le jour dont tu

parles, jour tout chargé d'amertume, apportera avec soi assez de deuil à celles de nous qu'il trouvera de ce monde : « A quoi bon, dit Sénèque, appeler les maux et perdre la vie avant la mort ? »

Tu nous pries, ô mon bien-aimé, si par quelque accident tu terminais ta vie loin de nous, tu nous pries de faire apporter ton corps dans notre cimetière, afin que, ton souvenir nous étant toujours présent, tu recueilles une plus abondante moisson de prières. Mais comment soupçonnes-tu que ton souvenir puisse jamais s'éloigner de nous ? Sera-ce d'ailleurs le temps de prier, lorsque le bouleversement de notre âme ne nous laissera aucun répit ? lorsque nous aurons perdu le sentiment de la raison et l'usage de la parole ? lorsque notre esprit en délire,

irrité, pour ainsi dire, plutôt que résigné devant Dieu, l'apaisera moins par des prières qu'il ne l'irritera par des reproches ? Pleurer alors, telle sera notre occupation, malheureuses ! mais nous ne saurons pas prier, et nous songerons à te suivre, plutôt qu'à t'ensevelir, puisque, destinées à être ensevelies nous-mêmes, nous n'aurons pas la force de préparer ta sépulture. Quand nous aurons perdu notre vie, qui est toute en toi, dès que tu nous auras quittées, nous ne pourrons plus vivre. Ah ! plaise à Dieu que nous ne puissions vivre jusque-là ! La pensée de ta mort est déjà une espèce de mort pour nous. Que serait-ce donc si cette mort réelle nous trouvait encore vivantes ? Non, jamais Dieu ne permettra que nous te survivions, que nous te rendions ces funèbres devoirs que nous attendons

de toi-même comme un dernier service. C'est à nous de te précéder dans la tombe, et non de te suivre.

Épargne-nous donc, je te conjure, épargne surtout à moi, qui suis toute à toi, ces cruelles paroles qui percent nos âmes comme avec des glaives de mort ! épargne-moi ces prévisions de mort plus pénibles que la mort même !

Un cœur accablé de chagrin n'est pas en repos : un esprit plein de trouble ne peut s'adonner sincèrement à Dieu. Garde-toi, je t'en conjure, de mettre obstacle à la divine mission que tu nous as imposée. Lorsqu'un malheur est inévitable et qu'il traîne après soi une grande douleur, on doit souhaiter qu'il arrive tout à coup, pour qu'il ne tourmente pas à l'avance, par des craintes inutiles, un infortuné que nulle prévoyance humaine ne peut secourir.

C'est ce qu'un poète a bien compris dans cette prière à Dieu :

« Que tes décrets soient soudains !
Que l'esprit humain soit aveugle en sondant l'avenir ! Que celui qui craint puisse espérer ! »

Si je te perds, que me restera-il à espérer ? Pourquoi demeurer dans ce pèlerinage de la vie, où je n'ai pas d'autre consolation que toi, où je n'ai pas d'autre bonheur que de savoir que tu vis, puisque tous les plaisirs terrestres me sont interdits, puisqu'il ne m'est pas même permis de jouir de ta présence qui pourrait du moins me rendre quelquefois à moi-même ?

Oh ! s'il m'était permis de dire que Dieu m'a été cruel en toute chose ! O clémence inclémente ! O fortune funeste ! elle a épuisé contre moi seule tous ses efforts et tous ses traits, au

point qu'elle n'en a plus pour ceux qu'elle voudrait frapper ! Elle a vidé sur moi un plein carquois, en sorte que les autres ne redoutent déjà plus ses atteintes ! Si quelque trait lui restait encore, il ne trouverait pas en moi la place d'une nouvelle blessure. Après tant de coups, elle craint seulement que la mort finisse mon martyre, et lorsqu'elle me tue sans cesse, elle redoute pourtant le moment de ma fin qu'elle précipite.

O la plus malheureuse des malheureuses ! ô la plus infortunée des infortunées ! Elevée par toi au-dessus de toutes les femmes, n'ai-je obtenu cette haute distinction que pour souffrir davantage du terrible coup qui nous a brisés l'un et l'autre à la fois ? Plus haut est le rang où l'on est monté, plus rude est la chute qui en fait descendre.

Entre tant de femmes nobles et puissantes, laquelle a jamais surpassé ou égalé mon bonheur? Laquelle aussi a pu tomber plus bas dans un abîme de douleur? Quelle gloire m'attendait en toi! Quelle ruine aussi m'est venue affliger en toi! La fortune des deux côtés, est allée jusqu'à l'excès, sans garder de mesure dans les biens ni dans les maux. Pour me faire la plus malheureuse de toutes les femmes, elle m'avait faite auparavant la plus heureuse. Ah! quand je pense à tout ce que j'ai perdu, les regrets dans lesquels je me consume ne peuvent jamais égaler les malheurs inouïs qui m'ont accablée; la douleur que je ressens de tant de pertes irréparables s'accroît de tout l'amour que j'avais pour ce qui m'a été ravi, et l'amertume d'un profond chagrin a succédé aux

enivremens d'une volupté suprême.

Et, pour que l'outrage soulevât une plus vive indignation, tous les droits de l'équité ont été violés à notre égard. En effet, lorsque nous jouissions avec délices d'un amour inquiet, et pour me servir d'un terme plus expressif et moins honnête, lorsque nous nous livrions à la fornication, la sévérité divine nous a épargnés ; mais quand nous avons légitimé cet amour illicite et couvert des voiles du mariage la honte de la fornication, la colère du Seigneur a rudement appesanti sa main sur nous, et notre lit purifié n'a pas trouvé grâce devant Celui qui en avait souffert si longtemps la souillure.

Pour des hommes surpris en adultère, c'eût été assez les punir que de leur infliger le supplice que tu as subi. Ce que d'autres méritent par l'adultère,

tu l'as encouru par ce mariage qui te semblait une réparation de tous tes torts. Ce que les femmes adultères attirent à leurs complices, ta propre épouse te l'a attiré, non pas même quand nous goûtions les plaisirs de l'amour, mais quand, séparés, pour un temps, nous vivions chastement, toi à Paris, dirigeant les Écoles, et moi, par ton ordre, à Argenteuil, dans la compagnie des religieuses. Nous nous étions ainsi séparés afin de pouvoir nous consacrer toi plus studieusement à tes Écoles, et moi plus librement à la prière ou à la méditation des Saintes Écritures. C'est pendant cette vie si chaste et si sainte que tu as seul enduré un châtiment corporel que nous avons mérité ensemble également : tu fus seul pour la peine, nous étions deux pour la faute, et le moins coupable a porté tout le faix !

En t'humiliant pour moi, en m'élevant jusqu'à toi avec ma famille, tu nous avais donné satisfaction, et tu ne devais pas plus craindre de représailles de la part de ces traîtres que de celle de Dieu. Oh ! que je suis malheureuse d'être née pour devenir la cause d'un si grand forfait ! Faut-il donc que les femmes soient toujours le plus grand fléau des grands hommes ! Ainsi, doit-on se garder de la femme, comme il est écrit dans les *Proverbes* : « Maintenant donc, ô mon fils ! écoute-moi et sois attentif aux paroles de ma bouche, pour que ton cœur ne se laisse point entraîner dans les voies de la femme, et ne t'égare point dans ses sentiers ; car elle en a blessé et renversé un grand nombre, et les plus forts ont été sacrifiés par elle. Les chemins de l'enfer conduisent de sa maison dans les pro-

fondeurs de la mort. » Et dans l'*Ecclésiaste* : « J'ai considéré toutes choses avec les yeux de mon âme, et j'ai trouvé la femme plus amère que la mort ; la femme est semblable au filet des chasseurs : son cœur est un piège et ses mains sont des entraves. Celui qui est agréable à Dieu, lui échappera ; mais le pécheur sera sa proie. »

D'abord, la première femme rendit esclave l'homme chassé du Paradis, et celle que le Seigneur avait créée pour le secours de l'homme, devient l'instrument funeste de sa perte. Dalila seule a vaincu ce Nazaréen, rempli de la force du Seigneur et dont un ange avait annoncé la naissance ; et livré aux Philistins, privé de la vue, dans son désespoir, il s'est enseveli lui-même dans la ruine de ses ennemis. Le plus sage de tous les hommes, Salomon, ce

fut une femme qui lui fit perdre la raison ; et cette femme, qu'il avait épousée, le précipita dans un tel excès de folie que lui-même, que le Seigneur avait choisi de préférence à David, son père, qui était pourtant un juste, pour bâtir le temple, tomba dans l'idolâtrie jusqu'à la fin de sa vie, abandonnant le culte divin qu'il avait célébré et enseigné dans ses paroles et dans ses écrits. Le saint homme Job soutint une lutte pénible et persévérante contre sa femme qui l'excitait à blasphémer le Seigneur, et le malin Tentateur savait très bien, pour l'avoir souvent éprouvé, que les femmes ont dans leurs mains la perte de leurs maris.

C'est le démon qui, étendant sur nous sa malice accoutumée, faute de pouvoir nous perdre par la fornication, a tenté de le faire par le mariage :

il a fait le mal avec le bien, lui qui n'a pas eu le pouvoir de faire le mal avec le mal.

Pourtant je rends grâce à Dieu de ce qu'il m'a préservée de commettre, de propos délibéré, les mêmes péchés que les femmes dont j'ai parlé, quoique ma tendresse pour toi ait servi la malice du démon. Mais si mon âme est pure de fait comme d'intention, et si mon consentement n'a été pour rien dans l'exécution de ce monstrueux attentat, j'avais auparavant commis tant de péchés, qu'ils ne me permettent pas de me croire tout à fait innocente de l'attentat et de son exécution. Oui, dès longtemps, en servant aux voluptés de tes amours charnelles, moi-même j'ai mérité ce qui me fait gémir aujourd'hui et ce sont là les suites de mes péchés passés. Il faut imputer toute

mauvaise fin à de mauvais commencements.

Plaise à Dieu que je fasse une pénitence digne de ce crime ! puissé-je, par la contrition d'une longue pénitence, participer, en quelque sorte, à la douloureuse blessure qu'on t'a infligée ! Ce que tu as souffert un moment dans ton corps, il est juste que je le souffre toute ma vie dans mon âme contrite, et je croirai par là offrir, à toi, sinon à Dieu, une espèce de satisfaction.

S'il faut t'avouer la faiblesse de mon âme misérable, je ne trouve pas de repentir qui puisse apaiser Dieu, que j'accuse toujours d'une bien grande cruauté à ton égard ; j'offense Dieu par mon indignation contre sa Providence, plutôt que je ne le satisfais par ma pénitence ; car est-ce là une pénitence de ses péchés, quelle que soit d'ailleurs

l'affliction du corps, si l'âme conserve encore la volonté de pécher et brûle des mêmes désirs qu'auparavant ? Sans doute il est facile de s'accuser soi-même en confessant ses péchés, et même d'affliger son corps par des austerités extérieures ; mais il est très difficile d'arracher son âme aux tentations des plus douces voluptés. Voilà pourquoi le saint homme Job, après avoir dit avec raison : « Je lancerai ma parole contre moi-même » (c'est-à-dire je déliera ma langue et ouvrirai ma bouche par la confession pour accuser mes péchés), ajoute aussitôt : « Je parlerai dans l'amertume de mon âme ». Saint Grégoire, citant ce passage, dit : « Il y en a beaucoup qui confessent leurs fautes à haute voix, mais qui ne savent pourtant pas gémir dans leur confession et qui disent en riant ce qu'ils

devraient dire avec des larmes. Il faut donc que celui qui confesse ses péchés en les détestant, les confesse aussi dans l'amertume de son âme, afin que son amertume soit elle-même la punition des fautes que la langue accuse par le conseil de l'esprit. »

Mais cette amertume de la vraie pénitence est si rare, que saint Ambroise a soin de le remarquer : « Il est plus facile, dit-il, de trouver des cœurs qui ont conservé l'innocence que d'en trouver qui aient fait pénitence. » Quant à moi, ces plaisirs de l'amour, auxquels nous nous livrions ensemble, m'ont été si doux qu'ils ne peuvent me faire horreur ni sortir de ma mémoire ! De quelque côté que je me tourne, ils se présentent à mes yeux avec d'ardents désirs, et leurs illusions n'épargnent pas même mon sommeil.

Au milieu des cérémonies mêmes de la messe, où la prière doit être la plus pure, les images licencieuses de ces plaisirs captivent tellement ce misérable cœur, que je suis plus occupée de leurs turpitudes que de l'oraison. Lorsque je devrais gémir sur les péchés que j'ai commis, je soupire plutôt après ceux que je ne peux pas commettre.

Et non seulement ce que nous avons fait, mais encore les lieux et les temps où nous fûmes heureux ensemble, sont gravés si avant dans mon cœur avec ton souvenir, que j'éprouve les mêmes impressions de bonheur qui me poursuivent et me troublent jusque dans mon sommeil.

Souvent les pensées de mon cœur sont trahies par l'agitation de mon corps, et je ne sais pas retenir des

paroles imprudentes. Oh ! ne suis-je pas vraiment malheureuse ? et que cette plainte d'une âme gémissante est bien faite pour moi ! « Oh ! infortunée que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Plût à Dieu que je pusse ajouter avec vérité : « C'est la grâce de Dieu par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Cette grâce, ô mon bien cher, t'est venue plus tôt qu'à moi, et, salutaire à ces souffrances, une seule blessure de ton corps a guéri toutes celles de ton âme ; là où Dieu avait paru plus hostile contre toi, il s'est montré plus propice, ainsi qu'un fidèle médecin qui ne ménage pas la douleur au malade, pourvu qu'il le sauve.

Mais chez moi ces aiguillons de la chair s'irritent davantage par les feux d'une jeunesse ardente au plaisir, et par l'expérience que j'ai faite des plus eni-

vranteries voluptés. Ce sont autant d'ennemis qui me livrent de continuelss assauts, et la nature qu'ils assiègent reconnaît sa faiblesse.

Ils me proclament chaste, ceux qui ne me savent pas hypocrite ! ils prennent la pureté de la chair pour de la vertu, quoique la vertu soit l'affaire de l'âme et non du corps. On m'accorde des louanges parmi les hommes ; mais je n'en mérite pas devant Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, et qui voit dans le secret des cœurs.

Je passe pour une femme religieuse, dans ce temps où la plus grande part de la religion n'est que de l'hypocrisie, dans ce temps où l'on exalte par-dessus tout quiconque ne blesse pas l'opinion.

Et peut-être est-il louable, et je dirai presque, agréable à Dieu, de ne point

scandaliser l'Église par l'exemple des actions extérieures, quelle qu'en soit d'ailleurs l'intention ; car du moins ce n'est pas une occasion aux infidèles de blasphémer le nom du Seigneur, et aux libertins d'insulter la sainteté de notre profession. Cela même est un don de la grâce divine, et nous en tirons l'avantage, non seulement de faire le bien, mais encore d'empêcher le mal. Mais ce premier pas doit être suivi d'un autre, ainsi qu'il est écrit : « Eloigne-toi du mal et fais le bien. » Et encore observerait-on en vain ce précepte si l'on n'était dirigé par l'amour de Dieu.

Dans tous les états de ma vie, Dieu le sait, j'ai plus appréhendé de t'offenser que d'offenser Dieu lui-même, et je désire te plaire bien plus qu'à lui. Ton commandement, et non une voca-

tion divine, m'a déterminée à prendre l'habit monastique. Vois quelle infortunée et misérable vie je mène, si je fais sans fruit tant de sacrifices, moi qui ne dois point avoir de récompense dans le ciel ! Longtemps ma dissimulation t'a trompé comme les autres, puisque l'hypocrisie t'a semblé de la religion, puisque, te recommandant à mes prières, tu réclames de moi ce que j'attends de toi.

N'aie pas, je te conjure, une si haute opinion de moi, et ne cesse pas de me secourir par tes prières : ne me crois pas guérie, et ne m'enlève pas le bienfait du remède ; ne me crois pas riche, et ne retarde pas l'aumône qui m'est nécessaire ; ne me crois pas forte, et soutiens-moi toute chancelante, avant que je sois tombée. La flatterie a été funeste à plusieurs, en leur ôtant l'aide

dont ils avaient besoin. Le Seigneur nous crie par la bouche d'Isaïe : « O mon peuple ! ceux qui t'élèvent aux nues te trompent et gâtent le chemin de tes pas. » Et par la bouche d'Ézéchiël : « Malheur à vous qui posez des coussins sous les coudes, et des oreillers sous les têtes, pour abuser les âmes ! » Et cependant Salomon dit aussi : « Les paroles des sages sont comme des dards et des clous enfoncés profondément, qui ne savent pas sonder une plaie, mais qui l'écorchent. »

Ainsi donc, je te prie, cesse tes louanges, pour ne pas commettre un mensonge et contracter la honteuse tache de la flatterie. Si tu soupçonnes qu'il y ait quelque peu de bien en moi, crains, en le louant, de le voir disparaître au souffle de la vanité. Un médecin habile ne juge pas une maladie

interne par l'examen de quelques signes extérieurs. Tout ce qui est également commun entre les élus et les réprouvés n'a aucune espèce de mérite devant Dieu. Tels sont ces beaux dehors que les saints eux-mêmes ne recherchent pas avec autant de soin que les hypocrites.

Le cœur de l'homme est mauvais et impénétrable. Qui le connaîtra ? Il y a des voies de l'homme qui paraissent droites ; mais elles conduisent souvent à la mort. Le jugement de l'homme est téméraire dans tout ce qui est réservé à l'examen de Dieu. Aussi est-il écrit : « Vous ne louerez pas l'homme durant sa vie ; car si vous louez un homme, vous pouvez faire, en le louant, qu'il ne soit déjà plus louable. »

La louange que tu m'adresses est donc pour moi d'autant plus dange-

reuse, qu'elle m'est plus agréable : je me sens enivrée et captivée par elle, moi qui mets mon étude à te plaire en toute chose. Aie, je te conjure, plus de crainte que de confiance à mon sujet, afin que ta sollicitude me vienne en aide. Hélas ! c'est maintenant qu'il faut craindre, puisque tu n'es plus là pour donner un aliment à ma passion !

Je ne veux pas que, pour m'exhorter à la vertu et m'encourager à la lutte, tu me dises : « La vertu s'élabore dans la faiblesse ». Et : « Il ne sera pas couronné, celui qui n'aura pas combattu loyalement. » Je ne cherche pas la couronne de la victoire ; ce m'est assez d'éviter le péril : il est plus sage de l'éviter que de faire la guerre. Dans quelque coin du paradis que Dieu me place, il aura assez fait pour moi : là, personne n'enviera autrui, parce

que chacun sera content de son sort.

Pour donner à mon opinion la force d'une grande autorité, écoutons saint Jérôme : « J'avoue ma lâcheté : je ne veux pas combattre dans l'espoir de la victoire, de peur de la perdre. » A quoi bon abandonner ce qui est certain, et poursuivre ce qui ne l'est pas ?

RÉPONSE D'ABÉLARD A HÉLOÏSE

*A l'épouse de Jésus-Christ, le serviteur
du même Jésus-Christ.*

Ta dernière lettre, souviens-t'en, consiste en quatre points principaux, par lesquels tu as exprimé l'ensemble de tes griefs : Premièrement, tu te plains de ce que contre l'usage épistolaire et même contre l'ordre naturel des choses, j'ai mis ton nom avant le mien dans la suscription de la lettre que je

t'ai adressée ; secondement, tu te plains de ce que, quand j'aurais dû t'apporter des consolations, je n'ai fait qu'augmenter ta douleur et raviver les larmes que je devais essuyer, savoir en écrivant ceci : « Que si le Seigneur me livre aux mains de mes ennemis, et que ceux-ci triomphants me donnent la mort, etc. ; troisièmement, tu renouvelles ton ancienne et continuelle plainte contre la Providence au sujet de notre retour vers Dieu et de la cruelle trahison exercée sur mon corps ; en dernier lieu tu opposes ta propre accusation aux louanges que je t'ai données, et tu me supplies avec instance de ne pas les réitérer.

J'ai résolu de répondre à chacune de ces objections, moins pour m'excuser que pour t'instruire et t'exhorter, afin que tu te rendes de meilleur cœur

à mes demandes, quand tu auras compris qu'elles sont très raisonnables. Tu m'écouteras plus volontiers en ce qui te concerne, si tu me trouves moins blâmable dans ce qui me regarde ; enfin, tu hésiteras à dédaigner mes conseils, quand tu verras que je ne mérite pas tes reproches.

A l'égard de cette suscription, où, comme tu dis, l'ordre est renversé, j'ai agi suivant ton avis, si tu y réfléchis bien ; car ne conviens-tu pas toi-même, avec tout le monde, que, lorsqu'on écrit à des supérieurs, leurs noms doivent être écrits les premier ? Eh bien ! sache que tu es devenue ma supérieure, et que tu as commencé à être ma dame, dès que tu fus l'épouse de mon Seigneur, selon ces paroles de saint Jérôme, écrivant à Eustochie : « J'écris donc à ma dame, car je dois

appeler ma dame celle qui a épousé mon Seigneur. » Quel heureux changement dans ton mariage ! Toi, épouse du plus misérable des hommes, tu es montée dans la couche du plus grand des Rois, et, par l'honneur de ce choix, tu t'élèves, non seulement au-dessus de ton premier mari, mais au-dessus de tous les serviteurs de ce Roi divin. Ne t'étonne donc pas si je me recommande, vivant ou mort, à tes prières : il est constant, d'après le droit commun, que les épouses qui intercèdent auprès de leurs seigneurs, ont plus de crédit que la famille entière ; il est constant que la maîtresse doit l'emporter sur les esclaves. C'est un modèle que leur offre la reine et l'épouse du Souverain Roi, représentée soigneusement dans le psaume où il est dit : « La Reine s'assoit à votre

droite. » Ce qui signifie clairement qu'unie à son époux par un intime lien, elle se tient à ses côtés, et marche au même rang que lui, tandis que les autres restent à distance ou le suivent de loin.

Pénétrée de l'excellence de ses prérogatives, l'épouse du Cantique des Cantiques, cette Éthiopienne, pour ainsi dire, que Moïse épousa, s'écrie avec fierté : « Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem ; c'est pourquoi le Roi m'a chérie et m'a introduite dans sa couche. » Et ailleurs : « N'ayez pas égard à ce que je suis brune, parce que le soleil m'a donné cette couleur. »

Ces paroles dépeignent, en général, l'âme contemplative qui est appelée spécialement l'épouse de Jésus-Christ, et elles se rapportent d'autant plus exactement à toi, que l'habit que tu

portes leur est conforme : car ce vêtement noir, d'étoffe grossière, semblable au lugubre appareil de ces bonnes veuves gémissant sur la mort de leurs époux bien-aimés, montre aux yeux, suivant l'Apôtre, que tu es vraiment veuve et désolée, et, comme elles, entretenue aux frais de l'Église. La douleur de ces veuves qui pleuraient leur époux crucifié, est peinte en ces termes par l'Écriture : « Les femmes assises près du sépulcre se lamentaient en pleurant le Seigneur. »

Or, cette Éthiopienne est noire de peau, et elle paraît, à ne juger que les dehors, moins belle que les autres femmes ; mais elle ne leur est pas inférieure en beautés cachées, et même, en quelques parties, elle est plus belle et plus blanche, comme pour les os et les dents. La blancheur de ses dents

est louée par l'époux lui-même, lorsqu'il dit : « Ses dents sont plus blanches que le lait. » Ainsi, elle est noire au dehors, mais belle au dedans, parce que dans cette vie les fréquentes adversités et les tribulations dont elle est affligée corporellement, noircissent la surface de sa peau, selon cette parole de l'Apôtre : « Ceux qui veulent pieusement vivre en Jésus-Christ, souffriront la persécution. » Comme le blanc est l'emblème du bonheur, le noir est, à juste titre, celui de l'adversité. Au dedans, elle est blanche jusque dans ses os, parce que son âme brille de vertus, ainsi qu'il est écrit : « Toute la gloire de la fille du Roi vient de l'intérieur. »

Or, les os, qui sont intérieurs, environnés de chair au dehors, font la force et la vigueur de cette chair qu'ils

soutiennent ; ne représentent-ils pas bien l'âme qui, vivifiant le corps où elle réside, le soutient, le fait agir, le dirige et le maintient en santé ? La blancheur et la beauté de l'âme, ce sont les vertus dont elle est ornée.

Elle est noire à l'extérieur, parce que, dans cette vie de passage où elle est exilée, elle se résigne à être abjecte et humiliée, jusqu'à ce qu'elle s'élève dans cette autre vie qui est cachée comme le Christ dans le sein de Dieu, céleste patrie qui lui appartient.

Le soleil a changé ainsi sa couleur, parce que l'amour de son divin Epoux l'humilie et la crucifie de tribulations, de peur que la prospérité ne l'enorgueillisse ; il change sa couleur, c'est-à-dire il la rend différente des autres femmes qui aspirent aux biens terrestres et cherchent la gloire du siècle,

afin qu'elle ressemble, par son humilité, aux lis de la vallée, et non aux lis des montagnes, comme ces vierges folles qui, toutes orgueilleuses de leur pureté charnelle et de leur continence apparente, sont brûlées intérieurement par le souffle embrasé des tentations.

C'est avec raison que, s'adressant aux filles de Jérusalem, c'est-à-dire aux fidèles qui, à cause de leurs imperfections, méritent plutôt le nom de filles que celui de fils, elle leur dit : « N'ayez pas égard à ce que je suis brune, parce que le soleil a changé ma couleur. » C'est comme si elle eût dit plus clairement : « Si je m'humilie ainsi et supporte mes adversités avec tant de force, ce n'est point par un effet de ma propre vertu, c'est par la grâce de Celui que je sers. » Bien autrement sont les

hérétiques et les hypocrites qui, tant qu'ils se trouvent sous les regards des hommes, s'humilient profondément dans l'espoir d'une gloire mondaine et font une vaine parade de patience. Cette humilité et les souffrances volontaires qu'ils supportent, ont de quoi nous étonner beaucoup; car ne sont-ils pas les plus misérables de tous les hommes, eux qui renoncent aux biens de la vie présente comme à ceux de la vie future?

Aussi, considérant leur sort attentivement, l'épouse dit : « Ne soyez pas surpris de ce que je fais ceci. » Mais il faut s'étonner de la conduite de ceux-là qui, ambitionnant avec ardeur les louanges mondaines, se privent de toutes les ressources du monde, et ne sont pas moins malheureux ici-bas que dans l'éternité. Telle est la chasteté de

ces vierges folles qui sont écartées du seuil de l'Époux.

C'est encore à bon droit qu'elle se dit aimée et introduite dans la chambre du Roi, parce qu'elle est noire et belle, comme il est écrit. La chambre du Roi signifie la retraite et le repos de la contemplation, cette couche enfin, dont elle dit ailleurs : « Durant les nuits, j'ai cherché dans ma couche Celui que mon âme chérit. » Car la couleur noire qui nuit à sa beauté recherche l'ombre plutôt que la lumière, le mystère plutôt que la publicité. Cette épouse est mieux faite pour les plaisirs secrets de son mari que pour flatter son amour-propre en public ; elle préfère qu'on la sente au lit plutôt qu'on la voie à table.

Et il arrive souvent que la peau des femmes noires, quoique plus désa-

gréable à la vue, est aussi plus douce au toucher ; le plaisir que donne leur amour est aussi plus vif et plus délicieux dans le particulier que devant le monde ; et leurs maris, pour se plaire avec elles, ne les mènent pas dans les assemblées, mais les font entrer dans la chambre à coucher.

Selon cette métaphore, l'épouse spirituelle, après avoir dit : « Je suis noire, mais belle, » ajoute aussitôt : « Voilà pourquoi le Roi m'a aimée et m'a introduite dans sa chambre. » Donnant ainsi une raison à chaque chose : « Parce que je suis belle, il m'a aimée ; parce que je suis noire, il m'a introduite. » Belle au dedans, comme je l'ai dit, par les vertus que l'époux chérit ; noire au dehors, par les adversités des tribulations corporelles.

Or, cette noirceur des tribulations corporelles écarte facilement de l'amour des choses terrestres les cœurs des fidèles et les élève facilement aux désirs de l'éternelle vie ; elle les attire hors du tumulte du siècle, dans le secret de la contemplation ; c'est ainsi que saint Paul embrassa la même vie que nous, c'est-à-dire la vie monacale, comme l'a écrit saint Jérôme.

Cette humilité de nos vêtements grossiers est aussi plus en harmonie avec la retraite qu'avec le monde, et il nous faut garder la pauvreté et la solitude qui conviennent surtout à notre profession ; car on est excité à paraître en public par ce luxe et cette recherche de toilette, auxquels personne n'aspire, suivant saint Grégoire, que pour satisfaire un vain orgueil et jouir des pompes du siècle :

« Personne, dit-il, ne se pare pour rester caché, mais pour se montrer aux regards des autres. »

Quant à cette chambre à coucher où l'épouse fut introduite, c'est celle que l'Époux lui-même assigne à la prière dans l'Évangile, en disant : « Ne prie pas sur les places et dans les lieux publics, comme font les hypocrites. » Il entend par cette chambre un endroit secret, dans lequel, loin des tumultes et de la vie du siècle, on puisse prier plus tranquillement et plus purement. Tels sont les sanctuaires des solitudes monastiques où la Règle ordonne de clore la porte, c'est-à-dire de fermer toutes les issues, de peur que la pureté de l'oraison ne soit troublée par quelque événement extérieur et que notre œil ne cause la perte de notre âme.

Ce conseil, ou plutôt ce divin précepte, a, parmi les gens de notre habit, nous en gémissons, beaucoup de contempteurs qui, ouvrant les cloîtres et le chœur de leur église, lorsqu'ils célèbrent les Saints-Offices, se montrent en spectacle aux yeux des hommes et des femmes, et revêtent, dans ces cérémonies solennelles, leurs plus précieux ornements, de même que les mondaines qui viennent les contempler. A leur avis, la fête est d'autant mieux célébrée qu'on y étale plus de pompe extérieure et que les offrandes y sont plus abondantes. Leur misérable aveuglement est si contraire à la religion des pauvres de Jésus-Christ, que nous le passons sous silence pour éviter le scandale d'en parler. Semblables aux Juifs, ils suivent leur habitude pour leur règle ; ils annihilent,

avec leurs traditions, les commandements de Dieu, car ils font, non pas ce qu'ils doivent, mais ce qu'ils ont coutume de faire. Pourtant, comme saint Augustin le remémore, le Seigneur a dit : « Je suis la vérité. » Et non pas : « Je suis l'habitude. »

Se recommande qui voudra à ces prières qui se font ainsi, les portes ouvertes ! Mais vous, que le Roi céleste lui-même a introduites dans sa chambre et qui reposez dans ses embrassements, vous vous donnez à lui tout entières, la porte toujours close ; et comme vous êtes unies intérieurement à lui, selon ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui s'unit au Seigneur ne fait plus qu'un esprit avec lui. » J'ai foi que cette prière est plus pure et plus efficace, et j'implore avec d'autant plus d'ardeur son secours. Je crois aussi

qu'elle trouvera pour moi un redoublement de ferveur, puisque nous sommes liés ensemble par une tendresse mutuelle.

Que si, en te parlant du péril qui me menace et de la mort que je crains, je t'ai trop émue, je ne l'ai fait que d'après ta demande, bien plus, ta sollicitation ; car la première lettre que tu m'as adressée renferme ce passage : « Au nom du Christ même qui semble encore te protéger, nous qui sommes ses petites servantes ainsi que les tiennes, nous te conjurons de daigner nous apprendre par de fréquentes lettres, quels sont les naufrages au milieu desquels tu es encore ballotté, afin que nous, qui te restons seules au monde, soyons participantes à ta douleur ou à ta joie. Ordinairement, c'est procurer de la consolation à un affligé

que de s'affliger avec lui, et un fardeau soutenu par plusieurs est moins lourd à porter. »

Pourquoi donc me reproches-tu de t'avoir fait participer à mes angoisses, lorsque toi-même m'y as obligé par tes sollicitations? Est-ce que, dans la désolation qui tourmente ma vie, tu aurais le cœur de te réjouir? Ne veux-tu pas être compagne de ma douleur, mais seulement de ma joie? Veux-tu ne pas pleurer avec ceux qui pleurent, mais rire avec ceux qui rient? La plus grande différence qui existe entre les vrais et les faux amis, c'est que les uns s'associent à l'adversité, les autres à la prospérité.

Cesse de m'accuser, je t'en prie, et réprime des plaintes qui sont bien loin de sortir des entrailles de la charité. Si tu persistes dans ces injustes plain-

tes, pardonne-moi, placé que je suis dans une si périlleuse extrémité et dans un désespoir continu, pardonne-moi d'être inquiet du salut de mon âme et d'y pourvoir lorsque je le puis encore.

Certes, si tu m'aimes véritablement, tu ne prendras pas en haine cette prévoyance de ma part ; et même, si tu avais quelque espérance de voir la miséricorde divine s'étendre sur moi, tu souhaiterais davantage que je fusse délivré des misères de cette vie, que vous savez vous-même intolérables. Sois certaine que, si quelqu'un me délivre de cette vie, il m'arrachera d'un abîme de maux. J'ignore les peines qui m'attendent hors de ce monde, mais je sais bien toutes celles dont je serai affranchi.

Une vie malheureuse a toujours une

heureuse fin, et quiconque compatit véritablement aux douceurs des autres et en souffre avec eux, désire qu'elles finissent et, eût-il beaucoup à perdre, il consulte moins, s'il aime sincèrement ceux qu'il voit affligés, son propre intérêt que l'avantage de ses amis. Ainsi une mère, voyant languir son fils, désire que la mort vienne mettre fin à cette langueur qu'elle-même ne peut plus supporter ; elle aime mieux être privée de son enfant que de partager avec lui ses souffrances. Qui de nous, quoique la présence d'un ami soit bien douce, ne consentirait à savoir son ami heureux et absent, plutôt que de le voir présent et malheureux ; car, si l'on ne peut venir en aide à ses misères, on n'a pas le courage d'en être témoin.

Quant à toi, ma présence, si misé-

nable qu'elle soit, ne t'est pas même permise, puisque je suis désormais étranger à tout ce qui peut t'être avantageux. Je ne sais pas pourquoi tu préfères que je vive misérablement, lorsque je m'estimerais heureux de mourir ; et si tu souhaites que mes misères se prolongent au profit de tes propres intérêts, tu es moins mon amie que mon ennemie ; et si tu crains de le paraître, de grâce, comme je te l'ai déjà dit, cesse tes plaintes.

Toutefois je t'approuve de désapprouver les louanges que je t'ai données, et, par cela même, tu t'en montres plus digne ; car il est écrit : « Le Juste est d'abord l'accusateur de lui-même. » Et : « Quiconque s'humilie, s'élève. » Fasse le ciel que ton esprit soit d'accord avec ta lettre ! et, s'il en est ainsi, ta modestie est trop vraie

pour que mes éloges y aient porté atteinte. Mais pense-y, je te conjure ; ne cherche pas la louange en faisant semblant de fuir la louange et ne repousse pas des lèvres ce que tu appelles du fond de l'âme. C'est à ce sujet que saint Jérôme écrivait, entre autres choses, à Eustochie : « Naturellement nous sommes conduits au mal ; nous prêtons volontiers l'oreille à nos flatteurs, et quoique nous nous reconnaissons indignes d'être loués, et qu'une feinte rougeur se répande sur notre visage à ces éloges, notre cœur en tressaille de joie. »

Telle est la ruse de l'aimable Galathée, décrite par Virgile, cette Galathée qui exprimait ses désirs par la fuite, et qui excitait davantage l'ardeur de son amant en feignant de la repousser. « Elle fuit vers les saules, dit-il,

mais elle a bien soin qu'on la voie. » Avant de se cacher, elle a soin qu'on l'ait vue fuir, afin que cette fuite, qui semble mettre obstacle à sa rencontre avec le jeune homme, les rapproche plus vite l'un de l'autre. Ainsi, lorsque nous avons l'air de fuir la louange des hommes, nous l'aimons davantage, et quand nous feignons de vouloir nous cacher, de peur que quelqu'un ne découvre ce qui mérite d'être loué en nous, c'est une manière adroite d'encourager d'autant les éloges des imprudents qui nous en jugent plus dignes.

Et je cite là ce qui arrive souvent, non que je te soupçonne d'une pareille feinte, toi dont l'humilité ne me permet aucune espèce de doute; mais je veux que tu te gardes de ces paroles qui laisseraient supposer à ceux qui

te connaissent moins que moi, que tu cherches la gloire, comme dit saint Jérôme, en la fuyant. Jamais un éloge de ma part ne t'enflera le cœur, mais il t'inspirera une salubre émulation pour mieux faire, et tu mettras plus d'ardeur à mériter mes louanges en t'efforçant davantage de me plaire. Mes éloges ne sont pas une garantie de ta piété, et tu ne dois pas en tirer un sujet d'orgueil, car il ne faut pas plus croire l'approbation de ses amis que le blâme de ses ennemis.

Il me reste enfin à te parler de cette ancienne et continuelle plainte que tu adresses à Dieu sur les circonstances de notre conversion, lorsque tu devrais plutôt le glorifier que l'accuser. J'avais pensé que depuis longtemps l'amertume de ton âme s'était dissipée sous l'influence de la divine miséricorde :

amertume dangereuse, qui attaque le corps en même temps que l'âme, et qui m'atteint aussi en te rendant plus malheureuse. Si, comme tu le dis, ton envie est de me plaire en toute chose, fais donc en sorte, non seulement pour me plaire, mais pour m'épargner un véritable supplice ; fais en sorte de déposer cette amertume : sans cela, tu ne peux me plaire, ni parvenir avec moi à la béatitude éternelle. Souffriras-tu que j'y aille sans toi, toi qui jures de me suivre jusqu'aux enfers ? Appelle la religion à ton aide, de peur d'être séparée de moi, alors que je m'en vais à Dieu, comme tu le crois ; prends courage, en songeant que nous allons dans un lieu bienheureux où nous serons réunis au sein d'une parfaite félicité ; souviens-toi de ce que tu as dit, souviens-toi de ce que tu as écrit

au sujet des circonstances mêmes de notre conversion, dans laquelle Dieu s'est montré certainement plus miséricordieux que cruel envers moi. La manière dont le Ciel m'a traité ne doit pas te déplaire, puisqu'elle m'est très profitable, et à toi pareillement, si la violence de ta douleur ne t'empêche pas d'entendre la voix de la raison. Ne t'afflige pas d'être cause d'un si grand bien, et ne doute pas que Dieu t'ai créée exprès pour cela. Ne te plains pas de ce que j'ai supporté, à moins que les souffrances des martyrs et la mort de Jésus-Christ ne te contristent, tout avantageuses qu'elles soient pour eux et pour nous. Et si j'eusse mérité un semblable traitement, tu en aurais donc moins souffert, tu serais donc plus résignée? Ah! s'il en était ainsi, mon malheur te toucherait de plus près, car

il serait plus ignominieux pour moi et plus glorieux pour mes ennemis ; la juste peine qu'ils m'auraient infligée serait leur éloge, et ma faute ne me vaudrait que du mépris. Personne ne les accuserait du fait, car personne ne serait ému de compassion pour moi.

Cependant, pour adoucir l'amertume de ta douleur à ce sujet, je te montrerai la justice et l'utilité de ce qui est arrivé. Je te montrerai que Dieu a été plus offensé depuis notre mariage que quand nous vivions dans le désordre. Rappelle-toi qu'après le mariage qui sanctifia notre union, pendant que tu étais retirée dans le couvent des religieuses d'Argenteuil, je suis allé, un certain jour, te visiter secrètement, et là, faute d'un autre endroit où nous puissions être libres, ce fut dans le réfectoire même que nous nous aban-

donnâmes aux dérèglements de notre libertinage. Souviens-toi, dis-je, de ce que nous avons eu l'imprudence de faire dans un lieu si respectable et consacré à la Vierge ! N'eussions-nous pas commis d'autres péchés, celui-là seul était bien digne de la vengeance la plus éclatante. Comptes-tu pour rien les anciennes débauches et les désordres abominables qui ont précédé notre mariage ? Et cette insigne trahison que j'ai commise à cause de toi envers ton oncle, lorsque j'étais reçu comme un hôte dans sa maison ? Qui ne jugera pas que j'ai été trahi justement par celui-là que j'avais trahi auparavant avec tant d'impudeur ? Penses-tu que la souffrance passagère de cette blessure ait suffi à l'expiation de si grands crimes ? Que dis-je ? de si grands péchés devraient-ils mériter tant de bienfaits ?

Crois-tu que, devant la justice de Dieu, ce que j'ai souffert soit suffisant pour effacer la profanation d'un lieu consacré à sa sainte Mère? Certes, si je ne me trompe grossièrement, cette plaie très salutaire compte moins pour châtiement de mes fautes que la continuité des maux que je supporte aujourd'hui.

Tu sais aussi que, pendant ta grossesse, je t'ai envoyée dans mon pays, revêtue d'un habit de religieuse, et que, par ce déguisement, tu t'es jouée de la profession que tu as embrassée depuis. D'après cela, vois si la justice divine ou plutôt la Grâce n'avait pas lieu de t'entraîner malgré toi dans l'état monastique dont tu l'étais fait un jeu : car la Grâce a voulu que tu expiasses sous cet habit la faute que tu avais faite en le prenant, afin que la vérité du fait porte remède au men-

songe de ton déguisement et amende cette fraude sacrilège.

Que si à la justice divine tu veux ajouter notre propre intérêt, tu pourras reconnaître que c'est la grâce de Dieu et non sa justice qui veillait alors sur nous. Remarque, ô ma chère, remarque que le Seigneur, avec les filets de sa miséricorde, nous a retirés des profondeurs d'une mer bien périlleuse ! Il nous a sauvés du gouffre de Charybde, en dépit de nous-mêmes, dans le naufrage, afin que l'un et l'autre nousussions nous écrier à la fois : « Le Seigneur s'inquiète de moi ! » Pense et repense aux périls dans lesquels nous étions tombés, périls dont le Seigneur nous a délivrés, si grands qu'ils fussent. Raconte sans cesse, avec mille actions de grâces, les grandes choses que le Seigneur a faites pour le salut

de notre âme, et consolons par notre exemple les pécheurs qui désespèrent de sa bonté, afin qu'ils sachent tous ce qui est réservé aux fidèles qui demandent et qui prient, puisque tant de grâces sont accordées à des cœurs endurcis dans le péché et la rébellion. Pèse le mystérieux décret de la clémence divine, et observe avec quelle miséricorde le Seigneur a permis dans ses jugements l'attentat dont j'ai été victime ; observe avec quelle sagesse il s'est servi des méchants pour changer l'impiété en piété, de manière qu'une blessure, infligée justement à une seule partie de mon corps, guérit deux âmes à la fois. Compare le danger et la délivrance ; compare la maladie et le remède. Recherche les causes de tant d'indulgence et admire les effets de la miséricorde.

Rappelle-toi à quelles turpitudes mon insatiable libertinage tenait nos corps asservis, puisque ni la pudeur ni le respect de Dieu, même durant les jours de la semaine sainte ou des plus grandes solennités, n'avaient pas le pouvoir de m'arracher à ce borbier ? Combien de fois, malgré tes refus, ta résistance et tes représentations, toi, dont le sexe est plus faible que le mien, fus-tu contrainte de céder à mes menaces et à mes violences ! Je brûlais pour toi de tous les feux de la concupiscence, au point de préférer à Dieu et à moi-même ces misérables et impures voluptés, que je rougirais maintenant d'appeler par leur nom. La clémence divine ne pouvait donc me sauver, si ce n'est en m'interdisant à jamais et sans espoir ces voluptés mêmes.

Qu'il est juste, qu'il est miséricordieux, le Seigneur ! L'odieuse trahison de ton oncle m'a fait croire en vertu, alors qu'elle me privait de cette partie de mon corps qui était le siège de mon libertinage et qui faisait toute la source de ma concupiscence. Ce membre, qui a été frappé justement, était seul coupable, et la douleur fut pour moi une expiation du plaisir. Ainsi j'ai été tiré de ces ordures dans lesquelles j'étais plongé comme dans la fange ; ainsi j'ai été circoncis d'âme et de corps en même temps ; ainsi je suis devenu d'autant plus apte au service des autels, que la contagion des impuretés charnelles ne saurait plus m'atteindre. N'est-ce pas de la clémence, que d'avoir voulu me faire souffrir seulement dans un membre dont la privation fait le salut de mon âme, sans déshonorer mon

corps et sans le rendre inhabile à l'usage de ses autres facultés? Et même ne suis-je pas à présent plus dispos pour tous les actes honnêtes, quand je me sens délivré des entraves de la concupiscence! Oui, par la perte de ces parties méprisables, qui sont dites honteuses puisqu'elles servent aux plus grands excès de la débauche et dont le nom blesse nos oreilles, la Grâce divine m'a purifié, car elle n'a pas fait autre chose, en m'en privant, que d'éloigner de moi les vices et les souillures qui auraient altéré la pureté de ma nouvelle robe d'innocence.

Certains sages, désirant conserver cette robe d'innocence, portèrent la main sur eux-mêmes, tu le sais, pour éloigner d'eux à jamais la tache de la concupiscence. L'Apôtre pria le Seigneur de l'affranchir de cet aiguillon

de la chair, et ne fut pas entendu. Origène, le plus grand philosophe des chrétiens, nous offre un mémorable exemple, lui qui, pour éteindre tout à fait l'incendie allumé au dedans de lui-même, ne craignit pas de sacrifier sa virilité, regardant comme véritablement bienheureux, ainsi qu'il est écrit, ceux qui se sont mutilés eux-mêmes pour acquérir le royaume des Cieux, et, croyant accomplir réellement ce précepte du Seigneur qui nous ordonne de couper et de rejeter loin de nous les membres qui nous seraient un sujet de scandale. Ce grand homme prit à la lettre, et non dans le sens mystique, cette prophétie d'Isaïe, dans laquelle il est dit que le Seigneur préfère les eunuques aux autres fidèles. « Les eunuques qui garderont mes jours du sabbat et qui s'attacheront à ce qui me

plaît, je leur donnerai une place dans ma maison et dans l'enceinte de nos murailles ; je leur donnerai un nom meilleur que celui de fils et de filles, un nom éternel qui ne périra pas. » Pendant Origène a commis une grande faute en cherchant ainsi à prévenir celles que son corps pouvait commettre.

Ce fut par amour de Dieu, mais un amour mal éclairé, qu'il a encouru l'accusation d'homicide en portant la main sur lui-même. La suggestion du diable ou quelque grande erreur l'a poussé à exercer sur sa personne cette mutilation que j'ai subie de la main d'autrui, par la grâce de Dieu. J'évite la faute, je ne la cherche pas ; je mérite la mort, et il m'est permis de vivre ; Dieu m'appelle, et je résiste ; je persévère dans mes crimes, et malgré moi il me traîne


au pardon. Et pourtant l'Apôtre prie et n'est pas entendu; il redouble de prière et il n'obtient pas. En vérité, le Seigneur s'inquiète de moi! J'irai donc et je raconterai les grandes choses que le Seigneur a faites pour mon âme.

Joins-toi à moi et sois ma compagne inséparable dans l'action de grâces, toi qui as participé à la faute et au pardon; car Dieu s'est souvenu de ton salut; bien plus, il ne t'a jamais oubliée, toi qu'il avait marquée comme sienne par le saint présage d'un nom, en t'appelant Héloïse, de son propre nom qui est Héloïm.

Lui-même, dis-je, dans sa clémence, a fait dépendre de l'un de nous notre sort commun, alors que le démon s'efforçait de nous perdre tous deux en perdant l'un de nous; car peu de temps

avant cet événement, l'indissoluble loi du sacrement de mariage nous avait unis l'un à l'autre, et lorsque j'aspirais à te retenir auprès de moi pour toujours, toi que j'aimais par-dessus tout, le Seigneur préparait déjà la circonstance qui devait nous ramener vers lui.

En effet, si auparavant tu ne m'eus pas été conjointe en mariage, ma retraite du monde, les conseils de tes parents ou les charmes des voluptés charnelles t'auraient enracinée dans le siècle. Vois donc à quel point Dieu s'est préoccupé de nous, comme s'il nous réservait à de grandes destinées, et comme s'il eût été indigné ou affligé que ces connaissances et ces talents qu'il avait confiés à chacun de nous ne fussent pas employés à l'honneur de son nom; ou comme s'il eût craint l'in-



continence de son serviteur, ainsi qu'il est écrit : « Parce que les femmes font même apostasier les sages. » Témoin le sage par excellence, Salomon.

Tous les jours le trésor de ta prudence rapporte de grosses usures au Seigneur. Déjà tu lui as engendré un grand nombre de filles spirituelles, tandis que je demeure stérile et que je travaille vainement au milieu des fils de la perdition. O quel détestable malheur, quelle lamentable perte, si, t'adonnant aux impuretés des voluptés charnelles, tu eusses mis au monde avec douleur un petit nombre d'enfants, au lieu de cette immense famille que tu entantes avec joie pour le ciel ! Tu ne serais pas plus qu'une femme, toi qui es maintenant supérieure aux hommes, toi qui as transformé la malédiction d'Ève en bénédiction de Marie !

O! quelle profanation, si ces mains sacrées, qui feuilletent sans cesse aujourd'hui les Saintes Écritures, eussent été employées aux soins vulgaires du commun des femmes!

Dieu lui-même a daigné nous arracher aux contagions de ce cloaque, aux voluptés de cette fange, et nous attirer vers lui par cette puissance qui voulut frapper saint Paul pour le convertir, et qui veut peut-être, par notre exemple, abaisser la présomption des lettrés et des docteurs.

Ne t'afflige donc plus, ma sœur, je t'en prie; ne sois pas injuste envers un père qui nous corrige si paternellement, mais réfléchis à ce qui est écrit: « Le Seigneur châtie ceux qu'il aime; il corrige aussi celui qu'il accepte pour fils. » Et ailleurs: « Celui qui épargne la verge hait son fils. » Cette peine est

momentanée, non éternelle ; et reconforte-toi : « Le Seigneur ne jugera pas deux fois le même homme, et le même châtiment ne se lèvera pas deux fois contre la même faute. » Comprends cette exhortation suprême du Dieu de vérité : « Dans votre patience, vous posséderez vos âmes. » D'où Salomon a dit : « L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui domine son esprit, que celui qui prend des villes. »

Est-ce que les larmes ne te viennent pas aux yeux, est-ce que ton âme n'est pas émue d'une profonde douleur, en pensant que, pour ton salut et pour celui de tous, le Fils unique de Dieu, innocent, a été saisi par des impies, trainé, flagellé, moqué, ayant la face voilée, souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, et enfin

ignominieusement suspendu entre deux larrons sur une croix patibulaire, et mis à mort dans cet horrible et exécrationnel supplice ? Toujours, ô ma sœur, aie devant les yeux et porte dans ton cœur ce divin Époux, qui est aussi l'époux de toute l'Église. Vois-le sortant du prétoire et portant sa croix, lorsqu'il va se faire crucifier pour toi ! Mêlè-toi au peuple et parmi ces femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient sur lui : « Or, il était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient sur lui. » Se retournant vers elles avec bonté, il leur prédit dans sa clémence les désastres prochains qui vengeraient sa mort et dont elles pourraient se garantir en suivant ses conseils : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais

pleurez sur vous-mêmes. et sur vos enfants ; car le jour approche où l'on dira : « Heureuses les femmes stériles, et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité ! » Alors ils commenceront à dire aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Couvrez-nous ! Car si le bois vert est traité de la sorte, que fera-t-on du bois sec ? »

Compatis donc pour Celui qui a souffert afin de te racheter : que ton cœur saigne en songeant à Celui qui a été crucifié pour toi ! Reste toujours, en esprit, auprès de son sépulcre : pleure et lamente-toi avec les saintes femmes, desquelles il est écrit, comme je l'ai rappelé plus haut : « Les femmes assises près du sépulcre se lamentaient en pleurant le Seigneur. » Prépare avec elles les parfums de la sépulture,

mais qu'ils soient plus précieux, c'est-à-dire spirituels et non matériels : ce sont là les parfums qu'il réclame de toi, puisque les autres lui sont inutiles. Pénètre-toi de ces devoirs avec toutes les forces de ta dévotion.

C'est à cette amère compassion sur ses douleurs que le Seigneur exhorte ses fidèles, par la bouche de Jérémie, en disant : « O ! vous tous qui passez par ce chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! » C'est-à-dire : « Si l'on se sent saisi de pitié pour quelqu'un qui souffre, combien plus en mériterais-je, moi, innocent, qui expie seul les péchés des autres ! » Le Seigneur est la voie par où les fidèles vont de l'exil terrestre dans leur céleste patrie.

Cette croix, du haut de laquelle il te parle ainsi, cette croix, il l'a élevée

comme une échelle de salut pour nous. Là, immolé pour toi, le fils unique de Dieu s'est offert en holocauste, parce qu'il l'a voulu. Gémis sur ce sacrifice en compatissant à ses angoisses, compatis-y en gémissant. Et accomplis ce qui a été dit des âmes dévotes par le prophète Zacharie : « Elles pousseront des gémissements, comme à la mort d'un fils unique, et elles pleureront, comme on a coutume de pleurer sur un premier-né. »

Vois, ma sœur, quelle grande douleur ont ceux qui aiment un roi, à la mort de son fils unique et premier-né ! Observe le deuil de sa famille, l'affliction de sa cour entière, et quand tu seras parvenue jusqu'à l'épouse de ce fils unique défunt, tu ne pourras supporter ses lamentables plaintes.

Telles doivent être tes plaintes, ma

sœur, et telle ton affliction, toi qui as été unie intimement à ce bienheureux Époux. Il t'a achetée, non avec ses biens, mais au prix de lui-même; avec son propre sang, il t'a achetée et rachetée. Vois quel est son droit sur toi, juge combien tu lui es précieuse!

Aussi l'Apôtre, considérant le prix de la rédemption, et appréciant l'incomparable valeur de Celui qui nous a rachetés à ce prix, et mesurant sa reconnaissance à la grandeur du bienfait : « Loin de moi l'idée de me glorifier, s'écrie-t-il, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde ! Tu es supérieure au ciel, supérieure au monde, toi que le Créateur du monde a rachetée de son sang. Qu'a-t-il donc vu en toi, dis-moi, Lui à qui rien ne manque,

pour vouloir l'acquérir aux dépens des angoisses d'une horrible et ignominieuse mort ? Que cherche-t-Il en toi, dis-je, si ce n'est toi-même ! C'est un véritable ami, Celui qui ne désire que toi et non ce qui t'appartient ; c'est un véritable ami, Celui qui disait en mourant pour toi : « Personne ne peut donner une plus grande preuve d'affection que de rendre l'âme pour ses amis. » C'était toi qu'il aimait véritablement et non pas moi. L'amour qui nous enveloppait tous deux dans un tourbillon de péchés ne fut que de la concupis-
cence ; il ne méritait pas d'être appelé amour. J'assouvissais mes misérables passions, et voilà tout ce que j'aimais en toi ! J'ai, dis-tu, souffert pour toi, et peut-être dis-tu vrai ; mais j'ai plutôt souffert par toi, et encore était-ce malgré moi ; j'ai souffert, non pour

l'amour de toi, mais par la violence exercée sur toi ; non pour ton salut, mais pour ta douleur. Au contraire, Jésus-Christ a souffert profitablement et librement pour toi ; Jésus, dont la passion guérit toute langueur, écarte toute souffrance. Porte donc vers Lui, je te conjure, et non vers moi, toute ta dévotion, toute ta pitié, toute ta componction. Déploie cet excès d'injustice et de cruauté accompli sur ce Dieu d'innocence ; mais ne déplore pas cette juste et équitable vengeance qui m'a frappé et qui me semble plutôt une grâce infinie et répandue sur nous deux.

Car tu es injuste, si tu n'aimes pas la justice, et très injuste, si tu es sciemment contraire à la volonté de Dieu, bien plus, à la grâce qu'Il nous a faite. Pleure ton Réparateur et non ton Cor-

rupteur ; celui qui t'a rachetée, et non Celui qui t'a perdue ; pleure le Seigneur mort pour toi, et non ton esclave qui vit encore ou qui vient d'être vraiment délivré de la mort.

Prends garde, je te prie, qu'on ne t'applique, à ta honte, ce que dit Pompée à la triste Cornélie :

« Le grand Pompée vit encore après la bataille, mais sa fortune a péri : ne pleurez-vous pas cela seul que vous aimez ? »

Songes-y, je t'en avertis, et rougis, si tu tiens encore aux plaisirs honteux qui te sont ravis.

Reçois donc, ô ma sœur, reçois, je te prie, patiemment les épreuves qui te sont échues de la miséricorde divine. C'est la verge d'un père, non l'épée d'un persécuteur. Le père frappe pour corriger, de peur que l'ennemi ne frappe

pour tuer. Il prévient la mort par la blessure, et ne la donne pas ; il emploie le fer pour trancher le mal ; il blesse le corps et guérit l'âme ; il aurait dû mettre à mort, et il vivifie ; il punit une fois pour ne pas punir toujours. Un seul a souffert la blessure, et deux ont été sauvés de la mort : deux pour la faute, un pour la peine !

Aussi la faiblesse de ton sexe fut prise en considération par la miséricorde divine, et ç'a été en quelque sorte justice : car étant plus faible naturellement à cause de ton sexe et plus forte par ta conscience, tu étais moins coupable que moi. Je rends grâces au Seigneur, qui t'a rendue quitte de la punition et t'a réservé la couronne. Lorsque, par l'effet d'une seule souffrance corporelle, Il refroidit tous les feux de cette concupiscence qui me dévo-

rait, lorsqu'Il m'empêche de retomber dans les dérèglements de mon incontinence. Il te laisse sous l'empire des nombreuses passions de l'adolescence, Il te laisse exposée aux perpétuelles tentations de la chair, pour que tu gagnes la couronne du martyr. Quoique tu répugnes à l'entendre et que tu me défendes de le dire, c'est là pourtant une vérité manifeste : « A celui qui combat toujours appartient la couronne, et celui-là sera couronné, qui aura dignement combattu. »

Quant à moi, nulle couronne ne m'attend, parce que je n'ai plus rien à combattre. Les éléments du combat manquent, si les aiguillons de la concupiscence sont détruits. Cependant, quoique je ne doive prétendre à aucune couronne, j'estime que c'est quelque chose de n'encourir aucune peine et

d'échapper peut-être par une peine douloureuse d'un instant à mille peines éternelles. Or il est écrit, en parlant des hommes et des animaux dans cette misérable vie : « Ils périront sur leur propre fumier. »

Je m'inquiète moins de voir mon mérite diminuer, lorsque je suis assuré que le tien s'accroît. Nous ne faisons qu'un en Jésus-Christ ; nous ne faisons qu'une seule chair par le mariage. Tout ce qui est tien ne saurait m'être étranger. Jésus-Christ est donc ton époux, parce que tu es devenue son épouse. Et maintenant, comme je te l'ai dit, tu m'as pour serviteur, moi que tu reconnaissais autrefois pour maître, et je te suis attaché désormais par l'amour spirituel, plutôt que soumis par la crainte. Ainsi ta protection auprès de lui m'inspire plus de confiance d'obtenir par tes

prières ce qu'il n'accorderait pas aux miennes ; et aujourd'hui surtout que l'imminence quotidienne de mes périls et de mes angoisses ne me permet pas de vivre, ni de prier, ni d'imiter ce bienheureux Éthiopien qui avait la garde de tous les trésors de la reine Candace, et qui vint de si loin adorer Dieu à Jérusalem : lorsqu'il retournait chez lui, l'apôtre Philippe fut envoyé par un ange pour le convertir à la foi, dont l'avaient rendu digne la prière et la lecture assidue des livres saints. Comme il les lisait sans cesse, tout idolâtre qu'il fût, pendant la route, par un bienfait de la grâce divine, il tomba sur un passage de l'Écriture, qui fournit à l'apôtre le moyen le plus favorable d'opérer sa conversion.

Or donc, afin que rien ne fasse obs-

tacle à ma requête, ou n'en retarde l'accomplissement, voici la prière que j'ai composée et que je t'envoie, pour que tu la récites humblement avec tes religieuses :

Prière. — « Dieu qui, dès la création de l'espèce humaine, avez, en tirant la femme d'une côte de l'homme, sanctionné le grand sacrement du mariage; qui avez conféré des honneurs éclatants à cet état, soit en naissant d'une Vierge, soit en commençant vos miracles par celui des noces de Cana; vous qui avez daigné autrefois accorder ce remède à mon incontinence et à ma fragilité, ne rejetez pas les prières de votre petite servante, prières que je répands, suppliante en présence de votre digne majesté, pour mes péchés et ceux de mon bien-aimé. Pardonnez, ô Dieu très bon, ô vous, qui êtes la bonté même,

pardonnez à nos crimes, si grands qu'ils soient, et que l'immensité de votre ineffable miséricorde égale la multitude de nos fautes. Punissez les coupables dans la vie présente, je vous conjure, épargnez-les dans l'autre ; punissez-les à l'instant, mais ne les punissez pas dans l'éternité. Prenez contre vos serviteurs la verge de la correction et non le glaive de la fureur. Frappez la chair pour conserver les âmes. Venez à nous en purificateur et non en vengeur ; soyez bon plutôt que juste, père miséricordieux plutôt que maître sévère.

« Éprouvez-nous, Seigneur, et tentez-nous, ainsi que le prophète vous le demande pour lui-même, comme s'il disait clairement : « Jugez d'abord nos forces et mesurez d'après elles le fardeau des tentations. » C'est ce que

saint Paul promet à vos fidèles, en disant : « Dieu est puissant, et Il ne souffrira que vous soyez tenté au delà de vos forces ; mais dans la tentation même, Il vous donnera de nouvelles forces, afin que vous puissiez la soutenir. »

« Vous nous avez conjoints, Seigneur, et vous nous avez séparés quand et comment il vous a plu. Maintenant, ô Seigneur, ce que vous avez commencé si miséricordieusement, ne l'achèverez-vous pas avec miséricorde ? Ceux que vous avez séparés une fois dans le monde, réunissez-les à vous éternellement dans le ciel. Notre espérance, notre héritage, notre attente, notre consolation, c'est vous, Seigneur qui êtes béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

Salut en Jésus-Christ, épouse du

Christ, salut en Jésus-Christ et vie en Lui. Ainsi soit-il¹.

¹ « Nulle part, dit M. Gréard à propos de cette lettre, Abélard ne touche de plus près à la grandeur. L'émotion qu'il laisse entrevoir, il est vrai, n'est pas encore autant qu'on le voudrait dégagée d'un sentiment de préoccupation personnelle. D'autre part au premier abord et considérées en elles-mêmes les homélies en quatre points qu'il adresse à Héloïse en échange de ses lettres enflammées ont une froideur qui déconcerte...

« Mais si l'on veut en bien juger, ce n'est pas à un point de vue général et abstrait qu'il convient de se placer : il faut les lire dans le sentiment où les recevait Héloïse. Or, pour elle, comment en douter ? la forme didactique des conseils d'Abélard ne faisait que lui rappeler le souvenir de ses leçons d'autrefois... Quant à la réserve dont il s'enveloppe, la persistante énergie des sentiments d'Héloïse ne lui en faisait-elle pas plus que jamais un devoir ?

« Sous cette réserve d'ailleurs, que d'égards et de ménagements ! Il revendique la responsabilité de leurs erreurs. Lui, l'orgueilleux Goliath, il courbe la tête. Jamais directeur de conscience n'a rabaissé avec plus d'éloquence l'inanité et la misère des voluptés humaines. Un souffle précurseur de la grandeur de Bossuet et de la grâce de Fénelon anime ses lettres. Il envoie à Héloïse la formule même de la prière que tous les jours elle doit adresser à Dieu pour leur commune expiation et cette prière est sans contredit ce qu'il a écrit de plus ému. »

Octave Gréard, *Introduction aux Lettres*, page xxxiv.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Arrivée de Pierre Abélard à Paris. — Son éducation, sa famille. — Les Ecoles de Paris au XII^e siècle. — Nominalistes et Réalistes. — Roscelin et Guillaume de Champeaux. — Abélard élève 1

CHAPITRE II

La maison du Cloître Notre-Dame. — Le chanoine Fulbert et sa nièce Héloïse. — Éducation d'Héloïse au monastère d'Argenteuil, puis dans la Cité. — L'ombre de la Cathédrale . . . 14

CHAPITRE III

Abélard maître. — Son enseignement sur la Montagne Sainte-Genève. — Ses querelles avec

Guillaume de Champeaux. — Il fonde une École à Melun. — Anselme de Laon et <i>la Glose d'Ezéchiel</i>	24
---	----

CHAPITRE IV

Retour de Pierre Abélard à Paris. — <i>Le Conceptualisme</i> . — Hardiesse de Pierre Abélard. — Triomphe du jeune Maître. — Sa renommée universelle. — Son installation chez le chanoine Fulbert. — Ses premiers rapports avec Héloïse, devenue son élève. — Détails sur la vie morale d'Abélard	35
--	----

CHAPITRE V

La passion naissante d'Héloïse pour Pierre Abélard. — Leur intimité. — Leurs jeux, leurs études. — La séduction. — Maître Pierre néglige son enseignement philosophique. — Désolation de ses disciples. — Les chansons d'amour de Pierre Abélard.	48
---	----

CHAPITRE VI

La liaison d'Abélard et d'Héloïse devient publique. — Fureur du chanoine Fulbert quand il découvre le scandale. — Grossesse d'Héloïse. — Son départ pour la Bretagne, où Abélard	
--	--

va la rejoindre. — Projet de mariage entre eux	59
--	----

CHAPITRE VII

Retour d'Héloïse à Paris, après la naissance de l'enfant. — Son mariage secret avec Pierre Abélard. — Fureur constante de Fulbert. — Héloïse à Argenteuil. — Raisons d'Abélard qui motivaient cette séparation. — Il reprend son enseignement à l'École du Cloître Notre-Dame.	72
--	----

CHAPITRE VIII

Vengeance de Fulbert. — Héloïse, sur l'ordre d'Abélard, prend le voile à Argenteuil. — Psychologie des deux époux. — Le sacrifice.	83
--	----

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

Abélard moine. — L'Abbaye de Saint-Denis. — Louis VI, Adam et Suger. — Difficultés avec le Monastère. — Abélard ouvre une École à Deuil. — Son livre <i>de la Trinité</i> . — Le « modernisme » de la doctrine d'Abélard. — Commencement des persécutions.	95
--	----

CHAPITRE X

Le Concile de Soissons. — Abélard condamné, puis absous. — Son retour à Saint-Denis. — Nouvelles querelles avec les moines. — La légende des deux saints Denis. — Abélard quitte définitivement le Monastère. . . . 107

CHAPITRE XI

Fondation du Paraclet, en Champagne. — Abélard ermite. — Ses disciples viennent le rejoindre. — L'Exégèse. — Nouveaux triomphes. — Nouvelles jalousies. — Abélard envoyé en exil à Saint-Gildas-de-Ruys 118

CHAPITRE XII

Abélard, abbé de Saint-Gildas. — Le monachisme occidental. — Les principaux ouvrages d'Abélard. — Le *Sic et Non*. — Le traité de *Scito te ipsum*. — Le *Dialogue entre un philosophe païen, un juif et un chrétien* 134

CHAPITRE XIII

Dispersion du Couvent d'Argenteuil. — Abélard installe Héloïse et ses sœurs dans l'asile du Paraclet, et leur donne une règle monastique. — Rapports spirituels des deux anciens amants.

- Abélard prédicateur. — Sermons de Saint Jean-Baptiste, de la Chaste Suzanne. — Les cinq homélies pour la Pentecôte 147

CHAPITRE XIV

- Fin du séjour d'Abélard à Saint-Gildas. — Lettre à un ami. — Correspondance d'Héloïse et d'Abélard. — Révolte des moines. — Abélard s'enfuit de Saint-Gildas 163

CHAPITRE XV

- Abélard reparait à Paris sur la Montagne Sainte-Geneviève. — Reprise de son enseignement : *le Libre arbitre*. — Saint Bernard suscite contre lui. — « *On fermera cette bouche avec des bâtons.* » — Le Concile de Sens. — Abélard vaincu 176

CHAPITRE XVI

- Abélard à Cluny. — Pierre le Vénérable. — Réconciliation d'Abélard et de saint Bernard. — Dernières pensées et mort d'Abélard. — Retour de son corps au Paraclet. — Hymne funèbre composée par Héloïse. — Abélard devant la postérité 194

TROISIÈME PARTIE**LES QUATRE PREMIÈRES LETTRES
D'HÉLOÏSE ET D'ABÉLARD**

Première lettre d'Héloïse à Abélard . . .	213
Réponse d'Abélard à Héloïse.	237
Deuxième lettre d'Héloïse à Abélard . . .	256
Réponse d'Abélard à Héloïse.	282

OUVRAGES CONSULTÉS

Gallia Christiana, t. III.

Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis, par le Bénédictin de Saint-Maur.

La vie de Pierre Abélard, et celle d'Héloïse, son épouse, par Dom Gervaise, 2 vol. (1720).

Histoire de la Ville et du Diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf (1754-1758), t. III et IV.

Lettres d'Héloïse et d'Abélard, traduction du bibliophile Jacob, 1 vol. (Paris, 1840).

Histoire de saint Bernard et de son siècle, par Néandre, traduite par Vial (Paris, 1842).

Histoire de France, de Michelet, t. II.

Histoire de Paris, par Dulaure.

Histoire du Costume en France, par Quicherat.

Abélard, sa philosophie, sa théologie, par de Rémusat, 2 vol. (1845).

Abélard et la Philosophie au XII^e siècle, par

Jules Simon (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1846).

Œuvres inédites d'Abélard, pour servir à l'histoire scolastique en France, par Victor Cousin, 3 vol. in-4° (1835-1848-1856).

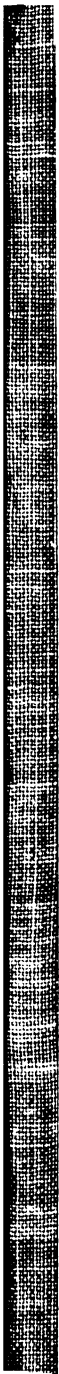
Édition critique du Sic et Non d'Abélard, par Ernest Henke et George Lindenkohl (Marburg, 1851).

Storia di Abelardo e dei suoi tempi, par Luigi Tosti (Naples, 1851).

La Libre pensée au Moyen Age, par Saint-René Tallandier (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1861).

Lettres d'Abélard et d'Héloïse, latin-français, édition d'Octave Gréard, 1 vol. (Paris, sans date).





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 046442569